

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							/				

LA BONNE
LITTÉRATURE
 PARAISSANT
 LE PREMIER
 DE CHAQUE MOIS **FRANÇAISE**

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE:

LES AVENTURES de TANCREDE DE ROHAN

— AU COMPLET

LE BOULET D'OR

— AU COMPLET

PAR JULES MARY

TON NOM TOUJOURS — MUSIQUE

LE PORTRAIT D'UNE MÈRE

LE GROS LOT

LE ROYAUME DE LA FEMME

JUIN — POÉSIE



Abonnement avec prime - - \$1.00 par an

LEPROHON &
LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



VIENT DE PARAITRE

PLAIDOYER

DE M. O. DESMARAIS

Dans l'affaire de Napoléon Demers, accusé du
meurtre de sa femme

Cette cause a eu un grand retentissement dans toute l'Amérique et le plaidoyer de M. Desmarais qui a sauvé l'accusé, est une pièce d'éloquence comme on en entend pas souvent dans nos cours criminelles.

En entendant le savant avocat défendre avec autant d'éloquence l'accusé, tous ceux qui composaient la nombreuse auditoire ne purent retenir leurs larmes et tous étaient convaincus que l'accusé n'était pas coupable

Ceux qui liront cet éloquent plaidoyer seront également émus et convaincus.

Hâtez-vous de vous procurer ce plaidoyer que vous aimerez à lire et à conserver.

Pour le recevoir *franco* envoyez 15 cts en argent ou en timbres-poste à

LEPROHON & LEPROHON

LIBRAIRES

No 25, RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL, CAN.

AVANTAGES AUX ABONNES DE

LA

Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

- 1^o. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
- 2^o. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c le volume.
- 3^o. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes à ouvrages (va leur-moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

↳ Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

VIENT DE PARAITRE

L'AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix : 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON

25, rue St-Gabriel,

MONTREAL

Une publication populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR
TOUÏ LE MONDE

LA

Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée: "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 une piastre).

VOLUMES PUBLIÉS :

- | | |
|---|------------------------|
| 1e—Follement aimée (épuisé)..... | par Pierre Maël |
| 2e—Les Foyatères de Montréal (épuisé)..... | par Aug. Fortier |
| 3e—Le Martyr de l'Amour..... | par Pierre Zacone |
| 4e—La Roche qui pleure..... | par Chs. Valois |
| 5e—Le Remords d'un Faussaire..... | par H. Du Campfranc |
| 6e—Rêves Dorés..... | par M. Maryan |
| 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... | par Marie Maréchal |
| 8e—Les Fiançailles de Lorette..... | par Ph. Saint-Hilaire |
| 9e—Le Sacrifice d'un fils..... | par Ernest Daudet |
| 10e—Le Coureur de Dot..... | par H. Du Campfranc |
| 11e—Souffrance et Bonheur..... | par Pierre Maël |
| 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... | par Eliza Gay |
| 13e—Le Roman d'un Crime..... | par Etienne Marcel |
| 14e—Trahison vaincue par l'Amour..... | par Jules Mary |
| 15e—La vengeance du Fiancé..... | " " |
| 16e—L'Enlèvement Mystérieux..... | par Xavier de Montépin |
| 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf..... | par Pierre Maël |
| 18e—Un Misérable Faussaire..... | par Paul Saunière |
| 19e—Martyre d'une Mère..... | par Georges Pradel |
| 20e—La Charmeuse..... | par Jean Raynal |
| 21e—Le Vengeur..... | par Georges Grison |
| 22e—La Mèche d'Or..... | par Pierre Sales |
| 23e—Le secret des orphelins..... | Chas Deslys |
| 24e—Le Mystère du puits..... | par Pierre Sales |
| 25e—Un Drame à Trouville..... | par Alfred de Bréhat |
| 26e—La Belle Hôtesse..... | par Louis Letang |
| 27e—La Fille du Révolutionnaire..... | par Georges Prodel |
| 28e—Le Roi de Paris..... | par Jules Mary |

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON

25, St-Gabriel,

MONTREAL

LES AVENTURES DE

TANCREDE DE ROHAN

par Ernst De la *Leve*

I—VIEUX CHATEAU, JEUNE AMI

Le château de Préfontaine, dont il ne reste plus aujourd'hui que quelques ruines enfouies sous l'herbe, était un bon vieux manoir normand, sis en pleine vallée d'Auge.

Son origine se perdait dans la nuit des temps ; il avait eu jadis quelque splendeur ; mais, à l'époque où commence cette histoire, en 1638, ce n'était plus que le castel délabré d'un piètre hobereau campagnard.

Pour toutes dépendances, il ne lui restait plus que son verger, son jardin, un dernier herbage dans le val et quelques arpents de bois sur la hauteur.

Les fières tourelles se crevaient, s'affaissaient, coiffées de travers par leurs grands toits en forme d'éteignoir. Chaque orage enlevait quelques ardoises ; on ne les remplaçait plus. Les girouettes, tordues par le vent, ressemblaient à ces fantastiques panaches que venait de crayonner Jacques Callot. Les ailes et les communs tombaient en ruine ; mais le corps de logis tenait bon, soutenu par sa robuste charpente. Le lierre, la vigne vierge, la clématite, toutes sortes de plantes grimpantes escaladaient librement la façade et couronnaient les combles d'un réseau de feuillage et de fleurs. C'était un pittoresque séjour, une ruine charmante.

Mais le baron de Préfontaine n'était pas un rêveur. C'était un vieux soldat, rudement éprouvé par de longues guerres. Sa santé, sa fortune s'en ressentaient gravement. Il y avait autant d'hypothèques sur le domaine que de blessures et de rhumatismes sur le châtelain.

L'aîné de ses fils avait dû déchoir et se contenter d'une place de maître d'hôtel chez la duchesse de Rohan. Sans la pension qu'il servait à son père, celui-ci eût été fort en peine de soutenir sa noblesse.

Au reste, M. le baron vivait d'une façon fort modeste. Il n'avait que deux serviteurs : un valet chargé de l'écurie et du jardin ; une servante, appelée la Simonne, qui suffisait à tous les soins de la maison.

A la vérité, le maître était veuf et n'avait avec lui que son plus jeune fils, François. Sauf quelques leçons que lui donnait le curé de Blangy, François grandissait en toute liberté, presque comme un fils de paysan. Son père ne s'en occupait que fort peu, par boutades. Deux passions dominantes l'absorbaient tout entier : la chasse et le jeu, le

jeu surtout. Quand il ne traquait pas le cerf ou le sanglier, on était certain de le trouver à quelque brelan, dans un château des alentours : Fervacques, Montgomery, Bonneville, ou bien encore chez les gouverneurs de Pont-l'Évêque, de Lisieux, ou de Honfleur.

Il n'en revenait trop souvent le gousset vide, le front pâli, l'humeur morne. C'était un de ces joueurs malheureux qui s'acharnent d'autant plus contre le sort, que le sort leur est contraire. Plus d'une métairie avait déjà subi la malchance du lansquenet ou du biribi ; quelque jour le château lui-même y passerait.

Après chaque nouveau désastre, le vieillard avait un accès de goutte, et restait enfermé, inabordable, intraitable. La Simonne seule pénétrait dans sa chambre, et, tout en le soignant, ne lui épargnait pas les semonces.

C'était une fidèle et dévouée servante du bon vieux temps, âpre à la besogne, mais ayant son franc parler, comme on en voit dans Molière. Son maître finissait par avouer qu'il avait tort et jurait qu'on ne l'y reprendrait plus. Serment de joueur ! Il s'en retournait bien vite à ses cartes ou à ses dés, sitôt qu'il avait reçu un quartier de sa pension, vendu quelque lopin de terre ou rencontré quelque bonne aubaine.

Un jour, ce fut une forte somme d'argent. D'où provenait-elle ? Mystère. L'homme qui l'apporta amenait avec lui un enfant. Arrivé le soir, dès l'aube du lendemain, il disparut.

L'enfant resta.

C'était un petit garçon de cinq ou six ans, à la mine aristocratique et charmante.

Le vieux Préfontaine dit à sa servante :

— C'est le fils d'un ancien ami. Jusqu'au retour de son père et de sa mère, qui sont partis pour un long voyage, j'en ai la garde ; tu l'élèveras, tu l'aimeras comme s'il était mon enfant.

— Avec plaisir ! Répliqua la Simonne. Il est si mignon, si avenant. Ne dirait-on pas le fils d'un prince ? Comment s'appelle-t-il ?

— Tancrède.

— Un beau nom !... et qui lui sied bien. Voulez-vous permettre que je vous embrasse, monsieur Tancrède ?

L'enfant, tout d'abord interdit, se laissa faire de bonne grâce et, et déjà gagné par le franc sourire de la joyeuse Normande, il sourit à son tour.

— Quel bijou ! quel trésor ! s'écria la Simonne. On le mangerait de baisers !... Je l'aime déjà. Mais regardez donc, monsieur, comme il a de petits pieds, de belles petites menottes. Et ses longs cheveux bouclés et dorés !... Tiens ! là, juste au milieu du front, un épi d'argent, une mèche blanche.

— En effet, balbutia le vieux Préfontaine qui paraissait troublé ; c'est un singulier hasard.

— Dites plutôt un trait de famille, un signe auquel sa mère, quand bien même elle ne reviendrait que dans vingt ans, le reconnaîtrait tout de suite. Comment se nomme-t-elle, ta maman, mon agneau ?

— Je n'ai pas de mère ! répondit l'enfant d'un ton triste.

Simonne regarda son maître.

— Mais qu'est-ce que vous me disiez donc, monsieur ?...

— Laissez cet enfant, reprit le vieillard d'un ton bourru. Je ne veux pas qu'on l'interroge ainsi. Il se nomme Tancrède... que cela vous suffise. Allez me quérir mon fils et me l'envoyer ici.

A peine Simonne se fut-elle éloignée, que Préfontaine attirant à lui le petit Tancrède :

— Écoute-moi, mon enfant, dit-il ; quand on te parlera de tes parents, réponds que tu ne t'en souviens plus...

— Que je ne m'en souviens plus ? répéta le jeune Tancrède avec un étonnement naïf ; mais, en vérité, monsieur, je ne les connais pas.

— C'est juste, murmura le vieillard.

En ce moment même, François accourait, tout essoufflé, tout ébouriffé, grignottant une pomme verte.

C'était un garçon de treize ans, au teint brun, presque un sauvage.

— Corbœuf ! fit-il dès en entrant, la Simonne a raison, c'est un vrai chérubin que ce petit Tancrède.

— Ah ! fit le père, vous savez déjà son nom ?

— Oui, la Simonne m'a tout conté. Bonjour, camarade !... veux-tu que je sois ton ami !

— Mon fils, reprit le vieil Préfontaine, je vous prends au mot. Soyez son camarade, son ami, son frère. Je n'ai guère le loisir de m'en occuper, moi... Chargez-vous en... Amusez-le... Protégez-le... Apprenez-lui ce que vous savez... ce ne sera pas grand'chose, mais enfin, plus tard on verra.

Et le vieillard disparut.

Déjà Tancrède s'était jeté au cou de l'ami François, qui, l'asseyant à califourchon sur son cou, l'emporta dans la campagne ainsi qu'un cheval échappé. Le cavalier poussait des cris de joie, battait des mains. C'étaient des étonnements, des ravissements qui faisaient plaisir à voir.

— Ah ça ! petit frère, demanda François, tu ne connais donc pas la verte et libre nature du bon Dieu ? Mais d'où sors-tu ? d'où viens-tu ?

— De Paris.

— Bah ! Une belle ville, à ce qu'on assure.

— Je ne sais pas. Il y a beaucoup de grandes maison qui sont grises, et beaucoup de rues qui sont pleines de monde et de boue.

— Pas d'herbages comme celui-ci ?

— Oh non !

— Pas de forêts comme celle-là ?

— Non.

— Pas même un pommier ?

— Pas même.

— Mais c'est un affreux pays.

— Ah ! s'écria Tancrède, c'est beau, le soleil !... et c'est bien bon le grand air !

Par sa bouche toute grande ouverte, par ses narines frémissantes, l'enfant aspirait la brise qui se jouait dans ses longs cheveux.

Puis c'était l'espace qui l'émerveillait, qui l'enivrait, tandis que l'ami François, galopant ça et là, lui baillait tantôt une fleur, tantôt un fruit. On rencontra des tas de foin fraîchement coupé. Tancrède voulut s'y rouler. Plus loin, ce fut une bonne grosse vache normande sur les reins de laquelle son franc compagnon l'assit un moment... ou bien encore les grands chiens de chasse qui vinrent gambader autour du bambin, lui souhaitant la bienvenue par leurs abois, léchant ses mains et son visage.

— Ce sont des amis ! disait le jeune Préfontaine ; encore des amis... et peut-être les meilleurs.

Ce n'était pas seulement un sauvage, l'ami François, c'était encore un philosophe. Tout à coup, comme on s'en revenait vers le manoir, une cloche retentit.

— C'est le souper, dit François. As-tu faim ?

— Si j'ai faim ! répliqua Tancrède, en montrant ses dents impatientes comme celles d'un jeune loup.

La Simonne sur le seuil, faisait les grands bras, comme tout émue de colère et d'indignation.

— Qu'as-tu, ma mie ? demanda François, en lui mettant un cordial baiser sur chaque joue.

— C'est encore votre père ! répondit-elle. J'en étais sûre, il a décampé. Gageons qu'il s'en est allé perdre au jeu toute la sacoche.

— Quelle sacoche ?

— Celle que lui a donnée l'homme qui apportait le petit.

— Bast ! chacun son plaisir. Le nôtre est de courir à travers champs... Pas vrai, Tancrède ? Hé ! vivement la Simonne... du pain bis... un morceau de lard, de la galette... un pichet de cidre.

Jamais Tancrède n'avait mangé de si bon cœur. Il trouvait tout excellent. Au dessert, François l'emporta de rechef au dehors et l'installa dans un grand cerisier :

— Les cerises sont mûres, petit frère. Faisons comme les moineaux, becquetons à même.

C'était en plein printemps ; c'était le soir. Un ciel pur, un vent frais, un magnifique coucher de soleil.

— Mon Dieu ! que c'est grand !... que c'est beau !... répétait le petit Parisien.

— Il y a quelque chose de plus beau, de plus grand encore, répondit le jeune Normand.

— Quoi donc ?

— La mer !

II—UNE VOCATION

François de Préfontaine voulait être marin. A chaque marée, il descendait au bord de la Touques, et, respirant avec volupté la brise saline, il regardait monter le flot jusqu'aux herbages.

Puis, quand le flot redescendait vers l'Océan :

—Ah ! murmurait-il avec envie, que ne puis-je en faire autant !

Il n'y a que trois lieues du château de Préfontaine à la mer. Dès le lendemain de l'arrivée de Tancrede, François les franchissait avec lui.

Pendant les trois quarts de la route, il l'avait porté sur son épaule.

Des dunes de sable s'élevaient alors aux approches de la grève. Le petit Parisien ne voyait pas encore l'Océan, mais il l'entendait mugir.

—Quel est ce bruit ? demanda-t-il. Comme le vent souffle fort ! . . . Tiens ! c'est salé ! ajouta-t-il en passant la langue sur ses lèvres.

Tout à coup, au sommet d'une dernière éminence, l'Océan apparut à ses yeux.

—Qu'en dis-tu ? demanda l'ami François.

Son jeune compagnon ne répondit pas. Immobile, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, il restait frappé d'admiration, muet d'extase.

Mais un instant plus tard, il courait sur la grève, il piétinait dans un flot, en jetant des cris aigus comme ceux des mouettes,

Quelque chose de blanc passait à l'horizon.

—Un oiseau ? demanda Tancrede.

—Non pas ! . . . une voile . . . une barque.

Cette barque s'approchait rapidement, descendant, remontant, bondissant à la crête des lames.

—Doux Jésus ! s'écria l'enfant, j'y vois des hommes !

—Sans doute, ce sont des matelots, des marins . . .

—Et tu veux être marin, toi ?

—Oui.

Tancrede, éperdu, l'étreignit dans ses bras :

—Je ne veux pas ! fit-il, je ne veux pas ! . . .

Non sans peine, François parvint à le calmer, à le distraire. La mer se retirait, laissant à découvert un beau sable doré, des roches moussues, des algues et des coquillages.

Ce fut toute une série d'émerveillements, d'enchantements pour Tancrede. Tout l'intéressait, l'amusait. Il ne voulait plus s'en retourner au logis.

—Nous reviendrons ici tous les dimanches, dit le jeune Préfontaine.

Il faisait nuit quand ils rentrèrent au château.

La Simonne était furieuse.

—Si ce n'est pas une horreur ! s'écria-t-elle ; me donner tant d'inquiétude ! Mais vous allez donc vous comporter comme monsieur votre père ?

—Est-ce qu'il n'est pas de retour ?

—Lui ! . . . jamais . . .

—Il me semble, dit François, que ça sent la soupe aux choux ?

—A table, alors !

Nos deux gamins mangèrent comme quatre et dormirent à poings fermés.

Le baron ne reparut qu'au bout de huit jours, mais tout regaillard, tout équipé de neuf. Il avait gagné.

Fatale victoire ! elle l'encouragea dans son vice ; ses absences se multiplièrent . . . on ne le voyait presque plus au manoir.

Un soir enfin, il reparut, l'oreille basse, la mine longue. La Simonne l'avait vu revenir de loin ; elle l'attendait, les bras croisés, le bonnet de coton sur les sourcils :

—Ah ! vous voilà, monsieur le baron ! Pour sûr, il ne vous reste plus rien.

—Si fait, ma mie . . . la goutte !

—Ainsi . . . tout est perdu ? . . .

—Fors l'honneur.

—Quelque jour l'honneur y passera comme le resta.

—Aïe ! fit le baron avec une grimace. Aide-moi donc à monter ! ne vois-tu donc pas que je souffre l'enfer !

L'assaut fut rude.

Un mois durant, notre joueur garda le lit ; un autre mois le fauteuil. Excepté la Simonne, nul ne l'approchait.

Quels beaux serments il lui fit ! Jamais plus il ne remuerait un cornet ! Jamais plus plus il ne toucherait un tarot ! La Simonne se taisait, mais en branlant la tête.

Effectivement la esgesse qu plutôt la goutte cessa comme par enchantement, à la fin du trimestre, lorsque l'argent arriva, tant de chez Préfontaine le fils que de chez les parents de Tancrède.

Les deux enfant vécurent donc et grandirent presque seuls.

Au bout d'une année, on aurait difficilement reconnu le petit Parisien aux joues pâles aux formes délicates. C'était maintenant un jeune gars alerte et robuste. Le hâle et le soleil avaient bruni son visage ; l'exercice, la liberté, l'air pur de la côte normande avaient endurci son corps, affranchi son allure. Sa chevelure même devenait moins blonde et rendait plus apparente encore la mèche blanche qui se dressait à son front. Mais il conservait quand même cette distinction native, ce fin regard, ces grands airs enfantins dont s'ébahissait la Simonne.

— Pour sûr, répétait-elle de temps en temps, c'est le fils d'un roi.

Et la jeune femme se perdait en conjectures. Elle était curieuse cependant, et plus d'une fois, à la veillée, elle avait adroitement interrogé l'enfant.

Mais il ne se souvenait que d'une femme très belle et très triste, qui pleurait toujours en l'embrassant.

— Elle avait l'air très noble, n'est-ce pas ? disait Simonne.

— Oui ! oui !

— Parbleu ! la reine . . .

A cette interprétation de la Simonne, François éclatait de rire.

— Chut ! chut donc ! reprenait la servante ; ne l'empêche pas de se rappeler. Eh bien ! Tancrède, eh bien ! tu ne m'entends plus ? . . . tu pleures ?

— Oui, Simonne ; je ne peux jamais penser à cette dame sans qu'il me vienne des larmes dans les yeux . . .

— Pauvre mignon ! Et pourtant elle ne t'a jamais dit : Je suis ta mère !

— Non.

— Mais tu le crois ?

— Oui. Ce doit être bien bon d'avoir une mère !

Alors la Simonne lui mettait un baiser au front. Après quoi, ses coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains :

— Si nous parlions du roi ! reprenait-elle.

— Quel roi !

— Et, tu sais bien, ce grand seigneur . . . déguisé . . . qui vint te voir chez ta nourrice, il y a trois ans ! . . . ton père ! . . .

— Il ne m'a pas appelé son fils.

— Oui, je sais, mais ton cœur te l'a dit . . . Il faut toujours écouter la voix du cœur, mon enfant. C'était un beau cavalier, n'est-ce pas ! . . . Il avait comme toi, dans ses cheveux, l'aigrette blanche ?

— Oui.

— Plus de doute ! c'est comme qui dirait ton extrait de naissance que le bon Dieu lui-même a écrit sur ton front . . . Mais cherche bien dans ta mémoire . . . Est-ce que le seigneur, la dame, ta nourrice, est-ce que personne ne t'a jamais donné d'autre nom que celui de Tancrède ?

Jamais.

Tancrède finissait par s'endormir sur les genoux de Simonne, tandis qu'auprès de la table, sous la clarté de la lampe, l'ami François, peu curieux de sa nature sifflottait un refrain maritime, eu fabricant avec son couteau toutes sortes de petits navires.

Il en avait des flottilles qui naviguaient sur les étangs du château. Sa vocation s'affirmait de plus en plus. Souvent, lorsque tout dormait au manoir, il s'esquivaient sans bruit, courait jusqu'à la plage, et, dans une crique, rejoignait un pêcheur qui l'attendait pour gagner le large. Quelle joie lorsqu'il se sentait enfin sur son élément favori, lorsque le vent gonflait la voile et que la mer était houleuse ! Il y passait la nuit tout entière ; il ne reparaisait que le lendemain, trempé jusqu'aux os, les cheveux eu désordre et rapportant quelque poisson qu'il montrait comme trophée :

— Voilà ma part ! voilà ma pêche ! . . .

Bientôt cette gloire ne lui suffisait plus. Dans le port de Honfleur, il y avait de grands vaisseaux de guerre. François s'en allait jusqu'à Honfleur, causait avec les matelots, se fauflait à bord et grimait dans les hautes vergues.

C'était le temps des exploits de Sourdis et de Brézé, le temps des victoires de Gênes et de Guétaria. Il prêtait une oreille avide au récit de toutes ces prouesses navales, et, sitôt de retour, il les racontait à Tancrède, à la Simonne. Quel feu dans son regard ! quel enivrement dans sa voix !

—Nous avons battu les Anglais !... nous avons coulé bas toute une escadre espagnole ! Vive Richelieu !... vive le grand cardinal !... C'est plutôt le grand amiral qu'on devrait dire... Il fait construire des vaisseaux, il demande des marins... Quand pourrai-je m'embarquer à mon tour ?

—Ingrat ! répondit la Simonne, tu n'as donc jamais vu une pauvre poule qui a couvé des canards et qui, les voyant s'en aller à l'eau, court au bord, toute désolée de ne les pouvoir suivre ? Ainsi serai-je quand tu partiras, mon enfant.

Avec un élan spontané, François embrassait la digne femme.

—Ah ! reprenait-il ensuite, je sais bien que personne ne m'aimera comme toi, la Simonne. Je t'aime bien, va ! J'aime aussi Tancrède... je me jetterais dans le feu pour lui... pour toi... Mais vivre sur le plancher des vaches... renoncer à l'Océan... c'est plus fort que moi... Il ne faut pas m'en vouloir, je ne pourrais pas !

—Alors, disait Tancrède, amène-moi.

—Je ne dis pas non... quand tu seras en âge.

—Hé ! j'ai huit ans. Est-ce qu'il n'y a pas les mousses ?

Deux années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Tanerède à Préfontaine. Il était grand, vigoureux, résolu ; sa brave réponse enchantait François.

—Vivat ! s'écria-t-il, ce serait le moyen de ne jamais nous quitter. Reste à savoir, petit frère, si la vocation te viendra.

—Pour essayer, répliqua Tancrède, je t'accompagnerai à Honfleur.

—Soit, mais nous prendrons la *Grise*.

La *Grise* était uné bonne vieille jument que montait M. le baron dans ses équipées taines.

Pour le moment, il était engagé dans une partie acharnée avec le cadet de Montgometry, un voisin qui habitait le château de Breuil. La bataille durait depuis huit jours et menaçait de se prolonger encore ; le vieux Préfontaine avait envoyé la *Grise* au logis.

Dès l'aube du lendemain, François partit au grand trot, avec Tancrède en croupe. Comme ils approchaient de la ville, un bruit formidable ébranla la terre et le ciel.

—On dirait le tonnerre ? murmura Tancrède.

—Non, dit François, c'est le canon... Hue donc, la *Grise* ! au galop !

Ils atteignirent promptement le sommet de la côte.

De là le regard plonge sur le port. Plus loin, la Seine qui finit, l'Océan qui commence. Ce jour-là surtout, 18 septembre 1638, c'était un magnifique spectacle. Les remparts, les forts, les flancs des navires, tout tonnait à la fois. Les monuments ; les maisons, les mâts, même ceux des barques de pêcheurs, étaient pavoisés.

—Quelle fête est-ce donc ? murmura Tancrède.

—Nous le saurons en bas, descendons vite !

La fête qu'on célébrait ainsi, c'était la naissance d'un dauphin, la naissance de Louis XIV.

A travers la foule endimanchée, sous les drapeaux flottants, sous les guirlandes de verdure, François entraîna vivement Tancrède vers les bassins, vers les quais.

Là, il lui fit admirer les frégates et les lougres ; les bricks et les corvettes, toute l'escadre enfin qui, rangée comme pour une attaque simulait le branle-bas de combat.

—Hein ! petit frère, que c'est beau !

—Oui, superbe ! répondit l'enfant.

Mais il regardait vers l'esplanade où manœuvrait un escadron de cavalerie : les trompettes sonnaient leurs fanfares, les chevaux piaffaient ; les cuirasses, les casques, les épées resplendissaient au soleil.

—Oh ! oh ! dit François, comprenant ce qui causait l'admiration de Tancrède, tu ne seras pas marin, toi... tu seras soldat !

—Oui... soldat !... répondit Tancrède avec enthousiasme. Je voudrais être ce beau

capitaine que voici là bas. Regarde! regarde comme il a l'air fier et vaillant avec sa grande moustache et sa grande rapière! Sais-tu son nom, François?

—C'est le capitaine Taillefer de Barrière. Il commande ici les gardes-marine que vient de créer le cardinal de Richelieu. Mais garons-nous, les voici qui chargent!

En passant près de Tancrède, le capitaine Taillefer de Barrière s'arrêta tout à coup, regardant avec étonnement, avec émotien.

Mais ce ne fut qu'une courte halte. Son escadron arrivait, il lâcha la bride et piqua les deux.

—Hein! murmura François, qui fronçait le sourcil, qu'a-t-il donc, ce capitaine? On aurait dit qu'il t'avait reconnu, qu'il voulait te parler!... Un secret instinct me met en défiance... J'ai oui dire que c'était un méchant homme... Le voilà que s'arrête et regarde encore vers nous... il appelle son brigadier... il te désigne à lui... Alerte, petit frère! tu es sous ma garde!

Il venait de s'enlever... il l'emportait dans ses bras. Non loin de là, au bord d'un bassin, se trouvaient des marches de pierre, au bas desquels des canots étaient amarrés.

François descendit rapidement cet escalier, sauta dans une de ces embarcations, assit Tancrède à l'arrière, prit les rames et louvoyant entre les navires qui déjà les masquaient aux regards, il atteignit l'autre bord.

Il était temps: le brigadier arrivait sur le quai, cherchant des yeux sa proie.

—Bredouille! fit narquoisement François, qui, reprenant son cher fardeau, se jeta dans une ruelle et, par des chemins détournés, regagna l'auberge où les attendait la crise.

—Mais qu'as-tu donc? répétait Tancrède. Jamais je ne t'ai vu ainsi... Pourquoi fuir?

—Je ne sais pas... mais il y a des pressentiments... Pour la première fois de ma vie, j'ai peur!

III—CATASTROPHE

L'instinct du jeune Préfontaine ne le trompait pas. De sombres nuées s'amoncelaient sur le château: l'orage et le malheur allaient y fondre à la fois.

Le baron venait de rentrer, chancelant, consterné, livide. Suivant sa coutume, il s'était enfermé: on l'entendait d'en bas maugréer et geindre.

—Je ne sais pas ce qu'il a perdu, dit tout bas la Simonne, mais jamais encore je ne lui ai vu d'aussi massacrante humeur.

Comme elle achevait ces mots, un épouvantable ouragan se déchaîna dans la vallée. Les portes, les fenêtres, les vieux murs, les vieilles boiseries, toute la maison se lamentait, tremblait, craquait, comme prête à s'effondrer sous le souffle de la tourmente.

Personne ne dormit, pas même l'enfant.

La tempête enfin se calma. Tancrède et François en profitèrent pour faire la grasse matinée. Le baron ne se montrait pas et pour cause; seule la Simonne était à son poste, le bonnet de coton en tête et le balai en main.

Depuis déjà plus d'une heure, elle s'évertuait à réparer les désastres de la nuit précédente, lorsque trois cavaliers, trois gardes-marine, entrèrent dans la cour.

—Est-ce ici le château de Préfontaine? demanda l'un d'eux, le brigadier.

—Comme vous le dites, répliqua la Simonne en le regardant de travers.

Le brigadier mit pied à terre.

—Où est le baron? dit-il.

—Il dort... on n'entre pas...

—Tête bleue! se récria le soldat, vous n'êtes pas hospitalière, la vieille. Je ne peux cependant pas m'en retourner ainsi; que dirait mon capitaine?

—Ah! c'est votre capitaine qui vous envoie?

—Oui.

—Pourquoi ça?

—Je m'en vais le dire à votre maître.

Et la botte du brigadier touchait au perron.

—Dégueppisez! s'écria vertement la Normande, ou dites-moi ce que vous venez faire dans.

—Il paraît que nous sommes une servantes maîtresse! reprit en riant le garde-marine.

—Et bien! soit... Je viens chercher un enfant.

—Un enfant ?

—Nommé Tancrede.

—Bonté divine ! qu'en prétendez-vous faire !

—Je prétends le porter au capitaine Taillefer de Barrière, qui m'a dit ce matin :
" Brigadier La Tulipe, allez me chercher ce marmot, je le veux ! "

—Et si nous ne voulons pas le livrer, nous autres ?

—On se passera de la permission, voilà tout. Au large donc !... faites-moi passer, ou je dégage.

Tout à coup, au premier étage, un volet s'ouvrit avec fracas et le vieux Préfontaine apparut, tenant un mousquet.

—Jour de Dieu ! cria-t-il, qui donc ose parler ainsi dans ma maison ?

A peine achevait-il que, par une autre fenêtre, François se montra :

—Tenez bon, mon père ! Je monte charger la coulevrine !

Le brigadier La Tulipe rétrograda vivement.

—Tout beau, messieurs ! c'est au nom du capitaine Taillefer de...

—Allez au diable ! interrompit le baron. Votre capitaine n'est qu'un impertinent. Passe encore s'il était venu lui-même... mais m'envoyer un sergent, un maraud ! Ne sait-il donc pas que je suis gentilhomme ?

Ce mot de gentilhomme jouissait alors de tout son prestige. Le brigadier baissa le ton et retira son feutre :

—Excusez-moi, monsieur le baron...

—Tu commences à m'échauffer les oreilles.

—Mais, vieil entêté...

—Il m'insulte, je crois ! fit le vieux Préfontaine.

—Mon père, cria François, faut-il tirer le fauconneau ?

Et, sans même attendre la réponse, il fit feu.

Le boulet de pierre alla se perdre dans les pommiers.

—Ah ! c'est ainsi ! fit La Tulipe en remontant à cheval. Vous aurez affaire au capitaine !

Déjà ses deux acolytes battaient en retraite ; il s'empessa de les rejoindre.

—Victoire ! cria François qui, les mains et le visage tout noirs de poudre, arborait sur le grand toit, dépourvu de la moitié des ardoises, la vieille bannière des Préfontaine.

Quand il redescendit auprès de son père, le vieillard, pour la première fois depuis bien longtemps, lui donna l'accolade.

—Bravo, mon jeune faucon ! C'est chasser de race !

Tancrede lui-même, enorgueilli, enchanté, brandissait une hallebarde trois fois grande au moins comme lui.

Fort heureusement, la Simonne conservait son bon sens. Elle accourut, tout effarée, tout inquiète.

—Monsieur le baron, dit-elle, ne perdez pas une minute. Ils vont revenir en force... Votre vieux manoir n'est plus en état de soutenir un siège. Il faut mettre cet enfant en sûreté.

—D'accord, fit le vieillard ; allons au Breuil.

L'évacuation fut accomplie, avec armes et bagages.

Au moment de quitter la maison de ses pères, le baron se retourna vers elle une dernière fois, comme pour un dernier adieu.

—Il le fallait ! murmura-t-il, il le faut... pour payer ma dette !

Une larme roula sur sa joue ridée... Dans son sourire, dans son regard, il y avait un amer chagrin, peut-être un remords.

En moins d'une heure, on fut au Breuil.

Le Breuil, dont il reste encore quelques bâtiments transformés en filature, le Breuil était alors un vrai château féodal, avec ses fossés, son pont-levis, sa herse, ses tours, ses créneaux. Il appartenait à la puissante famille des Montgomery. Un des moins dignes rejetons l'habitait, moitié châtelain, moitié intendant.

Ancien compagnon du baron de Préfontaine, il était depuis quelques années, son plus rude adversaire au jeu. Rien qu'à le voir accourir à sa rencontre avec un air superbe et réjoui, vous auriez deviné que, dans la dernière bataille, il était resté vainqueur.

—Et bonjour baron ! lui dit-il. Tu viens t'excuser, mon pauvre ami.

—Dette d'honneur ! répondit tristement le vieux Préfontaine qui l'attirait à l'écart.

Voici les clefs du manoir . . . Voici l'écrit pour le tabellion. Je viens te demander asile.

—Pour toi ?

—Pour cet enfant . . . Allons un peu plus loin, je t'expliquerai tout.

Lorsque le baron eut terminé sa confidence :

—Veux-tu nous recevoir, chevalier ? conclut-il.

—Certes ! répliqua l'autre, mais sans me brouiller avec les gens du roi. Écoute. Vous allez vous installer au château . . . Moi, je ne sais rien. Je m'en vais à mes affaires et, qui sait, par la même occasion, je trouverai peut-être moyen d'arranger les tiennes.

—Que veux-tu dire ?

—Rien ; je m'entends . . . tu verras.

C'était un égoïste, ce chevalier de Montgomery. De plus, un malin compère. A peine eut-il ouvert sa porte et mis à la disposition de ses hôtes les gens de la maison, que tout aussitôt il disparut.

Le baron se ressouvint de sa goutte et, ni plus ni moins que s'il eut été chez lui, il redevint invisible.

Deux jours se passèrent dans une tranquillité parfaite. Mais le troisième soir, vers l'entrée de la nuit, des coups violents, des cris de menace retentirent soudainement à la porte du château.

Devant le pont-levis, une troupe nombreuse de cavaliers ; çà et là dans les alentours, une cuirasse, un casque, une arme, qui brillaient aux rayons de la lune.

Le château était cerné.

—Qui va là ? demanda le vieux Préfontaine.

Une voix arrogante et railleuse lui répondit :

—Ce n'est plus le brigadier, c'est le capitaine . . . moi, Taillefer de Barrière. Ouvrez :

—Que demandez-vous ?

—Eh ! vous le savez bien. Ouvrez-moi, par tous les diables, ou je fais mettre des fascines dans le fossé, un pétard sous la porte, et la herse saute en même temps.

Préfontaine hésitait.

Sur la dernière marche de l'escalier, la Simonne avança la tête en murmurant :

—Vous pouvez leur ouvrir, monsieur . . . j'ai si bien caché le petit, qu'ils ne le trouveront pas.

Quelques instants plus tard, le baron donnait l'ordre de relever la herse.

Taillefer entra le premier, fit un grand salut.

—Monsieur le baron, votre serviteur. Où est l'enfant ?

—En route pour Paris.

Oh ! oh ! vous me la baillez belle. Il est ici, nous le trouverons . . . , fallut-il démolir le manoir pierre à pierre.

—Essayez.

Sur un signe de leur capitaine, les soldats allumèrent des torches, et se répandirent dans la maison, fourrageant dans les armoires, sondant les murailles.

Tancrède tremblait au fond de sa cachette.

C'était dans une salle basse, derrière la plaque de lâtre à la lessive.

On sait combien la Simonne aimait à balayer. En balayant ce réduit aux trois quarts obscur, elle avait fait jouer le ressort d'un mystérieux refuge où pouvait se blottir un homme et, mieux encore, un enfant. Elle venait d'y cacher Tancrède ; elle restait là, la brave fille, pour veiller encore sur lui, tout en feignant d'essorer du linge.

Quant à François, elle l'avait dépêché vers les appartements supérieurs pour tout observer, pour tout voir.

Quelques soldats traversèrent la buanderie.

—Hé ! la lessiveuse, dit l'un, n'avez-vous pas vu celui que nous cherchons ? le petit Tancrède ?

—Je ne le connais point, répondit naïvement la Normande.

Et, dissimulant son angoisse, elle se mit à fredonner le refrain d'une vieille ronde.

—Ainsi donc, l'enfant n'est pas ici ?

—Je ne l'ons point vu, mes beaux messieurs ; cherchez.

Après avoir housculé cuiviers et bahuts, les soldats s'éloignèrent. Alors Simonne tomba sur les genoux, les yeux à la voûte, et les mains jointes.

Cependant le tumulte se prolongeait dans la maison. François ne revenait pas.

Par le soupirail, le bruit d'un carrosse arriva. Que se passa-t-il ? L'inquiétude gagna le cœur de la Simonne. Elle remonta l'escalier, à la recherche du jeune Préfontaine.

Un instant plus tôt, par ce même chemin, François s'efforçait de rejoindre son père. Comme il allait soulever une tapisserie, ces mots frappèrent son oreille :

— Voyons ! cent pistoles ! . . . Puisque vous ne voulez pas le donner pour rien, je paye. C'était le capitaine Taillefer qui parlait.

— Je ne suis pas à vendre, répliqua le baron.

— Il ne s'agit peut-être que d'y mettre le prix ! dit une troisième voix, une voix de femme.

Le jeune Préfontaine écarta légèrement la tapisserie, regarda dans la chambre.

La femme était enveloppé d'un ample manteau de velours noir. Un masque couvrait son visage. Sans doute elle venait d'entrer, car le baron semblait encore surpris de son apparition soudaine.

C'était le chevalier de Montgomery qui l'amenait.

— Mon cher Préfontaine, dit-il, ne vous gênez pas. Vous allez me remercier tout à l'heure. Cette dame connaît votre situation ; écoutez-là.

Cette scène se passait dans un salon, à peine éclairé par une lampe. La lumière tombait en plein sur le visage anxieux et pâle du vieux baron. Dans l'ombre on voyait briller, à travers les trous du masque, les yeux ardents de la femme inconnue. Un instant elle se pencha dans le rayon lumineux ; François eut entrevoir à son front cette même aigrette blanche qui distinguait celui de Tancrède.

— Monsieur, reprit l'inconnue, vous avez tout perdu, votre argent, votre maison. Vous la devez au chevalier : je la rembourse. Partant quittes. De plus, dix mille écus : finissons-en !

Dans la voix qui venait de prononcer ces paroles, il y avait quelque chose d'impérieux, quelque chose de strident et de glacial qui faisait froid à l'âme. Le cœur de François se serra affreusement : son père hésitait !

— Mais, s'écria-t-il tout à coup, qu'en voulez-vous donc faire, de ce pauvre enfant ?

— L'éloigner, répondit la dame, le faire disparaître à jamais. Voilà tout.

— Oh ! si j'étais certain qu'on ne le tuera pas !

— Je vous le jure.

— Jurez-le moi sur l'Évangile !

Le livre saint se trouvait là, ouvert sur un prie-Dieu. Le baron le lui désigna du doigt. . . La dame étendit la main. Puis, jetant sur la table un portefeuille :

— Je tiens ma promesse, dit-elle. A votre tour.

— Ah ! balbutia le vieillard, que répondrai je à ceux qui me l'ont confié ! . . . à sa mère ?

— Sa mère ? dit l'inconnue, vous lui ferez connaître qu'il est mort. . . Maintenant où est-il ?

— Mais . . . , je ne sais . . .

— Il est introuvable, dit Taillefer.

— Je le trouverai, moi, fit le chevalier. En chasse !

François se rejeta vivement en arrière et faillit renverser la Simonne. Elle aussi, elle avait tout entendu.

— Viens ! lui dit son jeune maître . . . Viens me donner Tancrède et nous fuirons ensemble. . .

Ils se précipitèrent vers la salle basse avec une fiévreuse promptitude. La plaque de la cheminée fut ouverte et l'enfant délivré. François le prit dans ses bras, s'engagea dans un passage souterrain, atteignit une poterne et s'éloigna au dehors.

La lune en ce moment était voilée, la nuit était noire. Tout semblait protéger sa fuite.

Déjà François, se glissant dans l'ombre, remontait la berge du fossé. Au delà, c'étaient des broussailles. . . puis un bouquet de bois.

— Frère, murmura Tancrède, frère . . . , je te fatigue . . . , laisse-moi donc marcher. . . je me sens fort. . . , je n'ai pas peur.

Mais son compagnon le serra encore plus étroitement contre sa poitrine en lui répondant :

— Il faut aller vite . . . , tais-toi . . . , silence !

Tout à coup, dans le fourré voisin, ce cri se fit entendre :

— Qui va là ? . . . Halte ! . . . halte ! . . . ou je te mets du plomb dans l'aile . . .

Le fugitif, loin de s'arrêter à cette menace, précipita sa course.

Une détonation retentit. Une balle siffla dans l'air.

—Tancrède, es-tu blessé? demanda François.

—Non... mais toi, frère, tu chancelles?

—Eh! qu'importe, pourvu que je te sauve!

Tancrède ne répondit à François qu'en lui jetant son bras autour du cou.

Cependant le cri d'alarme s'était répété. Des cavaliers accouraient. Ils les entouraient. Le brigadier La Tulipe, qui tenait une torche, demanda:

—Lequel de vous se nomme Tancrède?

—Moi! répondit François.

—A d'autres! tu n'as pas la mèche blanche.

Et décoiffant Tancrède, dont il éclaira le front:

—Voici celui qu'il nous faut. Portons-le dans le carosse.

Vainement François voulut défendre son ami. Il fut terrassé, garotté, bâillonné; ailleurs, la balle avait effleuré son épaule. Il perdait du sang, il s'évanouit.

La dame masquée, avertie de la capture, était prête au départ.

L'enfant fut placé dans le carosse, en face d'elle. Un instant après, le carosse partait, sorti par les cavaliers.

IV—SUR LA PISTE

Par une fenêtre du château, la Simonne avait vu revenir presque en même temps Tancrède et François. Celui-ci, son jeune maître, était porté par deux soldats. Il ne bougeait plus; on eût dit un cadavre.

La vieille servante courut à sa rencontre.

Mais les deux soldats ne montaient pas par le grand escalier.

La Simonne les chercha longtemps. Lorsqu'elle parvint à les rejoindre, François n'était plus dans leurs mains... il avait disparu.

L'un d'eux tenait un falot, l'autre refermait une lourde porte toute bardée de fer.

—Qu'avez vous fait de mon enfant? demanda la Simonne.

L'homme qui fermait le serrure se retourna; c'était le brigadier La Tulipe.

—La Normande, dit-il, calmez vos alarmes. Votre garnement n'en mourra pas. Il est dedans, sous clef. Voici le bijou... je vais le rendre à qui de droit.

Ce bijou c'était une véritable clef de cachot, monstrueuse et sinistre.

La Tulipe pivota sur les talons, redescendit l'escalier. La Simonne le suivit de loin, yeux fixés sur la clef.

Cette clef fut remise au châtelain, qui, debout sur le seuil, saluait d'un dernier geste la dame masquée.

Puis La Tulipe rejoignit ses camarades. Le chevalier rentra dans le salon. C'était lui maintenant qui avait la clef; ce fut lui que suivit la Simonne.

Le baron de Préfontaine était encore à la même place, la pâleur sur le visage et la main tendue vers le portefeuille qu'il n'osait pas toucher.

Au bruit des pas, il se laissa tomber sur un siège.

—Ah! baron! fit le chevalier, c'est par trop de scrupules... ce qui est fait fait: n'y pensons plus. Vous êtes en fonds. Vous avez besoin de vous étourdir...

—Brelan!... Je vous offre votre revanche.

Chez Préfontaine, le joueur aussitôt se éveilla.

—Ah! ah! reprit l'autre, vous acceptez, baron? Voici des cartes... Mais il nous faut la lumière, du feu, quelque breuvage fortement épicé... Holà! hé! mes gens... Ven-

bleu! les drôles ont disparu comme daims effarouchés... Heureusement, voilà la Simonne... Tu m'as entendu, ma mie? Sers-nous promptement. Ton maître le permet...

—Est-il pas vrai, baron?

Au nom de la Simonne, celui-ci releva la tête. Leurs regards se croisèrent; il baissa les yeux.

—Monsieur, dit la vieille servante, votre fils est blessé, enfermé...

—Sornette que tout cela! s'écria le chevalier. N'ayez crainte, baron... Rassure-toi, Simonne... François dort et dormira jusqu'à demain... Il le faut, d'ailleurs... c'est

à nul autre que moi n'ouvrira sa cage. Allons, baron, battez le jeu.

Tout en parlant ainsi, lui-même il avait préparé la table. Il y posa la clef.

A cette vue, la Simonne fit un mouvement. Puis elle reprit aussitôt son humble apparence et, d'un ton résigné, murmura :

—Puisque tel est le vouloir de mon maître, j'obéis.

La Simonne alla chercher du bois, fit un grand feu ; puis elle alluma deux chandelles de cire, et mit les flambeaux sur la table.

La clef était là sous sa main.

Mais le chevalier la regardait.

—Ouais, fit-il, nous voudrions délivrer le prisonnier ! N'y compte pas ma mie. Je suis un vieux geôlier qu'on ne met pas en défaut.

Et, dans un tiroir, la clef disparut.

—Ne te tourmente donc pas, la Simonne, dit le baron. François ne court aucun danger. Que diandre ! Je suis son père. . . Dans quelques jours, nous lui rendrons la liberté. Va nous faire un grand bol de ce fameux hypocras qui est ton triomphe. . . et surtout que ce soit bien chaud. . . Va !

A ce mot d'hypocras, un éclair rapide brilla dans les yeux de la vieille servante, qui, empressant d'obéir, disparut aussitôt.

La cuisinière, ou plutôt la *saucière*, comme on disait alors, se trouvait de retour. Elle se chargea de fournir le vin, le miel, les épices et les aromates qui composaient le liquide en question. Quand tout fut sur le fourneau, la Simonne, congédiant sa collègue, l'eût voya se coucher.

Après quoi, d'un pas leste et fugitif, elle monta à son tour dans la chambre qui lui avait été dévolue.

Là, sous le chevet de la couchette, se trouvait un sac de vieux velours d'Utrecht, contenant, outre le bagage particulier de Simonne, toute une pharmacie qui lui servait à abattre les rhumatismes et la goutte de son vieux maître.

Parmi les onguents, les herbes et les breuvages, elle prit une petite fiole rouge à laquelle, en lettres noires, était écrit : *Opium* ; puis elle redescendit en murmurant :

—Quand il souffre ça l'endort.

Déjà l'hypocras commençait à bouillir, exhalant une odorante fumée. Au bout d'un instant, la Simonne le retira du feu et le versa dans une nef d'argent qu'elle porta sur un plateau, entre deux hanaps finement ciselés. Puis, sortant la fiole de sa poche, elle déboucha, non sans une certaine hésitation.

—Je sais ce qu'il en faut pour lui, se dit-elle. . . mais ils sont deux. . . , et la fièvre du jeu les tient éveillés. . . Bah ! . . . doublons, triplons la dose !

Presque tout le contenu de la fiole y passa.

Le brelan s'animait déjà lorsque la Simonne reparut, saluée par les acclamations de deux joueurs.

—Hein ? quel fumet ! dit le baron. C'est un nectar, chevalier. Vous allez m'en dire des nouvelles. Va te reposer, la Simonne !

Elle feignit de s'éloigner, mais alla se blottir derrière les lourdes tapisseries qui fermaient portière à l'entrée du salon.

—Aïe ! fit tout à coup le chevalier, c'est brûlant !

—Terminons le coup, proposa le baron.

La Simonne eut un mouvement de dépit ; c'était du temps perdu. Déjà la nuit avançait.

Durant quelques minutes, elle n'entendit que la respiration haletante des deux joueurs. De temps en temps, une exclamation, un coup frappé sur la table. Enfin le baron jeta un cri de joie : il avait gagné.

—Buvons ! dit-il. . . Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

—Excellent ! répliqua le chevalier. . . Ma revanche !

Après chaque coup, libation nouvelle. En moins d'une heure le bol fut vidé. Le sommeil n'arrivait pas.

La Simonne frémissait d'impatience.

Bientôt cependant le baron fit entendre un bâillement sonore.

—C'est étrange ! dit-il ; ma tête s'alourdit. . . je ne vois plus les cartes.

—Bah ! riposta l'autre, forçons les enjeux pour nous éclairer la vue.

Mais quelques minutes plus tard, ce fut à son tour de demander grâce.

—Décidément, baron, je crois qu'il se fait tard. . . Je propose une trêve. . . , hein ! plaît-il ? . . . vous dormez ? . . . Ma fois, j'en fais autant.

La Simonne souleva le coin du rideau.

Les deux joueurs s'étaient tournés vers la cheminée, allongeant les pieds sur les cendres chaudes. Après quelques minutes d'un profond silence, ils ronflèrent.

— Enfin ! dit la Simonne, qui, sans bruit, s'avança.

Par malheur, le bras du chevalier était étendu sur la table, juste en travers du tiroir. Notre Normande eut un trait de génie. Penchant un des flambeaux, elle fit tomber quelques gouttes de cire sur les mains du chevalier. Celui-ci tressaillit et retira son bras.

Il n'avait pas même entr'ouvert les yeux.

Ouvrir le tiroir, y prendre la clef, s'enfuir, ce fut pour la Simonne l'affaire d'un instant. Elle accourut droit au cachot.

— Ah ! s'écria François, ah ! je t'attendais, brave fille !

— Silence ! fit-elle.

— Qu'est devenu Tancrède ? demanda François à voix basse.

— Ils l'ont amené les bandits ! . . .

— Je le retrouverai ! je le sauverai ! . . .

— Mais tu es blessé, mon pauvre garçon ?

— Qu'importe ? . . . Puisque mon père a laissé s'accomplir le mal, c'est à moi de le réparer. La digne servante l'embrassa.

— Sois prudent, dit-elle, mais relève l'honneur de ton nom . . . Tiens, voilà dix écus . . . C'est tout ce que je possède. Ne perds donc pas de temps à me remercier . . . Va ! bon courage et bonne chance !

François retrouva la poterne, sortit du château.

Le jour commençait à poindre.

Il rejoignit les traces du carosse et s'élança sur cette piste : elle le conduisit jusqu'à la route de Paris.

Là les empreintes bifurquaient.

François, sagace comme un jeune sauvage, les examina avec soin. Le gros de l'escadron en était retourné vers Honfleur ; le carosse, escorté de quelques cavaliers seulement, avait poursuivi sa route vers Lisieux.

François fit de même.

Mais il avait plus de quatre heures de retard. De plus, il était à pied.

Dans un herbage, voisin de la route, des chevaux paissaient en liberté. Il y courut, arrapa l'un d'eux par la crinière, sauta sur son dos, lui jeta sa ceinture en guise de bride, et partit à fond de train sur les traces des fugitifs.

Ces traces restèrent apparentes jusqu'aux environs de Lisieux, puis elles se confondirent avec d'autres empreintes de toute sorte. C'était jour de marché. Déjà grand nombre de charrettes avaient passé par là, sans compter les piétons et les bestiaux.

À mesure que s'avançait le jeune Préfontaine, l'affluence augmentait. On commençait à le remarquer. Il était sans chapeau, tout débraillé. Sa monture ne lui appartenait pas. On l'accusait de l'avoir volée ! N'avait-il pas la mine d'un voleur ?

À peine ces réflexions, ces craintes, se furent-elles présentées à son esprit, qu'il aussitôt il se laissa glisser à terre, abandonna son cheval au beau milieu de la foule, joua des coudes et des jambes, gagna promptement du terrain et atteignit la maison de poste. Dans la cour, un palefrenier rangeait des carrioles.

— Mon ami, dit François en lui donnant un écu, un carosse n'a-t-il pas relayé chez vous cette nuit ?

— Oui, mon gentilhomme, vers trois heures du matin. Aussitôt les chevaux attelés à cette postillon ! Ah ! la dame était pressée, je vous l'assure.

Une dame masquée ?

— Oui.

— Avec un enfant ?

— Non. Elle était seule.

— Seule ? Mais son escorte ?

— Pas d'escorte.

— Tu auras mal vu, tu dormais.

— Jarnigoi ! j'avais les yeux bien ouverts. Tenez ! voilà Catherine qui vous confirme mon dire ; elle a trait sa vache pour servir à la dame une tasse de lait chaud."

François bondit vers Catherine et tira de sa poche un second écu.

Ses réponses furent identiques avec celles du palefrenier. Elle avait vu de près la dame, et la description qu'elle en fit ne permettait plus de douter.

C'était bien elle. Qu'était devenu Tancrede ?

Machinalement, tout songeur, le jeune Préfontaine alla jusqu'à la porte de Paris, interrogea le portier qui s'était levé pour ouvrir au carrosse.

Le portier n'avait pu voir dans l'intérieur. Sur le siège un domestique, porteur d'un sauf-conduit. Derrière, aucun cavalier.

Allégé d'un troisième écu, François s'en revint à la porte de Pont-l'Évêque, où, moyennant une même largesse, il obtint pareille déclaration.

Ni l'enfant, ni l'escorte n'étaient entrés dans la ville. Par quel chemin avaient-ils disparu ?

L'ami François n'était pas de ceux qui perdent le temps à réfléchir. Il reprit en courant la route par laquelle il était venu, ralentit le pas quand les traces devinrent plus rares, et bientôt retrouva celles qu'il cherchait.

À cette époque, en dehors d'un certain rayon de la capitale, il ne passait guère de carrosse sur le chemin du roi. La double empreinte des roues ne tarda pas à être la seule qui se dessinât nettement sur la route de Pont-l'Évêque. Dans l'intervalle, alentour aucun piétinement de chevaux. C'était la preuve évidente qu'en cet endroit les cavaliers ne l'escortaient plus.

Qu'on se figure le pauvre François, lancé au pas de course, le front baigné de sueur, la poitrine haletante, le regard avidement fixé sur la piste. Il la remonte sans broncher jusqu'à ce qu'il reconnaisse enfin l'empreinte des chevaux de l'escorte.

La voici... Le sol en est comme labouré!... Les cavaliers ont fait halte, puis ils sont repartis au galop vers la droite... par ce chemin de traverse... C'est celui de Pont-Audemer. François ira jusque à Pont-Audemer. Pour rejoindre le compagnon de son enfance, François irait jusqu'au bout du monde.

Mais s'il se trompait cependant?... s'il ne suivait pas la bonne voie?... Tout en traversant un bois dont les arbres s'entrecroisent au-dessus du chemin, à la brèche d'un hêtre, il aperçoit une toque de velours vert, ornée d'une plume de goéland. Le bonnet de Tancrede... Vivat! courage! c'est le bon chemin!

Avez-vous vu quelquefois de bons chiens de chasse redoubler d'ardeur à la vue de ce genre d'aboies? Tel était François. Il ne courait plus maintenant, il volait, il avait des ailes.

Deux heures plus tard, éperdu, épuisé, hors d'haleine, il tombait à l'entrée d'un couvent sous la porte duquel se perdait la piste. La tourière—c'était un couvent de religieuses—avait entendu son dernier cri. Aidée d'une sœur converse, elle le porta dans une des chambres intérieures où les étrangers étaient admis. L'évanouissement du pauvre geignard se transforma en un profond sommeil.

Quand il se réveilla, quand ses grands yeux étonnés reconnurent les bonnes sœurs, son premier cri, ce nom s'échappa de ses lèvres :

—Tancrede? Où est Tancrede?

—Calmez-vous répondit la tourière. C'est le nom du petit gentilhomme à qui nous avons donné l'hospitalité cette nuit?

—Est-il encore ici?

—Quand vous êtes arrivé, mon fils, il venait de repartir avec ceux qui l'avaient amené.

—Oh! les misérables! Quels sont-ils?

—Un capitaine, un brigadier, deux soldats. L'enfant m'a dit que le capitaine s'appelle Taillefer.

Le jeune Préfontaine se releva violemment.

—Par où sont-ils allés? Répondez-moi!

—Pas avant que vous ne vous soyez réconforté, mon enfant. Voici votre repas tout prêt.

Il fallut, bon gré, mal gré, que François fit honneur à la cuisine du couvent. Après quoi, la bonne tourière, lui désignant le chemin de Quillebœuf :

—C'est par là, dit-elle. Dieu vous conduise!

Au bas de la Risle, vers le soir, il loua un cheval de halage et continua de chevaucher ainsi, tout ensommeillé de fatigue. Vers le matin, à l'auberge où il devait laisser sa monture, de nouveaux renseignements lui furent donnés sur les ravisseurs. Ils y avaient passé la première moitié de la nuit, puis ils étaient repartis, du côté de Caudebec.

François suivit la même route, il passa la Seine dans la même barque. Sur l'autre rive

il épuisa ses dernières forces, il dépensa ses derniers écus, retrouvant la piste, la perdant de nouveau. s'acharnant toujours.

Un soir enfin, il arriva au sommet de la côte qui domine Dieppe. Quatre cavaliers la remontaient : deux garde-marine, le brigadier La Talipe, le capitaine Taillefer de Barrière.

Tancrede n'était plus avec eux.

Le capitaine passa clignant de l'œil avec un sourire hautain.

—Trop tard ! fit le brigadier ; l'oiseau a pris son vol.

Le brigadier avait eu comme un geste, comme un regard vers l'Océan, vers le port. Précisément un lougre en sortait, gagnant le large à toutes voiles.

Averti par un pressentiment du cœur, François se dit que Tancrede était à bord de ce navire. Il descendit, il roula jusqu'au bas de la côte, traversa la ville, courut jusqu'à l'extrémité du môle, et là, chancelant, brisé, il tomba sur les genoux, les bras étendus vers l'immensité, le visage baigné de larmes.

Un homme à l'allure maritime s'arrêta devant lui :

—Qu'as-tu mon garçon ? Pourquoi te désespérer ainsi ? dit-il.

—Là !... là !... mon frère ! Oh ! si j'étais marin, je pourrais peut-être le retrouver un jour !

—Marin... tu veux être marin ?

—Oui.

—Eh bien ! viens avec moi, nous partons demain... je suis Duquesne.

V—A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

Neuf ans se sont écoulés, nous sommes à Leyde. Une riche et belle ville hollandaise avec ses larges rues, ses élégants clochers, ses superbes ramparts, ses environs délicieux son grand fleuve et ses innombrables canaux : la Venise du Nord.

Leyde était célèbre alors par son université, l'une des plus savantes de l'Europe. Permettez-moi de vous présenter deux de ses élèves.

C'est jour de congé. Ils viennent de sortir de la ville par la porte du Rhin ; ils se promènent lentement sous les arbres, ils vont s'asseoir tout à l'heure sur ce tertre voyant qui domine le cours majestueux du fleuve. L'aîné de nos deux étudiants paraît avoir une vingtaine d'années ; il se nomme Daniel Elzevier.

Vous la connaissez, cette illustre famille d'imprimeurs, dont les œuvres éternellement recherchées, attestent que la conscience et la perfection dans le travail peuvent aussi conquérir l'immortalité.

Leur principale maison était à Leyde. Daniel, qui devait largement contribuer à sa gloire, venait d'être reçu docteur. Il allait partir pour Paris, afin de s'y perfectionner dans la langue française. Puis il reviendrait au pays pour succéder à son père.

C'était alors un studieux jeune homme, au maintien modeste, à l'honnête et douce physiologie. On y devinait la sincérité, la droiture, la bonté. Il parlait peu, mais disait toujours juste. Sous une apparence froide et grave, il avait l'esprit jeune et le cœur chaud. C'était un ami sûr et capable au besoin d'un énergique dévouement.

En ce moment, avec une souriante complaisance, il écoutait son jeune camarade, qui paraissait l'honorer d'une longue et intime confiance.

Celui-là n'avait guère plus de dix-sept ans. Il était svelte et naturellement distingué. Sur ses traits allongés et fins, dans sa mate pâleur, il y avait une certaine mélancolie, mais dans l'expression, dans le regard, de la vivacité, de la fougue. Ce n'était pas un fils de la Hollande ; ce devait être un Français, un gentilhomme. On l'appelait mein herr Karl ; mais ailleurs, en d'autres temps, il s'était appelé Tancrede. Rien qu'à l'aigrette blanche qui se remarquait parmi ses beaux cheveux, maintenant d'un châtain modéré, vous l'eussiez reconnu tout de suite.

—Daniel, disait-il, puisque tu as le bonheur d'aller en France, laisse-moi tout te raconter, tout te dire. Tu t'informerás... tu verras... qui sait?... peut-être trouveras-tu quelque indice, quelque preuve, qui m'apprenne enfin qui je suis !... Où en étions-nous ? Ah ! à Dieppe, un frère du capitaine Barrière, le capitaine La Sauvetat, nous y attendait. Tu l'as pu voir ici. Il est, je crois, au service du stathouder. Le lougre qui l'a vait amené nous remporta tous les deux. Ce fut lui qui me plaça chez Simon Cernolles, dans

cette école du Wœsterland où j'ai passé de si tristes années ! Un village ! Pour compagnon, des petits paysans qui ne savaient pas un mot de français, et se croyaient en droit de me mépriser parce que je ne les comprenais pas, parce que je n'avais pas de mère !... Oh ! comme je les enviais, ces fils de pêcheurs ou de poisonniers qui connaissaient leur mère ! Je me souviens qu'un soir, au milieu de la récréation, le pédagogue cria d'une fenêtre : " Karl ! Karl ! au parloir !... sa mère le demande ! " Je m'élançai. Une folle espérance m'enivrait le cœur. Oh ! que je l'eusse aimée, cette femme, cette mère qui était là, qui tendait les bras !... Hélas ! un autre Karl s'y jetait déjà, celui qui en avait le droit, son fils ! Moi, je tombai, sanglotant, évanoui.

— Pauvre ami, murmura Daniel ; Pauvre Tancrede.

— Ce nom, on me l'a défendu... , volé, comme tout le reste ! Et jamais, jamais ce La Sauvetat n'a rien voulu me dire ! Il sait tout cependant... il doit tout savoir ! je le forcerais bien à parler ! Un jour, comme je venais d'atteindre ma douzième année, il reparut tout à coup, me conduisit à Leyde, et me fit inscrire à l'Académie. Puisqu'on s'est résolu à me donner de l'éducation, c'est donc que je suis quelque chose !

— Calme-toi, reprit Daniel, espère en la bonté de Dieu. La rigueur de ton sort ne s'est-elle pas adoucie déjà ? Tu pouvais être mis en pension chez quelque bourgeois rigide, acariâtre... et ta bonne étoile a fait choisir mein herr Potenicq, qui est bien le meilleur homme du monde.

— D'accord ! s'écria Karl. Oh ! je ne suis pas un ingrat. J'aime bien papa Potenicq, maman Potenicq et ma gracieuse sœur. Et e Potenicq, fiancé de mon ami Daniel.

A ces derniers mots, le jeune Elzevier avait rougi comme une jeune fille.

— Bon Daniel ! poursuivit chaleureusement Tancrede, tu as raison... , j'ai eu tort d'accuser la Providence, qui me console par des affections telles que les vôtres !... Ne m'avait-elle pas déjà donné l'ami François !... la Simonne !... Oh ! je ne les oublie pas non plus ceux-là ! et bien souvent, lorsque je me tourne vers mon pays vers la France, il me prend des envies de crier comme autrefois : " Ohé ! la Simonne !... à moi, François ! "

Tancrede essuya une larme. Puis se tournant vers le midi, aspirant l'air qui soufflait du pays natal, le front haut, l'œil étincelant, il poursuivit, avec une exaltation croissante :

— Oh les souvenirs de l'enfance ! oh ! la patrie ! la patrie !... j'aurais dû désapprendre jusqu'à son langage, qui durant trois années, ne charma plus mon oreille ! Eh bien non ! non, pas un mot, pas un son n'était sorti de ma mémoire... , et si je t'aimai tout de suite, Daniel, c'est que, le premier, tu me reparlais français. Tous ceux qui viennent de France je les interroge... Tout ce qui se passe de grand, de glorieux, je le sais... Les victoires de Rocroi, de Fribourg, de Nördingen m'ont fait battre le cœur !... Tout dernièrement, à la nouvelle de la prise de Dunkerque, j'ai failli devenir fou de joie !... J'aime Condé, j'aime Turenne, je voudrais être un de leurs soldats ! Ce que je demande, ce n'est pas une épée, c'est un mousquet... , c'est le droit de combattre et de mourir pour mon pays, pour la France !

— Plus bas ! dit Daniel ; plus bas, mon Karl.

— Eh ! je ne suis plus Karl, je suis Tancrede !

— Silence donc ! ne vois tu pas qu'on nous a suivis, qu'on t'écoute ?

Daniel désignait du regard un sournois personnage, vêtu de noir, qui, peu à peu, sans bruit, s'était rapproché vers les deux jeunes gens et marchait dans leur ombre, avançant la tête, prêtant l'oreille.

— Qu'est-ce ? que voulez-vous ? lui demanda Tancrede d'un air de menace.

— Per Dio ! répliqua l'inconnu, ne vi fâchez pas, signor. Ze souis ouu étranger, ouu Italien... Ze cherche la grande piazza.

— En dehors de la ville ? dit Daniel ; il vous faudrait d'abord y rentrer.

— Voici la porte là-bas, ajouta Tancrede, tournez-vous vivement les talons !

L'Italien ne se formalisa nullement de cette rebuffade. Il salua jusqu'à terre et répondit avec un cauteleux sourire :

— Gratia, signor... All'piacer di reveder vi !

— Quel reptile ! murmura Tancrede, comme l'inconnu disparaissait, non sans s'être retourné plusieurs fois. Visage d'espion... allure de traître !

— Ami, dit Elzevier, tu dois être prudent. J'ai déjà vu cet homme rôder autour de l'Académie... et c'était peut-être à ton intention. Hier au soir, il a rendu visite à ton tuteur et a causé longuement avec lui. A l'issue de ce entretien, maître Potenicq était tout inquiet. Il m'a recommandé de veiller sur toi.

—Et tu ne m'en avais rien dit, Daniel ?

—A quoi bon t'alarmer d'avance ? Je suis de ceux qui ne parlent que lorsque le moment d'agir est venu. . . Eh ! voici le quart moins de midi qui sonne. On va t'attendre. Les deux amis pressèrent le pas, et, rentrant en ville, se dirigèrent vers la maison.

Maître Potenicq était mercier, le premier mercier de Leyde. D'ordinaire les chalandes se pressaient dans sa boutique. Mais ce jour-là, jour de fête, la boutique était fermée. En revanche, la porte de la maison était toute grande ouverte. Un seigneur de haute mine en sortait, reconduit par maître Potenicq.

—Je ne me trompe pas, fit Daniel en le reconnaissant, c'est le comte d'Estrades, l'ambassadeur de France.

Comme les deux jeunes gens s'approchaient, ils purent entendre ces derniers mots du comte :

—Décidément, vous me laissez partir sur un refus ?

—Je le regrette, répondit le mercier ; mais je ne saurais manquer à ma parole.

—Vous êtes obstiné, maître Potenicq.

—Je suis Hollandais, monseigneur.

Et le comte s'éloigna.

—Arrivez donc ! fit Potenicq à voix basse et d'un air mystérieux.

Puis, dès que nos deux amis furent entrés, refermant bien vite la porte à double tour :

—Ouf ! reprit le mercier, j'avais craint pour toi, mon pauvre Karl, et suis enchanté de te tenir ici, sous deux bons verrous. . . , c'est plus sûr !

—Que se passe-t-il donc ? demanda Tancrède.

—Je t'expliquerai ça la-haut. . . Ne laissons pas refroidir le dîner.

C'était un bon gros bourgeois que maître Potenicq, à la mine cordiale et réjouie, à l'allure imposante et vive encore, malgré son formidable embonpoint.

Il poussa devant lui les deux jeunes gens, et monta derrière eux en faisant gémir sous son poids l'escalier de chêne.

A voir l'appartement du premier étage, on se serait cru, non pas chez un marchand, mais chez un artiste. Meubles finement sculptés, tentures et boiseries harmonieuses, belles faïences de Deift, verreries à l'avenant, quelques chinoïseries, quelques tableaux, une cage peinte, une horloge, tout concourait à l'ensemble et charmait les yeux par cette propreté, ce soin, cet amour du logis qui se rencontrent surtout en Hollande. Bref, c'est un intérieur comme en peignaient alors Rembrandt et Gérard Dow, ces deux illustres compatriotes de mein herr Potenicq.

Sa femme, accorte et digne ménagère, accourut vivement à sa rencontre, et, tout émue, toute souriante en le prit dans ses bras et lui mit un franc baiser sur chaque joue. Puis, appelant sa fille :

—Eve, mon enfant, fais comme moi, embrasse ton père, c'est un honnête homme !

—Staperloot ! s'écria le mercier, est-ce donc aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez, madame Potenicq ?

Pendant ce temps-là, Eve à son tour, s'avavançait ; c'était le chef-d'œuvre, le bijou, la joie de la maison.

Jamais vous n'avez vu traits plus mignons, chairs plus roses, yeux d'un aussi lin pîde azur, cheveux blonds d'une plus adorable nuance ; on eût dit de l'or pâle ou de la lumière matinale. Un peintre l'eût choisie pour représenter le printemps, la pureté, la douceur. . . Eve enfin, Eve à la naissance du monde.

Cependant Tancrède demandait des explications. Pourquoi cet enthousiasme de maman Potenicq ? Pourquoi cette visite du comte d'Estrades ?

—Eh ! répondit enfin le bonhomme, il prétendait t'emmener de chez nous.

—Te déporter aux Indes ! ajouta la brave femme. Il offrait dix mille gulden. Mais pour tous les trésors de la terre, nous ne t'aurions pas livré, mon enfant ! Nous t'aimons, nous te gardons. . . , et pour toujours !

—Permettez ! fit Potenicq, si celui qui me l'a confié se rangeait du parti de M. l'ambassadeur. . . ou bien encore si nos magistrats intervenaient. . . Staperloot ! il faudrait bien obéir à la loi.

—Mais, dit Tancrède, de quel droit ? . . . Au nom de qui ? . . .

—Au nom de tes parents.

—Mes parents ! . . . Il les a nommés ? . . . Vous les connaissez ? . . . Quels sont-ils ? . . .

—A table ! interrompit nettement le maître de la maison. Tu dînes avec nous, Daniel ?

—Ce serait avec bien du plaisir, répondit celui-ci ; mais, à la veille d'un départ, mon père et ma mère sont jaloux de m'avoir auprès d'eux.

—Va, mon garçon, va ! . . . Ce sont les bons fils qui font les bons maris. Veux-tu que je lui permette le baiser de fiancé, ma fille ?

Eve sourit, en baissant les yeux. Le jeune Elzevier, non moins ému, s'approcha d'elle et lui tendit les deux mains. Eve y mit les deux siennes, en avançant le front. Il effleura de ses lèvres.

—A tantôt ! reprit le père en reconduisant Daniel. Je vais t'ouvrir la porte, afin de la refermer moi-même et de mettre la clef dans ma poche. Trop de précaution ne nuit pas. A tantôt, mon enfant ; nous nous retrouverons tous ensemble.

Un instant plus tard, on était à table.

Là surtout, dans tout son raffinement, on pouvait admirer la coquetterie hollandaise. On serait trop heureux d'avoir aujourd'hui sur nos étagères les assiettes et les plats, les sauciers et les huiliers, les chopes et le moss qui étincelaient sur la nappe de fine toile, bordée de guipure, dans la maison de ce simple mercier de Leyde. Ce n'était pas une table, c'était un autel.

Quant aux mets, leurs odorantes émanations annonçaient qu'ils étaient dignes du service.

Tancrede cependant restait immobile et les yeux ardemment fixés vers son hôte.

—Je comprends bien ce que tu désires, dit celui-ci, mais mange d'abord et de bon appétit. Sinon, pas un mot. . . , même au dessert.

Enfin, après les koukelen ; tout en dégustant un verre de curaçao, Potenicq prit le parole en ces termes :

—En vérité, mon garçon, je n'ai pas grand'chose à t'apprendre. Ainsi que je te l'ai cent fois répété, le secret de ta naissance m'est inconnu. Lorsque ce capitaine La Sauvetat, que je tiens pour un galant homme, te confia à nos soins, il me fit comprendre, mais sans s'expliquer davantage, que, dans ton intérêt même, nous devions éteindre dans ton jeune cœur tout souvenir, toute curiosité, toute ambition. Dieu m'est témoin que si je n'y ai pas mieux réussi, ce n'est pas ma faute. J'ai toujours cru, je crois encore, que tu serais plus sage et plus heureux peut-être en te résignant de bonne grâce à n'être qu'un simple bourgeois de Leyde, le fils adoptif de mein herr Potenicq, et, comme tel, après lui, son successeur.

—Mercier ! se récria Tancrede. Ah ! mon père, Dieu me garde d'un sot dédain. . . Je serais un ingrat de ne pas honorer en vous le commerce, mais à chacun son rôle, sa vocation. Je ne saurais renier mon pays ! Je veux être soldat ! oui, soldat ! Quand passe un régiment, quand manœuvre un escadron, regardez-moi ! Les trompettes qui sonnent, les étendards qui flottent, les armes qui resplendent, les uniformes, les chevaux, la terre qui tremble sous leurs pieds, tout m'enthousiasme et m'enivre ! Que parlez-vous d'intérêt ? La gloire seule m'intéresse et le danger n'est qu'un attrait de plus.

—Décidément, fit Potenicq en regardant sa femme, il n'a pas le moindre goût pour la mercerie.

—Enfin, reprit Tancrede, enfin j'ai soif de connaître et d'embrasser ma mère. Continuez donc je vous en supplie. . . Achevez. . .

—Que j'achève ? balbutia l'honnête marchand. Mais je ne sais plus où j'en suis, moi. Ah ! nous parlions du capitaine Le Sauvetat. Il m'a exactement servi ta pension. A chaque échéance, je suis certain de le révoir. La dernière fois, c'était il y a six mois ; vous avez causé ensemble, et, tu l'as pu reconnaître toi-même, il n'est pas homme à se laisser arracher ses secrets.

—Mais l'autre. . . , le comte d'Estrades ?

—Procédons avec ordre. Sa visite avait été précédée de celle d'un Italien.

—Tout vêtu de noir, au regard oblique, à la fausse grimace ?

—Si, signor. Tu l'as donc rencontré ?

—Tout à l'heure. Que vous a-t-il dit ?

—Qu'il venait te chercher de la part de ta famille.

—Alors il sait mon nom.

—Peut-être. Mais il ne nous a même pas dit le sien. Nonobstant, ce doit être le mandataire de quelque important personnage. . . français, puisque tout aussitôt il a obtenu l'appui de l'ambassadeur de France. Oh ! celui-ci est un loyal seigneur, qui dédaigne les subterfuges. Il m'a franchement déclaré que tu ne devais jamais connaître ton origine,

qu'on voulait t'éloigner de l'Europe, pour te faire aux colonies une position convenable. S'il se prête à cette espèce de déportation, s'il m'engage à y consentir, c'est à cause des périls qui te menacent; c'est parce qu'il y va de ta liberté, de ta vie!

—Ma vie! s'écria Tancrède, mais ils sont donc capables d'un assassinat, ceux par qui je fus ravi à la tendresse de ma mère! Oh! je devine quelque infamie, quelque crime...

—C'est aussi mon opinion, dit Potenicq, et dès la première tentative de l'Italien, il y a trois jours, j'en ai écrit à La Sauvetat, que je savais de retour à Amsterdam. C'est un capitaine, un gentilhomme. Il te protégera plus efficacement qu'un pauvre mercier. D'ailleurs, j'ai promis, j'ai juré de ne le remettre à nul autre qu'à lui. Il faut donc qu'il s'explique et qu'il s'explique enfin.

—Y consentira-t-il? murmura Tancrède devenu tout songeur. Pourquoi l'attendre, quand nous avons là, sous la main, cet Italien?

Il fut interrompu par la voix de Daniel Elzevier, qui rentrait en ce moment.

—Cet Italien, dit Daniel, je viens de recevoir à mon tour sa visite, et j'accours vous en avertir... Vous, surtout, maître Potenicq, soyez sur vos gardes.

Pourquoi?

Après toutes sortes de circonlocutions tendant à me prouver qu'il n'agissait que pour le grand bien de Karl, il a tout simplement voulu me corrompre. Oui... cent ducats si je t'amène au rendez-vous, où tu t'entendrais avec lui, mais sans que ton père adoptif en sache rien... *Ditte niente! misterioso! alla sera!* Et s'esquivant comme une couleuvre, il s'en est allé t'attendre.

—Où cela?

—A l'embouchure, sur cette plage déserte qu'on appelle la *Pointe aux Mouettes*.

—J'y vais!

—Non pas! car je suppose que c'est un guet-apens.

—Eh! qu'importe! si vous m'accompagnez tous les deux?

—Potenicq n'ira pas! s'écria Mme Potenicq; un mercier n'est pas un guerrier.

—Staperloot? fit le bonhomme à son tour, je sais me montrer quand il le faut; mais rien ne presse; attendons; mon capitaine.

Eve avait saisi la main de Tancrède. De sa douce voix, elle lui disait:

—Sois raisonnable, mon frère... un peu de patience.

—Attendre encore! attendre! il y a tant d'années que ma mère me pleure... Non! pas un jour... pas une minute. Dussé je m'y rendre seul, j'irai.

Devant cette impérieuse déclaration, le bonhomme Potenicq s'inclina. Mais avec un sourire narquois:

—Soit! dit-il, ne l'empêchons pas d'agir à son gré. Tout ce que j'exige, c'est qu'il se munisse au moins de la rapière que Mme Potenicq lui donna le mois dernier. Va donc la quêrir, Tancrède... Elle est là, dans ta chambre...

Déjà l'impétueux adolescent s'y précipitait. A peine en eut-il franchi le seuil, que son rusé tuteur, tirant la porte à lui, tourna vivement la clef dans la serrure.

—Pris au piège! s'écria-t-il en même temps. C'était le seul moyen de le retenir à la maison. Pardonne-moi, mon pauvre Karl... je t'épargne un bien plus dangereux traquenard... et tu seras délivré dès qu'arrivera le capitaine La Sauvetat... parole d'honneur!

Cependant, dans sa prison, Tancrède faisait un tapage de tous les diables.

Puis il supplia... Mais bientôt voyant que les prières ne lui réussissaient pas mieux que les menaces, il se tut.

—A la bonne heure! fit Potenicq.

Sur ce, tandis que sa bonne ménagère ôtait le couvert, tandis que Daniel causait avec Eve, l'honnête mercier descendit fumer, sur le pas de sa maison, sa grande pipe de Rotterdam.

Au fond du cœur, maître Potenicq était chagrin des arrêts de Karl. Mais par quel autre frein contenir sa témérité?

Depuis quelques jours, toutes sortes de figures suspectes rôdaient dans les environs; le mercier pressentait un péril.

Au moment même où ce raisonnement se mêlait à la fumée du tabac, deux cavaliers débouchèrent soudainement à l'autre bout de la place.

—Ouais! qu'est-ce encore? grommela Potenicq.

L'un des cavaliers, le plus jeune, éperonna sa monture, et, arrivant comme la foudre:

—M. Potenicq, s'il vous plaît? demanda-t-il en français.

—C'est moi, que me voulez-vous !

—Je viens chercher Tancrede.

—Encore !... J'ai promis de ne le remettre et ne le remettrai qu'au capitaine La Sauvetat.

—Eh ! corbœuf ! me voici ! s'écria l'autre cavalier, qui approchait à son tour.

C'était un homme de haute taille, à la barbe grisonnante, à l'air d'aventurier.

Potenicq le reconnut aussitôt.

—Soyez le bienvenu, capitaine ! Entrez vivement... nous avons besoin de renfort.

—Ah ! ah ! Contez moi ça, mein herr.

—On peut parler devant votre jeune compagnon ?

—Certes ! c'est un ami.

Tandis que les deux gentilshommes mettaient pied à terre, le bourgeois commença d'expliquer la situation.

Le plus ému, le plus impatient de ses éditeurs, ce n'était pas La Sauvetat, c'était l'autre.

Il paraissait avoir vingt et quelques années. La loyauté, la bravoure, tous les généreux dans de la jeunesse se lisaient sur son visage au teint bruni, dans ses grands yeux noirs et vifs.

A peine eut-il appris l'emprisonnement :

—Ah ! mais d'abord allons le délivrer, ce cher Tancrede, s'écria-t-il.

—Vous le connaissez donc ? fit Potenicq.

—Oui ! répondit le jeune homme avec un charmant sourire sur les lèvres, avec une larme prête à tomber des yeux.

Potenicq monta l'escalier, traversa la salle et rouvrit la porte en appelant :

—Karl ! Karl !

Pas de réponse.

Il regarda par toute la chambre... personne.

La fenêtre était ouverte, il y courut.

Attaché au balcon, la ceinture de Tancrede pendait en dehors.

—Miséricorde ! s'écria le tuteur. Il s'est enfui... et sans doute pour aller à ce rendez-vous... Oh ! j'ai peur !

—Courons ! il faut le rejoindre et le défendre !... Il faut le sauver ! s'écria le jeune cavalier, tout enflammé d'ardeur, tout palpitant d'angoisse.

Et, comme Potenicq, le regardait étonné.

—Ne vous a-t-il donc jamais parlé de son ami François ?... reprit-il. Je suis François de Présontaine !

VI—SOIRÉE DE DÉPART

Lorsque Tancrede atteignit la Pointe aux Mouettes, déjà le jour baissait ; la pluie commençait à tomber ; aussi la promenade et les alentours devenaient déserts.

Au plus près du rivage, une galiote amarrée attendait le flux pour gagner la haute mer. A l'approche de Tancrede, un canot s'en détacha et vint s'échouer sur la grève.

Quelques matelots, à l'air de flibustiers, montaient cette embarcation. A l'arrière, un homme était assis, enveloppé dans un manteau, le feutre rabattu sur les yeux. Il prit pied à terre, et s'avança rapidement à la rencontre de Tancrede.

C'était l'Italien.

—Per Dio ! dit-il, zé sous enchanté dé vi voir. Bona sera, signor... C'est la vostra bona fortuna qui vis amène... .

—On m'a dit, répliqua Tancrede, que vous étiez envoyé par mes parents... .

—E véro ! Souvitez-moi, mon zeune ami, jé vi conduirai vers la vostra famiglia.

—En France ?

—Si, signor. Andiamo subito.

—Mais, reprit Tancrede avec défiance, vous avez dit à mon tuteur qu'il s'agissait de partir pour les colonies !

—Les colonies franzaïses, c'est touzours la France, per Dio !... Vèni, vèdi !... .

L'Italien s'était emparé du bras de Tancrede, il l'entraînait vers le fleuve. Mais celui-ci, se dégageant :

—Donnez-moi d'abord les preuves de votre mission... Apprenez-moi le secret de ma

naissance... dites-moi le nom de ma mère... C'est elle qui vous envoie, n'est-ce pas ?

—Certamenté !

—Alors, vous devez avoir une lettre d'elle.

—Ouna lettre ?

—Donnez-la moi... A cette condition seulement je pars avec vous. Sinon, non.

L'Italien semblait embarrassé. Tout à coup :

—Z'ai la lettre, dit-il, à bord, dans la mia cabina.

—Allez la chercher... j'attends.

Après une courte hésitation, l'Italien se retourna vers le canot et fit un signe. Les matelots s'élançèrent à terre en accourant.

—Est-ce donc un guet-apens ? fit Tancredi.

—Ohimé ! mon zeune ami, per qui mé prénez-vous ? zé sous oun honnête homme...

O Dio !

Pendant les matelots avaient entouré Tancredi. Alors l'Italien, redressant la tête :

—Per Poultime fois, dit-il, zé vi conseille l'obédienza... Vi né vilez pas?... Alors par la forza !... Moi, zé veux !

Déjà les filibustiers se jetaient sur leur proie.

Mais Tancredi avait mis flamberge au vent.

—Hélas ! que pouvait-il, contre toute une meute de bandits ? En vain, frappant d'istoc et de taille, il en blessa quelques-uns. Les autres se ruèrent sur lui, le saisirent à bras-le-corps, s'efforçant de le désarmer. Il se débattait, il appelait au secours.

—Courage ! répondit soudainement une voix ; courage !... Tiens bon !... Me voici, Tancredi !

C'était François de Préfontaine, et, derrière lui, le capitaine La Sauvetat. Ils arrivaient au galop, le pistolet dans une main, la rapière dans l'autre.

Les forbans, épouvantés, s'empresèrent de regagner leur barque. L'Italien, moins agile que les autres fut happé au collet par La Sauvetat, qui, le soulevant de terre afin de le regarder de plus près, le reconnut aussitôt :

—Priolo ! s'écria-t-il... J'aurais dû m'en douter... Ah ! vipère... je devrais te faire sauter le crâne !

La peur agitait tout le corps de Priolo ; ses dents claquaient.

—Grazia !... Pieta !... Misericordia ! murmura-t-il. Dio mio ! No mi fate malo !... Mi-ericordia !

—Va-t-en, répondit enfin le capitaine, va-t-en dire à ceux dont tu n'es que le vil instrument, qu'ils ne comptent plus sur moi !... Je leur ai trop longtemps servi de complice et me range du côté des honnêtes gens... Disparais, j'ai tort de t'épargner... je me reviserais peut-être...

Ainsi qu'une bête venimeuse, il venait de rejeter à terre le misérable, qui, stimulé par la terreur, roula, rampa, s'enfuit à travers les dunes.

A quelques pas de là, l'ami François descendait de cheval, et Tancredi, rayonnant de joie, superbe encore de bravoure, lui sautait au cou :

—C'est toi !... c'est bien toi ! mon ami ! mon frère ! Après dix ans je te retrouve... Ah ! le bon Dieu est bon !... Mais par quel miracle... comment...

—Par terre et par mer ! fit gaiement François. J'avais suivi tes ravisseurs jusqu'à Dieppe. Là, plus de traces... sinon le lougre qui t'emportait sur l'Océan. J'étais désespéré... je pleurais. Un officier de marine qui passait me prit en pitié. As-tu oui parler d'Abraham Duquesne ?...

—Le héros de Carthagène, de Tarragone et de Gaetaria ?

—Oui ? j'étais là, combattant sous ses yeux, à ses côtés... car il m'avait pris à son bord, et depuis neuf ans je ne l'ai pas quitté. Je suis ce que je voulais être, un vrai loup de mer. Mais j'avais une idée fixe : te retrouver et te délivrer, Tancredi. Chaque fois que nous descendions à terre, je m'informais, je te cherchais. Enfin te voilà !... te voilà !... Comme tu es grand ! Comme tu es beau !... Embrassons-nous encore... Ah ! mais que je suis donc content !... Que je t'aime !...

Mais vous ne vous apercevez donc pas qu'il pleut à verse ? dit enfin La Sauvetat, tout ému à son tour. Nous causerons plus à l'aise sous la cheminée du bonhomme Potenicq. En route, jeunes gens !... A cheval !...

—Je te prends en croupe, dit Préfontaine à Tancredi. Ce sera comme autrefois, sur la Grise.

Tancrede ne se le fit pas répéter deux fois. Mais un pieux souvenir venait de se réveiller dans son cœur.

—Et la Simone ? s'écria-t-il.

—Elle est toujours là-bas à Préfontaine. Ah ! ah ! la bonne vieille, c'est elle aussi qui sera conente de te revoir . . .

—Voilà du renfort qui nous arrive.

Un jeune cavalier se rapprochait au galop : c'était Daniel. Plus loin, sous une pluie battante, Potenicq lui-même accourait, juché, tant bien que mal, sur une mecklembourgeoise qui lui donnait fort à faire.

—Ami François, dit Tancrede, voici l'ami Daniel, qu' t'a remplacé pendant ton absence. Aimez-vous tous les deux pour l'amour de moi. Soyons désormais trois amis, trois frères . . .

—J'aurai donc trois fils ! s'écria maître Potenicq, qui arrivait. Ah ! gârnement de Tancrede, quelle peur tu m'as faite ! C'est la première fois que je monte à cheval . . . et quel cheval ! . . . Il m'en cuira, c'est positif, mais je n'en suis pas moins joyeux. Te voilà sauvé, mon garçon !

—Papa Potenicq, fit le capitaine, tournez bride, si c'est possible et montrez-nous le plus court chemin. Il tombe des hallebardes !

On devine facilement l'allégresse de dame Potenicq et de sa fille Eye au retour de Tancrede, ramené en triomphe par ses quatre amis.

Grâce à Dieu, les armoires étaient abondamment pourvues de linge, de flanelle et de vêtements de toutes sortes. Il fallut que chacun changeât des pieds à la tête ; ainsi le veut en pareil cas, l'hospitalité hollandaise. Pendant ce temps-là une belle flambée pétillait dans l'âtre . . . Un gigantesque punch à la bière se préparait avec des jaunes d'œufs, des aromates et des épices. Bientôt tout le monde se trouva réuni devant l'âtre.

—Tancrede, dit alors le capitaine La Sauvetat, c'est à moi de commencer par les explications qui me sont personnelles. Celui qui vous enleva du château de Préfontaine, vous le savez, c'était mon frère. Quelques jours auparavant, il venait de couronner une jeunesse des plus orageuses par un de ces actes qui compromettent toute une famille : des dettes honteuses. Pour l'honneur de notre nom, je payai. Il ne me restait plus rien . . . rien que la crainte de l'avenir. Je résolus de m'expatrier. J'allais partir, lorsque le capitaine Barrière me rejoignit tout à coup, vous amenant à bord du lougre où j'avais arrêté mon passage. " Charge-toi de cet enfant, me dit-il, et peut-être te revaudra-t-il un jour la fortune que je Je voulais tout apprendre : il me fit une histoire où le mensonge, t'ai fait perdre." je le vois maintenant, se mêlait à la vérité. J'hésitais . . . Si tu refuses, quelque autre moins scrupuleux acceptera . . . ce qui serait malheureux pour l'enfant." Bref, je consentis ; nous partîmes. Pendant la traversée, votre chagrin, la reconnaissance que vous inspiraient mes consolations, tout en vous acheva de me gagner le cœur. Déjà ma prudence était mise en éveil. Si je vous plaçai tout d'abord dans une pauvre école du Westerland, c'était afin de vous y cacher, même à ceux qui payaient votre pension. L'argent m'était apporté par ce même Priolo, un scorpion que je me repens de ne pas avoir écrasé tout à l'heure. Je le connaissais depuis longtemps, et me gardai bien de lui divulguer votre retraite. Il finit par la découvrir, et, tout aussitôt pour vous mettre à l'abri de ses poursuites, je vous conduisis secrètement chez mein herr Potenicq, dont je savais la discrétion, la droiture, la bonté. M. de Préfontaine vous dira le reste.

—Avant de l'entendre, répondit Tancrede, je veux vous remercier, capitaine . . . et que nous nous serrions la main.

—De plus, s'écria Potenicq, trinquons et buvons !

Aussitôt les vidercomes reposés sur la table, l'ami François prit à son tour la parole.

—Frère, dit-il avec une certaine rougeur au front, mon père ne t'avait pas protégé, défendu comme c'était son devoir. Avant de mourir il s'en est repenti . . . Pardonnons à sa mémoire. Un hasard providentiel avait permis mon retour. Il me révéla le secret de ta naissance, écrivit une déclaration de tout ce qui s'est passé chez nous, le signa de sa main, et m'ordonna, dès que je lui aurais fermé les yeux, d'aller la remettre à ta mère.

—Ma mère ? s'écria Tancrede . . . tu la connais ? . . .

—Attends . . . permets que j'acheve. Ta mère te croyait mort depuis neuf ans. On n'avait pas craint de lui déchirer le cœur !

—Qui donc ?

—Mon père... Encore une fois, pardon pour lui, Tancrède... Quand bien même je ne ferais tuer pour toi, ce ne serait qu'une expiation du mal qu'il t'a fait.

—Brave cœur ! murmura Daniel Elzevier.

—Un grand verre par là-dessus ! s'écria Potenicq. Je bois à la mère de Tancrède !

—Juge de sa joie ! continua Préfontaine. Elle portait encore ton deuil ; elle te pleurait toujours ! Et cependant elle avait au cœur comme un pressentiment de la vérité. Déjà de vagues indices lui avaient rendu l'espérance ; c'était la certitude que je lui apportais. Son fils n'était pas mort !... mais qu'était-il devenu ? Comment retrouver sa trace... Je me souvins du capitaine Taillefer de Barrière. Lui-même il avait disparu. Après une ardente poursuite, enfin je le retrouvai. Excusez-moi de le dire, capitaine La Sauvetat... ce fut dans une hideuse taverne... Il était ivre. Toujours ivre, quand je lui parlai de l'enfant, il resta sourd ; mais sitôt que j'eus prononcé ces mots : " Récompense, argent," son œil s'alluma. " Revenez demain, me dit-il." Hélas ! quand je revins le lendemain, la caverne était en tumulte. Un homme me heurta en s'enfuyant. Tout à l'heure je l'ai revu : c'était Priolo. Au fond de la salle basse, entouré de quelques compagnons de débauche, le capitaine Barrière se débattait, un poignard dans la poitrine. Il me reconnut, m'appela du geste, et me dit : " Ils savaient que vous deviez venir... ils m'ont assassiné... mais je ne veux pas mourir sans vengeance... Approchez vous... Ecoutez-moi..." Les autres s'étaient écartés ; je me penchai vers le moribond. Il m'apprit que Tancrède avait été remis à son frère, le capitaine La Sauvetat, présentement au service de la Hollande. Puis, comme je demandais une attestation, une preuve, on apporta du papier, une plume... et, comme l'encre manquait, il écrivit avec son sang.

—Cette lettre, dit La Sauvetat, la voici. Prenez-la, Tancrède. et qu'elle soit un témoignage de plus pour constater votre droit.

Tancrède allait la déplier, François l'arrêta :

—Frère, dit-il, j'ai promis à celle qui t'attend de lui laisser la joie de t'apprendre le nom glorieux de ton père. Ce nom est dans cet écrit... Ne l'ouvre pas, ne le lis pas.

Tancrède referma le pli.

—Certes, mon impatience est grande, dit-il... mais je saurai respecter le premier désir de ma mère. Partons dès ce soir, ajouta-t-il d'une voix résolue, à l'instant !

Maître Potenicq se récriait, mais sa digne femme :

—Je suis mère, dit elle, et je comprends les angoisses d'une mère. Ne le retiens pas.

—Soit ! fit le mercier ; mais au moins soupçons.

Cette transaction fut admise, et les deux femmes s'occupèrent de préparer les bagages du voyageur. Elle était émue l'une et l'autre, et parfois elles se détournaient pour essuyer une larme.

Ces larmes, Tancrède les devina. Vingt fois il embrassa l'excellente femme qui l'avait aimé comme un fils, cette douce et charmante jeune fille qu'il avait aimée comme une sœur ; vingt fois il leur répéta qu'il ne les oublierait jamais, qu'il reviendrait bientôt...

Au moment de se mettre à table, on s'aperçut que Daniel Elzevier avait disparu. Il revint au dessert, en costume de voyage et sa valise à la main.

Lami François se levait, disant :

— En route. Tancrède ! A cheval tous les deux...

—Tous les trois, fit Daniel ; ne sommes-nous pas maintenant trois amis ?

— Sans compter, ajouta le capitaine La Sauvetat, que je vous accompagne jusqu'à Escaut... Je le passerai, mordieu ! si jamais Tancrède a besoin de mon témoignage ou de ma rapière.

— Staperloot ! s'écria le bonhomme Potenicq, je serais bien aussi de l'escorte, mais décidément le cheval ne me réussit pas...

VII—UNE MÈRE

Nous trois voyageurs traversèrent rapidement le nord de la France, alors en pleine guerre : ils arrivèrent à Paris, déjà profondément remué par la Fronde.

A peine Tancrède remarqua-t-il l'agitation, les rumeurs du faubourg. Il n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, absorbé, passionné par l'impatiente fièvre de l'amour filial.

Lami François, qui chevauchait le premier, se dirigea vers la place Royale, mit p

terre devant une arcade située vers le sud-est, et, soulevant le heurtoir d'une large porte que surmontaient des armoiries :

— C'est là ! dit-il.

Ils entrèrent. A l'aspect du jeune Préfontaine, un vieux serviteur accourut. François désigna Tancrède, et tout aussitôt le vieillard, tombant à ses genoux, lui baisa les mains :

— Oh ! je le reconnais !... c'est lui !... c'est bien lui !... c'est bien le fils de mon maître !...

— Antoine, dit François, allez prévenir la duchesse.

— Oui !... oui !... suivez-moi !... venez !... venez !

Et le vieil Antoine, oubliant le fardeau des années, courait en avant.

Tancredé, modéré par ses deux compagnons, gravit les marches de pierre d'un escalier seigneurial. Ils traversèrent plusieurs grandes salles, meublées avec le luxe austère du règne précédent, silencieuses et froides. On sentait depuis longtemps que la vie s'était retirée de cette princière demeure. Des échos s'y éveillaient au bruit des pas du maître qui revenait enfin.

Une dernière porte restait fermée. Durant quelques secondes on attendit.

Les deux battants s'ouvrirent ; le vieil Antoine reparut écartant de lourdes tapisseries, faisant signe qu'on pouvait entrer.

Daniel et François s'effacèrent. Tancredé, chancelant et pâle, s'avança.

Jamais ses deux amis ne l'avaient vu si beau.

A l'autre extrémité d'une chambre aux sombres tentures, une femme de haute taille et vêtue de deuil était debout. Son noble visage, encadré de cheveux blanchis avant l'âge, portait l'empreinte d'une grande douleur, illuminée tout à coup par une immense joie.

Vainement elle s'efforça de parler. Ses yeux seuls parlèrent ; elle ouvrit les bras.

Tancredé s'y précipita en jetant un cri :

— Ma mère !...

Et les bras de la duchesse se refermèrent en étreignant son fils.

Ils tombèrent en même temps, elle assise, lui sur les genoux, s'embrassant encore et sanglotant tous les deux.

François et Daniel se retirèrent discrètement, suivis par le vieil Antoine,

Il y eut un long silence. Le fils et la mère se regardaient, mutuellement charmés, sans parler.

Enfin celle-ci murmura :

— Comme il lui ressemble !... Ce sont ses traits... son sourire... son front... il a l'aigrette blanche !...

Puis, le prenant par la main, elle le conduisit devant un portrait de grandeur naturelle qui tenait tout un panneau de la boiserie ; il représentait un gentilhomme de haute mine en costume de guerre.

— Regarde... dit-elle avec un touchant orgueil. Le reconnais-tu ?... c'est ton père !...

— Son nom ?... s'écria Tancredé.

— C'est juste !... Il ne sait pas encore, ce cher enfant !... On m'a tenu parole... Apprends donc... mais non... pas encore... Laisse que je t'interroge... Viens t'asseoir près de moi... écoute,

• Elle avait repris place dans son grand fauteuil armorié. Son fils était en face d'elle sur un escabeau. Après avoir un instant recueilli ses souvenirs, elle lui demande :

— Là-bas, en Hollande, a-tu ouï parler du duc Henri de Rohan ?

— Certes !... répondit-il, et même assez souvent pour que j'aie voulu lire son histoire.

— Tu la connais !... Voyons... parle... Mais parle donc !...

Il n'eut pas de peine à la satisfaire. Le duc de Rohan était son héros favori. Les exploits de ce grand prince, ses débuts, son origine, tout se trouvait gravé dans la fidèle mémoire de Tancredé.

— Les Rohan, dit-il, sont une des plus illustres familles de Bretagne. Ils comptent des alliances avec les maisons royales d'Écosse, de Savoie, de Lorraine et de France. A chaque page, leur nom brille dans nos annales. Le plus glorieux de tous ceux qui le portèrent, c'est le dernier, le duc Henri de Rohan. Il avait mon âge quand il fit ses

nières armes, au siège d'Amiens, contre les Espagnols. Le roi Henri IV, qui s'y connaissait, l'y distingua. Il l'aimait. Un peu plus tard, en Angleterre, la reine Élisabeth appela son chevalier . . . En Écosse, le roi Jacques IV voulut qu'il fût le parrain de son fils, celui qui maintenant est le roi Charles Ier. . . En Allemagne, en Italie, partout, on admira sa bravoure, sa sagacité, son génie. A son retour en France, — Il n'avait que vingt-trois ans, — Henri IV le fit duc et pair et lui choisit pour femme Marguerite de Valois, la fille du grand Sully.

—Le grand Sully, dit la duchesse en désignant un second portrait qui faisait face au premier, le voici . . ., je suis sa fille . . .

—Vous! ma mère. . . Mais alors. . .

—Achève. . ., que fit encore le duc Henri de Rohan?

—En 1610, colonel des Suisses et Grisons, il s'illustrait de nouveau au siège de Juliers. La mort de Henri IV brisa son avenir. Il était protestant, et chef des protestants. Surent les guerres de religion, durant lesquelles il battait sans cesse et rudement; mais j'en parlerai pas, car il n'est pas de vraie gloire dans la guerre civile.

—Tancrède! fit sévèrement sa mère.

Mais aussitôt, changeant de ton :

—Oh! reprit-elle, que j'aime à retrouver en toi cette droiture du jugement, cette fièvre et fière équité qui ne transige pas avec l'honneur.

—L'honneur du duc Henri de Rohan, poursuivit Tancrède, fut d'obtenir en fin justice pour ceux de sa religion, en se sacrifiant lui-même, après tant de combats et de victoires, l'intérêt de son pays. Il avait accepté l'exil, il était à Venise, lorsque Richelieu, après tant d'efforts, eut enfin son mérite, le chargea de défendre les Grisons, nos alliés contre l'Autriche. Partout, en nombre inférieur, il battit les Impériaux. Puis il les chassa de l'Alsace; reconquit la Valteline, après une lutte acharnée, après des prodiges d'habileté, d'héroïsme. Les Suisses ont dit de lui: "Il a fait chez nous de si grandes et si extraordinaires choses, que, pour attester notre reconnaissance aux yeux de la postérité, nous lui élevons autant de statues qu'il y a de rochers dans nos montagnes!"

—Et, cependant, mon fils, l'ingratitude fut sa récompense!

—Ma mère, vous oubliez la gloire. . ., la gloire surtout d'avoir refusé de trahir son pays. Les Espagnols lui proposaient une alliance; il leur répondit par une dernière victoire. . ., et proscrit de rechef, s'en alla mourir d'une mort digne de sa vie, chez le duc de Weimar, à la bataille de Rhinfeld. . . Genève garde pieusement son tombeau, Venise son armure. Il a écrit des livres qui valent ses batailles et notamment le *Parfait Capitaine*, dans lequel, sans le vouloir, il s'est peint lui-même. Ces livres s'imprimaient à Leyde, chez mon ami Daniel Elzevier. Pourquoi donc, en les lisant, cette émotion, cette sympathie, cette enthousiasme qui m'enflammait le cœur? . . . Pourquoi, maintenant, des larmes dans mes yeux. . ., des larmes dans les vôtres? . . . Je tremble. . . j'attends! . . . J'ai répondu comme vous le vouliez. . . A votre tour, répondez-moi, ma mère! . . .

—Il était à ses pieds, l'œil en feu, le sein palpitant, les mains jointes.

—Tu l'avais pressenti, dit-elle en lui mettant la main sur le front. Tu viens de le deviner. Relève-toi, prince du sang de Bretagne, d'Écosse et de Navarre. . . Tancrède, comte de Porhouët, prince de Léon, duc de Rohan.

Un cri d'orgueil et de joie s'échappa des lèvres de Tancrède. Il s'était redressé superbement; il se retourna vers le portrait :

—Mon père! s'écria-t-il. Oh! je serai digne de toi, mon père!

—Il ne t'a vu que deux fois en sa vie, dit la duchesse, alors que tu étais enfant, chez la nourrice. Te rappelles-tu maintenant?

—Oui. . . oui. . . je me souviens. . . Il me prenait sur ses genoux. . . il m'embrassait. . . Je sens encore son baiser là. . . sur le front et dans le cœur. Mais, reprit Tancrède après un temps, si je suis le fils du duc Henri de Rohan. . ., le petit fils du grand Sully. . ., pourquoi donc ce mystère autour de mon berceau? Quel est l'ennemi qui osa s'attaquer à mon enfance?

—Mon fils, dit-elle, ce sont là des questions douloureuses. . . Si nous les remettons à demain? . . .

Un sombre nuage voila le front de la duchesse :

—Oh! je vous en supplie, ma mère. . ., parlez à l'instant. . . Je veux tout savoir. . .

—Tu es un vrai Rohan, le danger te tente, et tu es impatient de le braver. Eh bien, soit! tu vas tout apprendre. Je te portais dans mon sein lorsque le duc fut exilé à Venise.

On lui proposa d'acheter l'île de Chypre, dont il serait le souverain. Nous espérions un fils, nous lui rêvions une couronne de roi. Pour réaliser la somme nécessaire, il fallait venir en France. Le duc ne pouvait pas, je dus partir. . . Mais si j'allais devenir mère avant mon retour? Cette crainte nous vint que Richelieu ne s'emparât de l'enfant, c'était un fils, afin de le faire élever dans une autre religion que celle à laquelle son père avait consacré sa vie. Il fut donc convenu que je dissimulerais mon état; ta naissance resta secrète, et pour tout nom, tu reçus au baptême celui de Tancrède. De nouvelles persécutions me contraignirent à quitter Paris. Je te laissai chez ta nourrice. Elle avait été à mon service; j'étais certaine de son dévouement. Les années suivantes, je revins. Une fois même, bravant le danger, ton père m'accompagna. Tu te le rappelles. Hélas il ne devait plus te revoir. En 1636, les Espagnols franchirent la Somme et menacèrent Paris. La consternation y fut générale. Beaucoup de gens s'enfuyaient; la ville pouvait être assiégée, prise d'assaut. Moi-même j'eus peur; je t'envoyai en Normandie chez le vieux Préfontaine. Son fils aîné était mon maître d'hôtel; j'avais toute confiance en lui. Il me répondait de son père. Quelques temps après, il mourut, me renouvelant encore cette assurance. Comment aurai-je pu prévoir que ce vieillard me trahirait? Comment, lorsqu'il m'apprit que tu n'étais plus, aurais-je soupçonné que ta mort n'était qu'un mensonge? Cette horrible nouvelle me rendit folle. . . Elle empoisonna les derniers jours de ton père. Ah? s'il avait eu son fils, peut-être eût-il mieux ménagé sa vie. Sur ce dernier champ de bataille, à Rhinfeld, il se jeta témérairement dans la mêlée. Abreuvé d'outrages, éperdu de ce nouveau malheur, il voulut mourir. Je restai seule, plongée dans un morne chagrin. Tout m'était devenu indifférent. . . Je ne vivais plus. . . Te voilà. C'est une double résurrection. . . J'ai retrouvé mon fils!

Et le visage resplendissant de bonheur, elle étreignait Tancrède, elle le couvrait de baisers et de larmes.

— Pauvre mère! reprit-il enfin, que de douleurs! que de tortures on vous a fait subir! Mais qui donc a commis ce crime?

La duchesse frissonna, comme épouvantée de l'aveu qui lui restait à faire; elle se taisait.

— Parlez! dit Tancrède. Je ne dois plus rien ignorer, rien. . . Dites. . .

Eh bien! murmura enfin la duchesse d'une voix oppressée, eh bien! . . . tu n'es pas mon seul enfant. . . J'avais une fille!

— Ma sœur! . . .

— Oh! ne lui donne pas ce nom. . . C'est elle. . . c'est elle qui n'a pas craint de nous briser le cœur. . . elle qui t'avait fait disparaître! . . . elle qui maintenant encore veut peut-être te renier pour son frère!

— Non! c'est impossible. . . je me refuse à croire à tant d'infamie. . . Dans quel but?

— Enfant! Tu ne connais pas encore l'ambition! . . . C'était une femme déjà quand tu vins au monde. Elle se croyait notre unique héritière, la plus riche héritière de France. Les hommages des plus grands seigneurs l'enivraient. . . Ce Barrière la conseilla. Aujourd'hui tous nos biens sont devenus sa proie. Elle t'a pris jusqu'à ton nom. . . Oui, grâce à la faveur de la régente et du Mazarin, le comte de Chabot, son mari ose s'appeler le duc de Rohan! . . .

— Le nom de mon père! . . . Oh! je veux qu'on me rende au moins le nom de mon père!

— Bien! bien, mon fils! . . . Nous lutterons. . . nous plaiderons. . . je les démasquerai tous les deux! . . .

Tancredé devint pensif. Son front, si fièrement levé, se pencha sur sa poitrine. . . Puis, avec un élan de généreuse énergie, de juvénile confiance en l'avenir:

— Ne parlons pas de lui, répondit-il; ne parlons que d'elle! . . . Elle! . . . ma sœur. Permettez-moi cet espoir que son âme n'est qu'égarée; qu'elle m'ouvrira ses bras; que vous lui pardonnerez, ma mère, et, par vos deux enfants, que vous serez heureuse!

Une lueur d'espérance éclaira le visage de la duchesse, mais tout aussitôt s'éteignit.

— Tu ne connais pas Marguerite de Rohan Chabot! murmura-t-elle. . . Mais laisse-moi là toutes ces amertumes, toutes ces tristesses. Avoir en ce jour d'autres pensées que la reconnaissance et la joie, ce serait être ingrats envers Dieu!

Quelques instants plus tard, François et Daniel étaient mandés auprès de la duchesse. Avec une touchante effusion du cœur, elle les remercia de leur dévouement pour Tancredé: elle leur fit promettre de rester auprès de lui, de veiller sur lui.

Tancredé avait exigé que ses deux compagnons occupassent avec lui la même chambre, la chambre du duc Henri de Rohan.

Auprès du grand lit de parade, deux autres couchettes avaient été dressées. On causa longuement. Le jeune duc ne se lassait pas de répéter les moindres détails de son entretien avec la duchesse. Son amour pour sa mère était de l'adoration, de l'enthousiasme.

Enfin, brisé par tant d'émotions, par tant de fatigues, il s'endormit. Le soleil était déjà haut sur l'horizon lorsqu'il se réveilla. D'un œil étonné, il regarda tous les objets nouveaux qui l'entouraient. Ses deux amis s'avancèrent vêtus à la mode de Paris.

— Que signifie cette métamorphose ? demanda-t-il.

— Une attention de Mme la duchesse, répondit François. Que M. le duc choisisse à son tour.

Des vêtements de toutes nuances étaient étalés à profusion sur les meubles et sur les sièges. Le vieil Antoine entra.

— J'étais le valet de chambre de monseigneur votre père, dit-il ; permettez-moi de vous accommoder, mon jeune maître ?

Tancredé choisit un haut-de-chausses de soie bleue, un pourpoint de satin blanc, le pantalon pareil au haut-de-chausses et la plume blanche au chapeau ; quelque chose de simple, mais de bon goût : il était charmant ainsi.

Antoine, après une courte absence, reparut avec un large coussin sur lequel reposait une rapière.

— Mme la duchesse vous l'envoie, dit-il avec respect. C'est une épée de votre père !..

Un éclair brilla dans le regard de Tancredé. Il baisa pieusement cette noble relique. Mais, tandis que le vieillard la suspendait à son côté :

— Où est Mme la duchesse ? demanda-t-il,

— Au temple, répondit Antoine. Elle doit passer ensuite chez M. le président pour lui présenter votre requête. Vous ne la verrez guère avant-midi.

Tancredé, ayant congédié le vieux serviteur, se retourna vers ses deux amis.

— Venez avec moi, dit-il ; nous avons le temps.

— Où vas-tu donc ?

Chez Marguerite de Rohan-Chabot... , chez ma sœur !

VIII—UNE SŒUR

Une heure après, Tancredé se présentait à l'hôtel de Rohan-Chabot, escorté de ses deux compagnons. Il fit tenir un billet à sa sœur, la priant de vouloir bien le recevoir. Au bout d'un instant, la duchesse Marguerite entra.

C'était une femme de trente et quelques années environ, dans tout l'épanouissement de sa beauté, imposante et fière.

A sa vue, Tancredé eut un mouvement comme pour s'élançer vers elle.

D'un regard impérieux et glacial elle l'arrêta. Puis, montrant le billet froissé dans sa main :

— Lequel de vous, messieurs, s'est permis de m'écrire ceci ? demanda-t-elle avec hauteur.

— Vous savez bien que c'est moi, madame, répondit Tancredé, puisque vous ne regardez que moi seul.

— Soit ! fit la duchesse dédaigneusement... , vous seul. Cette lettre sollicite un entretien secret.

— Laissez-nous, dit Tancredé, en congédiant du geste ses deux amis.

Ils sortirent ; la porte se referma derrière eux.

Marguerite prit place dans un grand fauteuil que surmontait l'écusson des Rohan.

Quant à Tancredé il resta debout

— Qui êtes-vous ? demanda Marguerite d'un ton bref.

— Tancredé, duc de Rohan ! répondit-il d'une voix ferme et résolue.

Puis, avec des larmes soudaines, en tombant aux pieds de sa sœur :

— Si vous le voulez... Tancredé, votre frère !

— Je n'ai pas de frère ; je ne vous connais pas.

— Moi... , c'est différent, madame, reprit Tancredé en se relevant, je vous reconnais, une fois déjà nous nous sommes rencontrés.

— Où donc cela ?

—Au château de Breuil... il y a dix ans... le jour où vous me fîtes enlever par Burrière... Oh ! vous aviez un masque sur le visage, mais je n'ai pas oublié votre regard, votre voix... et surtout cette touffe blanche que vous avez là, comme moi, sur le front.

—Vous mentez ! s'écria Marguerite avec colère.

—Osez donc le répéter en me regardant en face !

Elle voulut accepter le défi, elle se releva, se retourna, regarda Tancrède. Mais il ne semblait tellement à son père, il avait si bien dans les yeux la même expression, la même flamme, que baissant les siens, elle retomba comme terrassée par l'évidence.

Loin de se prévaloir de ce premier succès, ce fut avec tendresse que Tancrède poursuivit :

—Ma sœur... ce n'est pas en ennemi que je viens vers vous... Dites un mot, le seul mot, et j'oublie que vous m'aviez condamné à l'exil, à la misère... J'oublierai même le chagrin, le désespoir de celle qui nous a donné le jour... Pas de reproches... pas de menaces... Gardez mes domaines... Ce que je vous recommande... ce que je réclame, ce que je veux, c'est le nom de mon père.

—Jamais ! répondit Marguerite ; le seul duc de Rohan, c'est le père de mes enfants, c'est mon mari. La reine et le Parlement nous ont conféré ce titre, nous n'y renoncerons jamais... ne l'espérez pas... jamais !

—Gardez le titre ! mais reconnaissez-moi le droit de porter le nom... Je me charge d'y faire honneur... je légitimerai notre devise.

Tancrède montra du doigt l'écusson ; il y lut fièrement ces mots : *Roi ne puis, de ne digne, Rohan suis.*

L'altière duchesse restait immobile et songeuse. Un combat se livrait dans son cœur, elle était peut-être attendrie... peut-être allait-elle céder, Tancrède du moins l'espérait. Avec une ardeur plus pressante encore, il reprit :

—Marguerite... je vous en conjure... pas de scandale... Mais regardez-moi donc, je ne suis qu'un enfant ; nul ne pourra dire que vous cédez à la crainte... Tout ce que vous souhaiterez, j'y consens... mais il y va de mon honneur, je vous le demande à mains jointes... à genoux... Appelez-moi votre frère... je vous le demande au nom de notre père que nous regarde... au nom de votre mère qui n'aspire qu'à vous pardonner... qui vous tend les bras... Venez, que je ne sois pas seul à retourner vers elle et qu'elle puisse enfin, dans un même embrassement, nous bénir tous les deux !

Elle le regarda, mais avec un sourire ironique, implacable :

—Notre mère... murmura-t-elle, non seulement elle a su trouver en vous une ressemblance parfaite, mais encore, je le confesse, un merveilleux talent de comédien.

Stupéfait, ne comprenant pas encore, Tancrède balbutia :

—Mais... mais que dites-vous donc, madame ?

—Je dis, poursuivit Marguerite d'une voix âpre et stridente, je dis que Mme la duchesse douairière de Rohan me garde rancune de mon mariage et de la faveur qui s'en est suivie. Je dis que, pour se venger elle imagine toute une tragédie, que M. Corneille pourrait mettre en vers... Je vous pardonne en raison de votre âge, jeune homme... mais ce n'est pas ici que vous rencontrerez du succès... c'est à l'hôtel de Bourgogne.

Tancrède s'était redressé, fronçant le sourcil, la douleur et l'indignation sur le visage.

—Comtesse de Chabot, dit-il, j'étais venu vous offrir la paix... vous préférez la guerre ? soit ! la guerre. Elle n'a jamais effrayé ceux qui ont le sang de Rohan dans les veines. Au revoir !

Et, la tête haute, mais le visage triste, il sortit.

IX—LA COUR ET LA VILLE

Le procès commença, passionnant aussitôt la cour et la ville.

On ne parlait plus que des aventures de Tancrède, on s'intéressait à lui. La plupart des salons l'accueillirent, les poètes le chantèrent, le peuple l'acclama. Il eut ses partisans, ses fanatiques ; il devint le héros du jour.

D'autre part, cependant, le doute se manifestait. Quelle est la vérité qui ne rencontre pas des incrédules ? Cette ténébreuse affaire devint un sujet de controverses ; elle s'était déjà plaidée partout quand les débats s'ouvrirent.

Tout d'abord, la duchesse douairière de Rohan présenta requête au tribunal, deman-

tant que, pour la conservation de la personne et des biens d'un enfant nommé Tancrède, issu de son mariage avec le feu duc de Rohan, il lui fût donné un tuteur, et qu'à cet effet la famille s'assemblât devant un conseil de la cour.

Dès le lendemain, la jeune duchesse de Rohan formait opposition contre sa mère.

A cette époque, les protestants avaient un tribunal spécial, institué par l'édit de Nantes et qu'on nommait la *Chambre de l'édit*. Elle mit à néant les protestations de la mère et, par un premier arrêt, donna gain de cause à la mère. Le tuteur de Tancrède fut maître Claude Joly, procureur au Parlement.

Il demanda la permission d'informer de l'enlèvement, traduction et détention de Tancrède. Nouvelle opposition de la part de la duchesse Marguerite. Ce fut comme une seconde escarmouche, où l'avantage resta encore à notre héros. Ces débats préliminaires ne touchaient pas au fond de la question, mais ils permettaient aux deux camps de se compter.

La cause de Tancrède prenait un tour favorable à la Chambre de l'édit, toute composée de magistrats protestants. Par son contrat de mariage avec le comte de Chabot, Marguerite avait pris l'engagement de faire élever ses enfants dans la foi catholique. Toute la cour prit parti dans cette grande affaire qui devint une affaire de religion.

Quatre-vingts seigneurs, parents ou alliés de la maison de Rohan, regardèrent Tancrède comme un enfant supposé, qui servait d'instrument à la rancune d'une mère contre sa fille. Ils intervinrent tous dans le procès, se déclarant partie contre la duchesse douairière et son prétendu fils.

D'un autre côté, Hercule de Rohan, duc de Montbazou, Louis de Rohan, prince de Guéméné, Hippolyte, comte de Béthune, Simon de Béthune, comte d'Orval, et quarante-deux autres alliés ou parents sollicitèrent hautement pour lui. Leur suffrage — surtout celui des deux premiers, deux Rohan, intéressés plus que personne à ne pas admettre un intrus dans la famille — ce suffrage formait en faveur de Tancrède une forte présomption. Mais si la justice et le droit étaient de son côté, de l'autre se trouvaient le crédit et la faveur.

Il ne faudrait pas croire que les Chabot fussent d'extraction médiocre. L'époux de Marguerite pouvait être égaré par l'ambition de porter ce beau nom de Rohan, mais ce n'en était pas moins un très haut et très puissant seigneur, son frère aîné, Charles de Chabot, maréchal de camp dans l'armée de M. le prince, avait été tué au siège de Lérida ; le chevalier de Chabot, leur cadet, qui commandait le corps de réserve à la bataille de Nordingen, venait de périr glorieusement au siège de Dunkerque. Le comte lui-même s'était distingué à Rocroy, à Thionville. Le prince de Condé, le duc d'Enghien, qui avaient chéri ses deux frères et qui l'estimaient également, avaient favorisé son mariage ; c'était par leur crédit, joint à celui du duc d'Orléans, qu'il avait obtenu les biens et le titre qu'on lui contestait maintenant. Tous les trois se firent un point d'honneur de soutenir leur ouvrage. Le cardinal Mazarin, menacé d'une guerre civile, avait grand besoin de leur appui. Il n'eut garde de s'opposer à leur désir. Son patronage entraîna celui de la régente. Toute la cabale de la cour fut contre Tancrene. En revanche, il eut pour lui tous les mécontents. Ce procès, qui avait déjà le caractère religieux, devint donc un procès politique.

A chaque nouvelle plaidoirie, les principaux adversaires se rendaient au tribunal, escortés de tous leurs partisans. On se disputait la préséance, on se menaçait, on se provoquait, toujours sur le point d'en venir aux mains : deux véritables armées au dehors, même agitation, même turbulence. C'était à la veille de la Fronde, et déjà la population parisienne, enfiévrée par l'approche de l'écrasement, vivait plus que de raison dans la rue, s'annonçant et sifflant tout ce qui tenait au Mazarin. Les Chabot furent hués plus d'une fois ; plus d'une fois on cria : Vive Rohan ! Vive Tancrède !

De là, pour lui, pour sa mère, pour ses amis, toutes sortes d'émotions, tantôt de joie, tantôt de colère ou de crainte. Souvent Tancrede fut en péril. Des pièges semblaient se creuser sous ses pas ; mais François de Préfontaine et Daniel Elzevier étaient toujours veillant sur lui, se dévouant pour lui, comme ils l'avaient promis à sa mère.

La tâche était rude. Il fallait que Tancrede se montrât partout. . . , aujourd'hui chez la princesse de Guéméné, demain à l'hôtel Rambouillet. . . , puis dans les promenades à la mode, à la première représentation de *Rodogune*, à cet immortel sermon par lequel saint Vincent de Paul assura l'avenir de sa sublime fondation des Enfants trouvés :

“Or sus, mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites

créatures pour vos enfants : vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés ; voyez maintenant si vous voulez les abandonner aussi. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges ; leur vie et leur mort sont entre vos mains : je m'en vais prendre les voix et les suffrages. ”

Magnifique et singulier temps que celui-là !. Le grand siècle allait naître et déjà s'annonçait, au dehors par des victoires, au dedans par des chefs-d'œuvres. Descartes publiait son *Discours sur la Méthode* et Pascal faisait ses expériences à la tour Saint-Jacques de la Boucherie. Corneille entra à l'Académie ; Racine achevait sa sixième année. Le Midi, allait revenir. Déjà La Fontaine arrivait de Château-Thierry, amené par la duchesse de Bouillon. Dans les arts, si Fassin s'en retournait à Rome, il nous laissait Mignard, Le Brun et Lesueur. L'architecture avait Desbrosses et la sculpture Puget. Il n'était pas jusqu'à la musique qui ne brillât par le petit violon de Lulli.

Le grand jour cependant approchait. On avait fait venir tous ceux qui pouvaient témoigner de l'enfance de Tancrede ou de Karl. Sa nourrice fut retrouvée ! Un beau matin, par le coche de Normandie, la Simonne arriva.

La Simonne, un peu vieillie peut-être, mais alerte et superbe encore avec ses jupons courts et son casaquin de laine, de gros sabots dans les pieds, son bonnet de coton sur la tête.

Dans le cercle de l'intimité, voire même devant le tribunal, la Simonne eut un tel succès, qu'il en fut parlé dans la gazette. Puis ce fut la tourière de ce couvent des environs de Pont-Audemer ; puis l'hôtesse de Quillebœuf, maître Simon Cernolls, le maître d'école du Westerland... et staperloot !... mein herr Potenicq, avec sa fille Ève, plus douce encore et plus charmante. Daniel, en dépit de son calme hollandais, faillit perdre l'esprit en revoyant sa blonde fiancée.

En revanche, l'ami François devenait triste ; devant tous il lui fallait avouer le crime de son père. Douleureuse épreuve pour ce cœur honnête et fier ! Il parla avec tant de loyauté, tant de poignante émotion, que les juges parurent attendris et convaincus.

Les partisans de Tancrede, sa mère, lui-même, tout le monde l'espérait, hormis l'ami Daniel et l'ami François.

Tandis qu'on se réjouissait à l'hôtel, ils étaient retournés au Palais, il avaient parcouru la ville, s'informant, écoutant, et, découragés. abattus, ils s'étaient rejoints dans leur chambre où seuls tous les deux, ils se communiquaient leurs renseignements, leurs appréhensions.

— L'opinion publique est pour nous, dit Elzevier, mais je doute du tribunal. il lui faudrait mieux que des témoignages, il lui faudrait des preuves.

— Oui, répliqua François, des preuves écrites... Où les trouver, il n'y en a pas.

— Il y en a, maugrebleu ! s'écria sur le seuil la voix du capitaine Le Sauvetat. J'arrive exprès de Rotterdam pour vous l'apprendre... et si vous me secondez, nous les aurons dès demain..

X—OU PRIOLO A PEU D'AGRÈMENT

Le capitaine La Sauvetat, vivement interrogé par François et Daniel, s'expliqua ainsi :

— J'arrive tardivement, parce que j'attendais certaine cassette contenant les papiers de mon frère. Elle s'était égarée en route. Enfin elle m'est parvenue.

— Eh bien ?

— Elle était vide. Les assassins, probablement, avaient tout détruit... mais sans prévoir une confession complète dictée par le capitaine Barrière à un moine théatin, qui me l'a remise il y a cinq jours. Vous voyez que je n'ai pas perdu de temps. Lisez.

Tandis que Daniel approchait la lampe, François s'était emparé de l'écrit. Tous deux ils le lurent d'un regard avide.

Non seulement Barrière y racontait dans tous ses détails l'enlèvement de Tancrede mais encore il y faisait la révélation suivante :

“ Ce fut par Priolo, secrétaire intime du duc Henri de Rohan, que la duchesse Marguerite apprit l'existence de son frère. Aussitôt après la mort du duc, elle écrivit Priolo, son espion, son complice, de brûler immédiatement les papiers du défunt. L'Italien feignit d'obéir, mais garda le testament par lequel Henri de Rohan reconnaissait

Tancrède pour son fils ; de plus, la lettre de la duchesse Marguerite, un aveu signé d'elle même. Ces deux preuves authentiques, irréfragables, Priolo comptait les vendre au comte de Chabot, mais depuis dix ans, retenu par la lâcheté, il n'osa pas. Il m'avait proposé l'affaire, mais s'était ravisé le lendemain. Cette confidence me coûte la vie. Je ne te demande pas de me venger, frère. Le théatin le défend. Il exige même, avant de s'engager à te faire tenir cet écrit, que je t'enjoigne formellement d'épargner Priolo. Épargne-le donc... mais pour réparer mon crime sache que les preuves en question ne quittent jamais l'Italien. Elles sont consues dans un sachet qu'il porte au cou. J'ai tout dit. Pardonne-moi."

Après cette lecture :

— Que faut-il faire ? demanda François.

— Eh ! maugrebleu ! répondit le capitaine, nous emparer du serpent, et, sous sa peau, saisir la preuve.

— Où le trouver ? Comment l'avoir à notre merci ?

Ce soir même, dit Daniel, au Palais, il y a séance de nuit, et précisément pour entendre la déposition de Priolo. Quelque adresse, quelque subtilité qu'il y mette, son rôle à Leyde ne saurait lui faire honneur, et personne ne se souciera de paraître de ses amis. Il s'en reviendra donc seul.

— Compris ! fit le capitaine. Profitons de l'occasion. La nuit est noire. Alerte !. et que Dieu protège la bonne cause !.

Armés chacun d'une rapière, d'une dague et de deux pistolets, il s'enveloppèrent dans leurs manteaux et prirent le chemin du Palais.

En ce moment même toute la cabale du Chabot sortait du tribunal. Des laquais, pourvus de torches, attendaient leurs maîtres. Un peu plus loin se tenaient les carrosses et les chevaux.

Au milieu de cette foule brillante, l'Italien se faufilait, cherchant du regard une protection quelconque.

Personne, ainsi que l'avait prévu Daniel, ne se souciait de le prendre en sa compagnie.

Tout à coup un bras se passa sous son bras ; une voix lui dit cordialement :

— Eh ! bonsoir, signor Priolo ? permettez qu'un ancien ami vous reconduise.

Déjà les lèvres de l'Italien s'épanouissaient, mais tout aussitôt ce sourire s'effaça, remplacé par une grimace.

Il avait reconnu La Sauvetat.

— Ne crions pas ! lui dit à voix basse le capitaine, tandis qu'étreignant son poignet d'une main, de l'autre il lui faisait sentir la pointe de sa dague. Continuons de nous faire bonne mine, ou tu es un homme mort !

Priolo, blême d'effroi, jeta des deux côtés un regard éperdu. A droite il aperçut Daniel Elzevier ; à gauche François de Préfontaine.

A rete capito ? murmura La Sauvetat. . . Exécute-toi de bonne grâce et promptement. Je te promets la vie sauve.

Puis, à haute voix, tout en traversant la rue, pleine encore de monde et de lumière :

— Ce cher Priolo ! quel plaisir de se revoir ! Quelle bonne promenade nous allons faire tous les deux ! N'est il pas vrai, *mio amico* ?

— Né mi touez pas ! Né mi touez pas ! . . . balbutiait le misérable, qui, tout transi de peur s'efforçait cependant de sourire.

Déjà le capitaine l'entraînait vers le quai.

Des deux côtés, rasant les murailles, François et Daniel complétaient silencieusement l'escorte. On atteignit le bord de la Seine. Là, plus personne, aucun bruit, aucune lueur, la nuit noire. Elzevier et Préfontaine se rapprochèrent.

— Il est temps ! murmurèrent-ils.

— Pas encore, répondit La Sauvetat. Nous n'avons pas encore sous la main tout ce qu'il nous faut.

L'Italien tremblait de tous ses membres.

Quelques pas plus loin, à l'angle d'une ruelle, une lampe brûlait devant une madone.

Le capitaine fit halte, et saisissant Priolo à la gorge :

— Misérable dit-il, c'est toi qui es l'assassin de mon frère ! Mais avant de mourir, il a parlé. . . je sais tout.

— Grazzia ! grazzia ! né mi toué pas ! . . .

—Eh ! ce n'est pas ta vie que je veux . . . , c'est ça que tu as là . . . , sur la poitrine.

Il venait d'arracher le pourpoint ; il s'empara du sachet . . .

Priolo tomba à plat ventre en poussant un cri de rage. Il avait enfin compris.

—Tais-toi ! dit le capitaine, qui lui mit le pied sur la nuque ; tais-toi, vil reptile, ou je t'écrase !

Après quoi, tendant le sachet à Daniel :

—Approchez-vous de cette lanterne . . . Voyez s'il y a bien là-dedans le testament et la lettre.

Daniel s'empressa d'obéir. Le sachet fut ouvert ; les deux écrits furent dépliés, vérifiés. C'était bien la lettre . . . , c'était bien le testament.

—A l'hôtel de Rohan ! dit La Sauvetat. Il me tarde d'être témoin de la joie de Tan-crède et de sa mère !

Puis, à l'Italien qui se tordait sous son talon :

—Mais tais-toi donc, vipère ! et que je ne te rencontre jamais sur mon chemin, car l'ombre de mon frère ne te protégerait plus. C'est en son nom que je te fais grâce . . . , mais cette fois, du moins, pour t'en souvenir, tu porteras les marques du capitaine La Sauvetat !

Et du fer de ses éperons, il lui laboura le visage.

Priolo fit le mort, mais, quand les trois hommes se furent éloignés, il se redressa, souillé de fange et de sang, hideux de fureur et de haine :

—Oh ! je me vengerai ! dit-il.

IX—CONTRE-MINES

Dès le lendemain, maître Claude Joly, procureur au Parlement et tuteur de Tan-crède, produisit devant le tribunal la lettre de la duchesse Marguerite, le testament du duc de Rohan.

Devant ces preuves accablantes, les Chabot restèrent atterrés, leur cause semblait perdue sans retour.

Cependant leur avocat obtint un arrêt de huitaine pour répondre. Le deuxième jour, un arrêt royal intervint, adjoignant à la Chambre de l'édit la Grand'Chambre et la Tournelle.

C'était tripler arbitrairement le nombre des juges, c'était enfreindre l'édit de Nantes, afin d'assurer contre toute justice, le triomphe des Chabot.

La mère de Tan-crède assembla en conseil tous ses parents qui lui étaient restés fidèles. Il fut résolu qu'on ferait défaut, laissant prononcer un arrêt contre Tan-crède, alors mineur, aurait la liberté de se pourvoir en des temps moins défavorables.

Vainement il avait voulu comparaître et lutter quand même ; il dut se rendre aux prières de sa mère, à l'exhortation de ses proches. Lorsque les trois chambres s'assemblèrent, aucun avocat ni procureur ne se présenta à l'appel du nom de Tan-crède.

L'histoire nous a conservé les noms de ceux de la partie adverse : Martinet plaida pour la jeune duchesse de Rohan, Gauthier pour son mari. Patru pour les quatre-vingts seigneurs qui s'étaient rendus parties intervenantes. L'avocat général, Omer Talon, conclut à ce que les défaillants fussent repoussés de leur requête, et que l'on adjugeât aux comparants leurs fins et conclusions. En conséquence, l'arrêt fit défense à Tan-crède, soi-disant fils du duc de Rohan, ainsi qu'à tous autres, de lui en donner les qualités, à peine de se voir poursuivi selon les lois et ordonnances. Ce n'était qu'un arrêt provisoire, mais il était accablant.

Les parents du déshérité s'éloignèrent en lui donnant rendez-vous pour des temps meilleurs.

Tan-crède secouait tristement la tête . . .

Sa mère s'efforçait de le consoler :

—Mon fils ! mon enfant ! ne te reste-t-il pas ma tendresse ? . . . Espère encore . . . Dis-moi ce qui pourrait distraire ta douleur ? Veux-tu partir . . . , voyager ? . . .

—Non pas ! on dirait que j'ai peur . . . , que je me cache . . . Je veux me montrer, au contraire, et même dans le malheur, prouver à tous que je suis un vrai Rohan !

La vieille duchesse était une de ces femmes héroïques qui, lorsque l'honneur commande, ne retiennent pas un fils sur le chemin du danger. Elle se contenta de le recommander du regard à ses deux amis.

Tancrède parcourut la ville, et reçut de nombreuses marques de sympathie. Ça et là quelques sourires . . . , mais ils s'effaçaient aussitôt devant la noble fierté de son regard. La perte de son procès, son adversité, le rendaient encore plus intéressant, plus populaire. On le savait victime du Mazarin, victime de la cour, tous les mécontents venaient à lui, le considérant comme des leurs ; dans la guerre civile qui se préparait, chacun lui promettait un rôle.

C'était le temps où le ministre d'Anne d'Autriche venait de comparer ses ennemis aux écoliers et gamins qui *frondaient* sur les remparts et s'enfuyaient bien vite à l'approche du guet. On l'avait pris au mot ; on chantait déjà ce refrain :

Un vent de fronde
A soufflé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin ;
Un vent de fronde
A soufflé ce matin.

Et les futurs rebelles s'appelaient les *frondeurs*.

—J'en serai ! disait Tancrède. Au diable l'avocasserie ! C'est sur un champ de bataille, vive Dieu ! que je fournirai mes preuves !

—Prends garde, ami ! répliqua François : je ne suis ni un grand clere ni un grand seigneur . . . , Mais, avant de choisir entre les deux camps, je regarderais celui qui pactise avec les ennemis de la France, et celui-là ne serait pas le mien. Or la Fronde appelle l'Espagnol, et je suis Français . . . Vive le roi !

—Nous procédons de même en Hollande, dit Daniel, et repudions même les affranchisseurs, sitôt qu'il ont recours à l'étranger. Le pays avant tout !

—Du reste, reprit Préfontaine, puisque nous en sommes à parler campagnes, et que la tienne est terminée ou du moins suspendue, contre les Chabot . . . , permets-moi de te l'annoncer enfin, mon cher Tancrède, il faut que je te quitte.

Comment ?

—M. Duquesne m'attend. Je suis marin, non pas soldat. La terre me brûle la plante des pieds. On se bat sans moi là-bas, sur l'Océan. Je devrais être à mon poste, et depuis longtemps déjà !

—Adieu donc ! Mais quand te reverrai-je ?

—Bientôt, à la première victoire ! Je ferai si bien que M. Duquesne m'enverra porter au roi les drapeaux enlevés à l'ennemi. Quelques mois, une année tout au plus, et tu me verras revenir pour combattre à tes côtés sous la bannière des Rohan.

Tancrède n'écoutait plus ; il venait d'être distrait par les ricanements de trois jeunes seigneurs qui arrivaient en sens inverse, le manteau sur l'épaule et la plume au vent.

Il les avait reconnus comme appartenant au parti des Chabot : c'étaient le vicomte de Jarnac, le chevalier de Matignon, le marquis de la Roche-Giffart. Déjà, dans plusieurs rencontres, leur air insolent et railleur lui avait fait monter le sang au visage ; mais il s'était promis de patienter jusqu'à l'issue du procès.

Le procès était fini, assez de patience !

Tancrède alla donc vers eux, et les saluant avec une courtoisie provocante :

—Messieurs, dit-il, serait-ce ma rencontre qui a la bonne fortune de vous mettre en gaieté ?

—Peut-être ! répondit impertinemment Matignon.

—Chevalier, fit Jarnac, dispensez-vous donc de répondre à ce jeune mercier-hollandais.

—Est-ce que les gens de notre sorte ont maille à partir avec les courtauds de boutique ? ajouta le marquis . . . Au large, mon cher monsieur, nous ne vous connaissons pas . . .

—Moi, riposta Tancrède, c'est différent, je vous connais pour trois sots personnages, trois fanfarons de noblesse, et si vous ne consentez sur l'heure à croiser votre rapière avec la mienne, une aune de mercier, un simple bâton me suffira pour vous étriller d'importance.

—Ouais ! Palsambleu ! Mort de ma vie ! firent-ils d'un même voix en se hérissant comme trois jeunes coqs.

Ils n'avaient guère plus de vingt ans. Cependant la Roche-Giffart, le plus âgé des trois, se retournant vers ses deux compagnons :

— Devons-nous lui faire l'honneur d'un coup d'épée ? demanda-t-il.

— Celle que je porte, répliqua Tancrède, me vient du duc Henri de Rohan mon père.

— Monsieur, dit Jarnac, ce sera donc pour vous débarrasser d'un objet qui ne vous appartient pas ; nous le rendrons à qui de droit.

— Ces deux messieurs sont-ils de la partie ? demanda Matignon qui désignait Daniel et François. Le consentement de celui-ci ne se fit pas attendre :

— Certes ! dit-il, et vous aurez affaire au baron de Préfontaine.

Quant à Daniel, avec une dignité calme :

— Je n'ai pas de titre, mais je suis d'un pays libre où chacun est gentilhomme.

— En route, donc ! fit le marquis, nous sommes sur la route de Vincennes, et j'y connais un charmant endroit où personne ne nous dérangera. Permettez-nous de passer devant. Suivez à distance, afin de ne pas donner l'éveil, et nous nous rejoindrons là-bas. A bientôt, messieurs !

On se mit en marche ; on arriva bientôt en plein bois dans une clairière qui semblait aménagée tout exprès pour la circonstance.

Naturellement, l'adversaire de Tancrède fut Matignon, qui lui avait répondu le premier.

— S' nous faisons vis-à-vis ? proposa la Roche-Giffart à François, qui se mit en garde, tandis que le vicomte, s'attaquant à Daniel Elzevier, lui criait gaiement :

— Gare au coup de Jarnac !

Un grand auteur, notre maître à tous, a tant et si bien décrit les duels de cette époque, que nous ne nous permettrons pas d'aller sur ses brisées.

Disons seulement que François de Préfontaine, non moins heureux sur terre que mer, désempara promptement le marquis, contraind d'amener pavillon.

Le sang-froid de Daniel le servit à merveille ; il se contenta de rester sur la défensive, et le trop fougueux vicomte s'enferma de lui-même.

Restaient Tancrède et le chevalier.

Un raffiné, ce Matignon ! Tancrède n'avait guère plus de dix-sept ans ; c'étaient ses premières armes.

Il était déjà blessé ; son sang coulait, lorsque ses deux amis accoururent à la rescousse.

Les lois qui régissaient alors le duel leur en donnaient le droit. Mais Tancrède, les écartant, s'écria :

— Laissez-moi faire seul, je le veux ! Un Rohan, sur le terrain, n'accepte l'aide de personne.

Et la rapière de son adversaire désarmé roula sur l'herbe.

— Chevalier dit-il, ramassez votre épée. Elle est en trop bonnes mains, pour que moi je songe à la donner à d'autres.

Matignon refusa du geste :

— Vous êtes un vrai Rohan, dit-il ; si nous nous donnions la main, monsieur le duc !

Et Tancrède, après une franche accolade :

— Merci, chevalier ! C'est tout ce que je souhaitais. Nous allons sonner aux Minimes pour qu'on vienne quérir nos deux compagnons. Au revoir ?

Le soir même, François partit pour Dieppe ; le lendemain, le bonhomme Potenicq et sa fille Eve, sous l'escorte du capitaine La Sauvetat, partirent pour la Hollande.

Daniel restait seul avec Tancrède.

Cependant le duel avait fait grand bruit.

Les Chabot usèrent de leur crédit pour faire revivre les sévères ordonnances du cardinal de Richelieu : ils obtinrent une lettre de cachet.

Le lieutenant de police lui-même, suivi d'une nombreuse escorte, vint arrêter Tancrède.

Toute résistance était inutile

— Où le conduisez-vous ? demanda sa mère éplorée.

— A la Bastille.

XII—UN PATÉ COMME ON EN VOIT PEU

Ce fut en vain que la duchesse supplia la reine, le cardinal Mazarin, tous ceux qui pouvaient lui rendre son fils.

Elle n'obtint pas même la liberté de le voir.

Un mois se passa ainsi.

Que devenait pendant ce temps-là Daniel Elzevier ?

A peine le voyait-on. Il avait disparu ; on l'accusait presque d'ingratitude.

Lui seul cependant, en ami discret et fidèle, travaillait efficacement à la délivrance de Tancrède.

Un soir, enfin, il se fit annoncer chez la duchesse.

Aussi calme, aussi froid en apparence que d'habitude, il s'avança vers elle, et lui dit :

— Pardonnez-moi, madame, d'avoir jusqu'ici gardé mon secret ; j'ai craint que l'espoir ne se lût dans vos yeux et ne donnât l'éveil. Nous sommes bien seuls, n'est-il pas vrai ? . . . Personne ne peut nous entendre ?

— Personne ! murmura la pauvre mère toute palpitante d'émotion ; mais vous avez donc un moyen de le sauver . . . dites ! . . . oh dites.

— C'est encore bien incertain, madame la duchesse . . . et moi-même je ne sais trop encore sur quoi je compte.

— Expliquez-vous, mon ami, qu'avez-vous fait ?

— Pendant quinze jours j'ai rôdé autour de la Bastille, et me suis convaincu que sans agrément du gouverneur, il n'est pas moins impossible d'y pénétrer que d'en sortir.

— Ce gouverneur, peut-on l'attendrir, l'acheter ?

— C'est M. de Chavigny. Incorrutable, inflexible ! Néanmoins, puisqu'on ne peut rien du dehors, c'est au dedans qu'il faut agir.

— Ah ! vous avez quelque intelligence avec la garnison, avec les géôliers.

— Hélas ! non, madame.

— Mais alors . . .

— Restent les prisonniers . . . Un prisonnier du moins . . . Vous le connaissez, je crois... le duc de Beaufort ?

— Oui . . . c'était l'ami du duc de Rohan . . . Mais voilà cinq ans qu'il est à la Bastille et que, malgré toutes les tentatives, il n'en peut sortir lui-même.

— Il en sortira, Mme la duchesse, s'il faut en croire l'horoscope de Goisel. Cet astrologue a prédit que le jour de la Pentecôte ne se passerait pas sans que le duc de Beaufort s'échappât de prison.

— Et c'est sur une semblable espérance . . . ?

— Aussi ne vous en aurais-je pas parlé, madame, si je n'avais besoin d'un mot de vous.

— Pour qui ce mot ?

— Pour M. de Beaufort.

— Que faut-il écrire ? demanda-t-elle.

— Que vous lui serez reconnaissante s'il obtient que votre fils puisse lui rendre visite... Ajoutez que M. le duc de Beaufort serait bien aimable de l'inviter à souper le jour où il aura quelque chose de bon à lui offrir.

La duchesse regarda Daniel,

— Le jour où il aura quelque chose de bon à lui offrir ; je tiens expressément à ces derniers mots . . .

— Mais, du moins, expliquez-moi . . .

— Permettez-moi de n'en rien faire, Mme la duchesse ; ni vous ni lui ne serez compromis ; si nous réussissons, je veux lui laisser tout le plaisir de vous conter l'aventure.

Elle écrivit ; elle signa. Mais comme elle allait reposer la plume :

— Encore un billet, reprit Elzevier.

— Pour qui ?

— Pour votre fils, madame la duchesse. Priez-le tout simplement d'accepter l'invitation du prince.

— Est-ce tout ?

— Non pas. Simple libraire, j'ai déjà épuisé toutes mes ressources et me vois contraint, madame la duchesse, de vous demander vingt mille livres.

— Pourquoi ?

— Pour payer le port de ces deux billets. Les frais de poste sont hors de prix lorsque es destinataires sont prisonniers à la Bastille.

La somme fut remise à Elzevier, qui tout aussitôt se retira.

Daniel, toujours aussi flegmatique, se dirigea vers la rue St-Antoine, entra chez maître Jacquelin, pâtissier, lequel était alors en grand renom pour les pâtés et les brioques.

Après avoir mangé quelques menus gâteaux, Daniel ressortit de la boutique, allégé des vingt mille livres et des deux billets.

Transportons-nous à la Bastille et nous allons le voir arriver à leur adresse.

Depuis un mois déjà, Tancrède y était renfermé.

Les premiers jours il avait pris sa captivité en patience, espérant que les démarches de sa mère y mettraient promptement un terme. On lui avait effectivement offert sa liberté, mais à cette condition qu'il s'engagerait, par écrit à renoncer à son prétendu droit; qu'il se reconnaîtrait pour un imposteur.

Il est vrai qu'en échange de cette déclaration, deux cent mille livres lui étaient offertes.

Comme bien on pense, il refusa avec indignation.

Cette indignation le soutint pendant quelques jours; il espérait encore, sinon la délivrance immédiate, du moins quelque encouragement, quelque visite.

Personne ne vint. Pas un mot, pas une nouvelle. Il se crut oublié, condamné sans retour. Toutes sortes de sombres histoires se réveillèrent dans son souvenir. Que de captifs étaient entrés à la Bastille, jeunes comme lui, pour n'en sortir qu'avec des cheveux blancs! Combien d'autres n'en étaient jamais sortis! Ce n'était pas seulement une prison, parfois c'était un tombeau!

Une noire tristesse s'empara du pauvre enfant. Il en vint à refuser toute espèce de nourriture.

Chavigny, le gouverneur, s'en effraya. Plusieurs fois il vint le voir, s'efforçant de le distraire et, par quelques mets délicats, de réveiller son appétit.

Un jour enfin, ce même jour où Daniel Elzevier avait eu avec la duchesse de Rohan l'entretien secret que nous avons rapporté plus haut. Chavigny visita son jeune prisonnier. Uzi domestique le suivait, portant sur un plateau d'argent deux gâteaux.

—Ce sont des brioches de chez Jacquelin, dit le gouverneur; je vous en prie, goûtez les Tancrède en prit une, et par complaisance, la déclara parfaite.

—Alors, fit Chavigny, mangez l'autre.

—Ce sera bien pour vous faire plaisir, monsieur.

Mais comme il la mettait sous sa dent, le prisonnier ne put retenir un léger cri. Il venait de sentir un papier roulé dans la brioche.

—Qu'avez-vous? demanda Chavigny.

—Rien; j'ai avalé de travers; j'étouffe...

—Eh! vite, un verre de malvoisie, commanda le gouverneur en se retournant vers le laquais.

Tancrede profita de ce mouvement pour glisser le billet dans sa manche.

Aussitôt qu'il fut seul, il s'empressa de le lire.

"Mon cher enfant, écrivait la duchesse, reprends courage... Une invitation t'arrivera de la part de M. de Beaufort; accepte-la. Espère."

Tancrede se sentit revivre. On ne l'avait donc pas oublié! On travaillait à sa délivrance! Mais que signifiait cette invitation? Quand viendrait-elle?

Elle allait venir le soir même.

En sortant de chez le jeune duc de Rohan, le gouverneur s'était fait annoncer chez le duc de Beaufort.

C'étaient deux grands ennemis... Mazarin le savait, et, précisément à cause de cette inimitié, il avait nommé Chavigny gouverneur de la Bastille. Celui-ci, dès le premier jour, était venu saluer son prisonnier, il lui avait dit avec les façons de l'époque:

—Monseigneur, daignez agréer mes remerciements. C'est à vous que je dois ma place.

—Ventre-saint-gris! s'était écrié le petit-fils de Henri IV, je vais travailler à vous la faire perdre.

—M'est-il permis de vous demander comment, monsieur le duc?

—En m'évadant et le plus tôt possible, monsieur le marquis. Je ne vous prends pas en traître.

Dès le lendemain, le prince se mit à l'œuvre.

On connaît le caractère et la cause de son emprisonnement. Brave et spirituel comme pas un, mais étourdi, présomptueux, effectant le langage et les manières de la populace, il avait d'abord mérité l'estime et la confiance de la régente Anne d'Autriche.

A la mort du roi Louis XIII, craignant que le duc d'Orléans ne fit enlever ses deux fils, elle les avait remis aux mains du duc de Beaufort, en disant de lui devant toute assemblée: "Voilà le plus honnête homme de France!"

Mais il abusa de cette haute position, voulut dominer, entra dans la cabale des *Importants*, manqua de respect à la reine, brava le cardinal Mazarin. En fin de compte, la Bastille.

Au bout de cinq ans, il y était encore. Chavigny avait déjoué tous ses plans, mais le plus gracieusement du monde. C'était comme une partie engagée entre eux. Chaque fois que le duc se croyait au moment de gagner, son adversaire lui disait :

—Vous avez perdu... je sais tout... Inutile de poursuivre dans cette voie..., cherchez autre chose.

—Je chercherai, ventre-saint-gris ! et je trouverai.

—Bonne chance, monsieur le duc !

Et le gouverneur souriait. Beaufort, après une violente colère, en prenait son parti gaiement.

A force de se combattre, ils en étaient venus à s'estimer l'un l'autre ; et, n'eût été la grande affaire de cette porte que celui-ci voulait toujours ouvrir et que celui-là refermait toujours, c'était maintenant les meilleurs amis du monde.

Lorsque entra le gouverneur, le prisonnier achevait de souper.

—Bonsoir, monsieur le duc. Tiens ! vous mangez aussi des brioches de chez Jacquelin.

—C'est le roi des pâtisseries... comme vous êtes, monsieur le marquis, le roi des gouverneurs. Mais vous avez dit aussi. *Cet aussi* suppose un autre mangeur de brioches !

—Oui, le jeune Tancrède.

—Mon cousin..., car nous sommes un peu cousins.

—En admettant, monsieur le duc, que ce soit un Rohan.

—Je le tiens pour tel, M. le marquis. Commence-t-il à se faire à votre hospitalité ?

—Hélas ! non ! Je crains qu'il n'en fasse un grosse maladie.

—Pauvre garçon ! Mais il faut le raisonner, l'égayer....

—Eh ! je n'y réussis point, monsieur le duc.

—J'y réussirais peut-être..., moi qui suis de joyeuse humeur... et quelque peu son parent..., je ne dois pas... je ne peux pas le laisser se désespérer et mourir ainsi. Malheureusement, je me suis promis de ne jamais vous demander une faveur, monsieur le marquis..., et je tiens toujours mes promesses.

—Il y a peut-être moyen d'arranger cela monsieur le duc.

—Lequel ?

—Demandez pour lui, ce ne sera pas demander pour vous !

—Très bien... Amenez-le moi un de ces jours... Demain, par exemple... Oui, tenez, demain soir... Voulez-vous l'inviter à souper de ma part?... Je dois avoir un des pâtés de venaison qui sont le triomphe de Jacquelin. C'est d'ailleurs jour de fête.

—La Pentecôte ? dit en souriant Chavigny. Ne craignez-vous pas qu'un convive ne vous gêne ?

—Pourquoi cela ?

—Pour votre évasion..., le trente-cinquième..., celle que garantit certain horoscope....

—Ah ! vous savez cela, marquis ?

—Oui, monsieur le duc... On en a beaucoup parlé dans ces derniers temps... même chez le cardinal... qui en avait conçu quelque inquiétude... Il a fait venir La Ramée, l'exempt qui vous garde..., et lui a recommandé de vous bien garder..., surtout la veille et le jour de la Pentecôte....

—Voyez-vous cela... Aujourd'hui et demain ?

—Et demain, monsieur le duc. Mais nous sommes parfaitement tranquilles... La Ramée répond de faire mentir l'astrologue... Il a dit à Son Éminence que, pour se sauver d'un donjon pareil, il vous faudrait être oiseau, et même oiseau de petite taille, attendu que vos barreaux sont si rapprochés qu'ils forment vraiment une cage. Et quand même, monsieur le duc n'a pas d'ailes.

Chavigny tout en continuant de rire, faisait sonner de bout de sa canne les barreaux de fer.

Beaufort riait aussi.

—Vrai ! fit-il... La Ramée a dit cela au Mazarin ? Savez-vous qu'il a beaucoup d'esprit?... Pas le Mazarin... La Ramée.

Toutes les fois que le prince se mettait à railler le cardinal, Chavigny battait en retraite.

— Monseigneur, dit-il, je vous souhaite une bonne nuit. Demain au soir, à souper, vous aurez votre jeune cousin. . . . Consolerez-le. . . . et qu'il vous console !

— Moi ? . . . A quel propos, s'il vous plaît ?

— A propos de ce que ce ne sera pas pour la Pentecôte.

— Qui sait ?

— Hein ! Vous y pensez encore ?

— Toujours ! Ventre saint-gris ! Mais ce sera pour la Trinité. . . .

Le lendemain, vers le crépuscule, Tancrede fut introduit auprès du duc de Beaufort, qui lui fit grande amitié. Mais lorsque le jeune duc voulut parler, même à voix basse, de la lettre de sa mère, un regard rapide de Beaufort lui rappela que dans une prison les murs ont des oreilles.

Tancrede se le tint pour dit et ne souffla plus mot de l'avertissement.

C'était un joyeux compagnon, ce duc de Beaufort. Il allait bientôt s'appeler le *roi des Halles*. Il en avait déjà les franches allures et le langage fortement épicé.

Bientôt l'exempt La Ramée se presenta, demandant si l'on pouvait dresser le couvert.

— A votre aise ! répondit le duc, tout en continuant de parler liberté, chasse, aventures, combats : le tout entremêlé de force mazarinades, dont il empruntait les épithètes et les qualificatifs bien plus au langage poissard qu'à celui des cours.

Tancrede avait fini par s'égayer à cette burlesque faconde, et l'exempt lui-même ne pouvait s'empêcher d'en rire. Seul le valet chargé du service gardait son sérieux. C'était un grand diable de Flamand, à l'air simple, à la perruque blonde, aux yeux naïfs. Il paraissait ne rien comprendre, ne rien voir : Ghavigny lui avait donné la préférence, en raison de son apathie et de sa bêtise. On le nommait Vaugrimont.

Vaugrimont servait donc en silence ; les convives mangeaient et buvaient, en ne se gênant plus pour jaser et rire.

Le duc avait invité La Ramée, tout énorqueilli d'un tel honneur.

Vers la fin du repas, le pâté de maître Jacquelin fit son apparition sur la table. Un superbe pâté, aux larges flancs, à la haute couronne simulant des orénaux : une véritable r.

— Ah ! fit l'exempt, Jacquelin s'est surpassé Et si le dedans répond au dehors. . .

— Le dedans vaut mieux. . . . j'en réponds ! dit le duc. Mais il faut l'arroser d'un vin digne de lui. . . . Vaugrimont. . . ., du vieux bourgogne !

Tancrede crut remarquer que l'amphitryon clignait légèrement de l'œil en donnant cet ordre. Cependant Vaugrimont ne s'en émut nullement. Toujours aussi placide, il sortit.

— Monsieur La Ramée, demanda Beaufort, quelle heure est-il ?

— Onze heures et demie, monsieur le duc.

— Diantre ! . . . il faut nous hâter. . . . Vaugrimont, remplis les verres. . . . et buvons. . .

Si nous buvions à ma prochaine évacion, mon cher monsieur La Ramée ?

— Celle de la Trinité, monsieur le duc !

— Non pas, ventre-saint-gris ! Celle de la Pentecôte. . . .

— Permettez, monsieur le duc. . . . Il ne vous reste plus que vingt cinq minutes pour faire honneur à l'horoscope.

— C'est plus qu'il ne m'en faut. . . . Buvons. . . .

— Je bois. . . . Mais comment allez-vous faire ? Je dois vous gêner beaucoup ?

— Pas le moins du monde !

— Et mes soldats qui sont là dans l'anti-chambre !

— Vous oubliez, mon cher monsieur La Ramée, que vous m'avez permis de leur donner ma bourse pour aller boire. . . .

Il y avait tant de malice dans les yeux du duc que l'exempt se redressa tout à coup comme pour donner l'alarme.

— Rasseyez-vous donc ! fit en souriant Beaufort ; j'allais vous expliquer mon plan. . . .

— Je serais curieux de savoir. . . .

Le duc prit sur la table la grande fourchette et le grand couteau, piqua des deux côtés à la fois le pâté, puis s'arrêtant tout à coup, releva la tête.

En face de lui se trouvait l'exempt ; derrière l'exempt, Vaugrimont qui la tête inclinée sur la poitrine, semblait dormir tout debout.

— Vous admiriez tout à l'heure ce pâté, reprit Beaufort. Ne trouvez-vous pas qu'il ressemble au donjon de la Bastille ?

— Effectivement, monseigneur

—Pour descendre de là-haut, il faudrait des ailes...., comme vous l'avez dit fort spirituellement au Mazarin....

—Ah ! monsieur le duc sait cela....

—Oui, mon cher La Ramée !... mais je ne vous en veux point.... Souffrez que j'achève.... Il n'est pas besoin de descendre de la plate-forme...., c'est beaucoup trop haut....; par exemple de certaine galerie qui se trouve à ce même étage où nous sommes, une simple échelle ne suffirait-elle pas !

—D'accord...., mais vous ne l'avez pas, cette échelle ?

Beaufort fit sauter la calotte du pâté, en sortit une corde à nœuds.

La Ramée voulut courir, crier.

Les deux grosses mains de Vaugrimont le saisirent aussitôt, l'une aux mâchoires, l'autre à la gorge.

Déjà le duc se précipitait sur l'exempt ; déjà la pointe du couteau sur la poitrine, il lui disait :

—Tais-toi !... ne bouge pas.... ou je te tue sans pitié !... Je veux être libre !

Puis rapidement à Tancrede :

—Et vous aussi, cousin !... Aidez-nous !... Défaites ma ceinture.... et garottez-moi solidement cet homme-là.... Toi, Vaugrimont, mets-lui dans la bouche la poire d'angoisse.... Hâtons-nous !....

En moins d'une minute, l'exempt fut bâillonné, garrotté. Après quoi le prince se précipita dehors, gagna la galerie qui donnait sur le parc, attacha la corde à la balustrade, et voulut descendre dans le fossé.

Mais Vaugrimont l'arrêtant par le bras :

—Tout beau ! monseigneur, dit-il à voix basse. Si Votre Altesse est reprise, elle ne court d'autre risque que de rester en prison. Mçi, je serai pendu. Vous m'avez promis que je passerais le premier.

—C'est juste, fit Beaufort ; mais descends vite !... et vous après, Tancrede....

—Non pas, monsieur le duc ! répondit le jeune homme, car, outre que vous êtes le petit-fils d'Henri IV, il y a plus longtemps que moi que vous aspirez après la liberté. A vous l'honneur !

On fut promptement en bas.

De l'autre côté, sur la berge, on entrevoyait dans la nuit, des ombres qui paraissaient aux aguets.

Beaufort courut dans cette direction. Des cordes furent jetées, les trois fugitifs escadèrent le talus.

A quelques pas de là, sur la lisière du bois, le prince retrouva ses amis, Tancrede trouva Daniel.

—A cheval !... à cheval ! dit le duc, impatient de gagner du terrain.

Cette fois encore, Vaugrimont s'interposa :

—Moi, d'abord, monsieur le duc !... c'est juré.... Vous devez me conduire jusqu'en Flandre, où je m'en vais épouser Gréchen !

Cependant les partisans de prince apprenaient que tout Paris se hérissait de barricades, et que, sans crainte, il pouvait rester pour se mettre à la tête de la révolte.

D'autre part, avant tout, Tancrede voulait aller embrasser sa mère

—A votre gré, cousin ! s'écria Beaufort. Il me faut à moi l'espace et le grand chemin !... Je pars donc !... ventre-saint-gris !... et m'en vais jusqu'au-delà de la frontière, danser aux noces de Vaugrimont.... Au revoir !....

Il était en selle, il piqua des deux et disparut, mais non sans se retourner vers la Bastille, avec ce dernier adieu :

—Échec et mat, monsieur de Chavigny ! l'astrologue avait dit vrai.... Il n'est pas encore minuit.... c'était bien pour la Pentecôte !....

XIII—GUERRE ! GUERRE !

Le roman de Tancrede allait se précipiter en même temps que l'histoire de la Fronde. Nous n'avons pas à raconter ici cette folle guerre qui faillit compromettre l'œuvre de Henri IV et de Richelieu.

Avouons-le cependant, dans toute cette turbulence antinationale, il y eut un certain

côté chevaleresque, une allure française, un prestige romantique, qui lui vaut les circonstances atténuantes.

On le sait, le mécontentement avait pour principale cause l'exagération des impôts. Le peuple ruiné, pressuré, se mourait de misère. Nonobstant, Mazarin voulait de l'argent. C'était le Parlement qui tenait les cordons de la bourse ; il les resserra tout à coup. La cour eût peut-être cédé, mais la victoire de Lens, remportée par Condé sur les Impériaux, lui rendit tout son orgueil toute son audace. Comminges, capitaine des gardes, reçut l'ordre d'arrêter les présidents Blancmesnil et Charton, le conseiller Broussel, le plus populaire des trois. Paris se soulève aussitôt. On ferme les boutiques ; chaque rue se barricade ; on court, on s'ameute, on crie : " Broussel ! . . . Vive Broussel ! . . . Rendez-nous Broussel ! . . . "

L'évasion de Tancrede coïncidait avec le déchaînement de cette tempête.

A peine sa mère obtint-elle qu'il attendit quelques jours, qu'il regardât venir les événements.

D'un autre côté se trouvaient la régente et le Mazarin, les Condé, les Chabot, tous ses persécuteurs ; de l'autre le Parlement, qui pouvait lui rendre justice . . . Il alla se ranger sous la bannière du Parlement.

Depuis lors on le retrouve partout : à la suite du coadjuteur, lorsque celui-ci s'efforce d'amener une réconciliation entre la régente et le peuple ; à côté du fauteuil de Broussel, lorsque les Parisiens, auxquels il est rendu, le portent en triomphe ; avec le duc de Beaufort, lorsqu'à son retour il est proclamé *le roi des Halles*

Mais ce ne sont là que des préludes de la lutte. Bientôt la cour se retire à Saint-Germain, menaçant de son armée ceux qui lui résistent. Des troupes s'approchent, et le grand Condé les commande. Il affamera Paris, il le prendra d'assaut. Mais le Parlement tient bon. Outre la bourgeoisie et le peuple, il a des partisans parmi la noblesse. Il en a même jusqu'au sein de la famille royale : le duc d'Elbeuf, le duc de Bouillon, le duc de Beaufort, le maréchal de La Motte-Houdancourt, le prince de Conti, la princesse de Longueville. Les Frondeurs ont aussi leurs soldats, leurs capitaines : Chevreuse, Brissac, Luynes, Vitry, Marciac, Noirmoutiers, Fiesques, Malho, Montrésor, d'Aligre et cent autres, parmi lesquels le fils de la duchesse de Rohan, celui qu'on appelle *le beau Tancrede*.

Il semblait infatigable. Ses armes ne le quittaient ni le jour ni la nuit, Si parfois on lui conseillait le repos, la prudence :

— Dans l'état où je suis, répondait-il, il m'est défendu de dormir . . . On m'a volé mon nom, je suis venu m'en faire un . . . et qu'il soit assez grand pour que j'aie le droit de réclamer l'autre ! . . .

La duchesse, fière de son fils, mais alarmée de cet excès d'ardeur avait fait revenir La Sauvetat. Daniel ne suffisait plus pour veiller sur Tancrede. Et d'ailleurs Daniel n'était pas un soldat. Ses parents le rappelaient à l'étude ; Tancrede lui-même lui répétait chaque jour :

— Mais ne me suis donc pas . . . , ton chemin est de passer par la Sorbonne ! . . . Songe à ta fiancée . . . , songe à ton père . . . Ce n'est pas à cheval et la rapière en main qu'on apprend la philosophie et la rhétorique !

— Si fait, parleu ! . . . répliquait Elzevier . . . , ces troubles sont pleines d'enseignements . . . Rien de tel que de batailler avec les gens pour se perfectionner dans leur langue !

Néanmoins, lorsque arriva le capitaine, il fut enchanté de le revoir et lui dit.

— Nous ne serons pas trop de deux ! . . . une sinistre appréhension me tourmente. Autour de Tancrede j'ai cru voir Priolo !

— Maugrebleu ! répondit La Sauvetat, j'y veillerai . . . Vous savez ce que j'ai promis à l'Italien . . . Si je l'y reprends, malheur à lui ! . . .

Cependant Daniel n'était pas seul à subir l'influence d'un sinistre pressentiment. Tancrede avait parfois des tristesses sans motifs, une certaine amertume dans le sourire, une étrange mélancolie dans les yeux. Sa fougue belliqueuse augmentait encore. Mais aussitôt de retour à l'hôtel, il courait vers sa mère, il l'embrassait avec une effusion passionnée, s'entretenait longuement avec elle ; et c'étaient des regards, des caresses, des adorations sans fin.

— Mais, lui disait elle, mais qu'as-tu donc ? . . . Il semblerait que tu vas partir, me quitter.

— Moi ! te quitter ? Jamais ! jamais, ma mère . . .

Tancrede s'efforçait de sourire ; mais ce n'était là qu'une gaieté factice. Dès qu'il se trouvait seul, des larmes trop longtemps contenues ruisselaient sur son visage.

Avec Elzevier, mêmes épanchements fiévreux, même recrudescence d'amitié. Il lui parlait de la Hollande, du bonhomme Potenicq, de sa femme, de sa fille, la jolie Ève ; et tous ces souvenirs lui inspiraient des pensées, des expressions pleines de tendresses et de poésie :

— Je voudrais bien les revoir ! disait-il ; mais qui sait si Dieu me permettra ce bonheur ? J'ai écrit à François de revenir . . . Oh ! comme il me tarde ! Ce serait bien cruel cependant de ne pas lui serrer la main . . .

— Mais à quoi penses-tu donc, Tancrede ? On dirait que tu te crois en danger de mort !

— Moi ! allons donc ! . . . Je n'ai pas encore dix-neuf ans ! Non ! je veux vivre ! . . .

Puis un frisson soudain le faisait tressaillir, il pâlisait . . . , ses grands yeux rêveurs se perdaient dans le ciel.

Un jour que La Sauvetat l'avait surpris dans une de ces muettes extases, il en fut péniblement impressionné. Il secoua sa tête grise, et murmura quelques mots empreints d'une profonde pitié.

— Que dites-vous donc, capitaine ? demanda Daniel.

— Je dis . . . je dis qu'il a le regard de tous ceux que j'ai vu mourir jeunes !

La Sauvetat lui-même, ce rude capitaine endurci sous le harnais, avait fini par s'attacher à Tancrede, par l'aimer. Ce n'était plus seulement pour réparer le crime de son frère qu'il le servait, c'était par sympathie, par dévouement.

— Maugrebleu ! grommelait-il souvent sous son épaisse moustache, ce serait plaisir de se faire tuer pour lui !

Un soir, pour aller servir d'escorte à un convoi de bestiaux et de munitions qui arrivait de Brié-Comte-Robert, MM. de Noirmoutiers et de Vitry partirent avec un détachement de trois cents chevaux.

Tancrede faisait partie de cette expédition ; le capitaine La Sauvetat accompagnait Tancrede. A la traversée du bois de Vincennes :

— Un temps de galop vers la droite, s'il vous plaît, capitaine ! dit Tancrede. Il y a par là quelqu'un que je voudrais embrasser en passant.

Ce quelqu'un, c'était la Simonne. La bonne femme n'ayant pu s'habituer à la vie parisienne, Tancrede venait de l'installer à Saint-Mandé, dans une maisonnette située sur la lisière de la forêt. Elle avait repris là son allure normande, son gros sabot, son bonnet de coton.

— Jarnigué ! s'écria-t-elle, que je suis aise de te voir, monsieur le duc ! . . . Que t'esvoilà fier et beau, sur ce grand cheval noir, la salade en tête, le pourpoint de buffle bouronné jusqu'au menton, la rapière au côté, les pistolets dans la ceinture ! . . . Tu t'en vas donc en guerre, mon mignon ?

— Toujours, la Simonne . . .

— Jésus, Maria ! quel enragé ! . . . Prends garde, Tancrede, courir ainsi les champs chaque jour, c'est tenter Dieu . . . Ah ! j'étais plus tranquille là-bas, chez nous, quand tu étais mon petit ! . . . Pourquoi donc les enfants grandissent-ils mon bon Dieu !

— Patience la Simonne ! J'en aurai quelque jour des enfants . . . , c'est toi qui les élèveras . . . Au revoir, à demain !

— Tu reviendras donc demain ? . . .

— Peut-être même cette nuit, si notre entreprise réussit sans encombre.

— Et tu repasseras par ici ?

— Sans doute.

— Alors frappe au volet . . . En attendant, je m'en vais prier Notre-Dame de Grâce pour toi !

— Merci, la Simonne !

Et Tancrede piqua des deux. Mais son cheval buttant sur une pierre plate, s'abattit à la fois des quatre pieds. Tancrede le releva tout aussitôt. Dans ce mouvement, une branche avait frolé sa joue ; quelques gouttes de sang y roulèrent.

— Ah ! prends bien garde ! répéta la bonne femme. Sois prudent . . . c'est un signe . . .

Il disparut en souriant.

La nuit venait, une sombre nuit d'hiver.

Le lendemain, dès l'aube naissante, comme Daniel Elzevier sortait pour se rendre à

la Sorbonne, il se rencontra face à face, avec un jeune cavalier qui mettait pied à terre devant l'hôtel de Rohan.

C'était l'ami François.

— Où est Tancrède ? demanda-t-il.

— En expédition, répondit Daniel.

— De quel côté ?

— Par delà le bois de Vincennes

— Corbœuf ! . . . on s'est arquebuse toute la nuit de ce côté-là . . . J'ai même entendu le canon . . . On parle d'une défaite, d'une embuscade.

— Staperloot ! s'écria Daniel, sortant de sa réserve habituelle, Attendez-moi . . . , je me fais seller un cheval . . . quelque chose me dit là que Tancrède a besoin de nous !

— Faites vite, corbœuf !

Quelques minutes plus tard, nos deux amis se dirigèrent au grand trot vers la porte Saint-Antoine. A peine sortis de la ville, ils rencontrèrent l'escadron de M. de Noirmoutiers qui s'en revenaient désordre, ramenant quelques blessés, parmi lesquels M. de Vitry.

Vainement ils cherchèrent, vainement ils appelèrent Tancrède, Tancrède n'était pas là.

Tout frémissant d'angoisse, ils s'informèrent.

On leur répondit que les Frondeurs venaient de culbuter un gros de cavalerie allemande qui leur barrait le chemin, et que le jeune duc de Rohan, emporté par son courage, sourd à l'appel de ses chefs qui faisaient sonner la retraite, s'était jeté follement à la poursuite des fuyards, avec une douzaine de compagnons seulement.

— Ventre-saint-gris ! s'écria le duc de Beaufort, qui sortait de la ville avec des troupes fraîches, courons à son aide et dégageons-le . . . Pauvre enfant ! . . .

Déjà François et Daniel galopaient en avant.

Tout à coup, vers la droite, mais encore dans l'éloignement, retentit une arquebuse . . . Préfontaine et Daniel enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs chevaux.

A quelques pas en arrière, le duc de Beaufort leur criait :

— Vous serez soutenus, nous arrivons . . .

Une clairière se découvrit, enfin, dans laquelle, au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, tourbillonnait un de ces combats de cavalerie comme les peignait alors Wouwermans. Au delà, sur la lisière du bois, quelques reîtres rechargeaient leur armes.

Dans la mêlée, il était facile de voir, même à distance, que la lutte était inégale, et touchait à sa fin . . . Quatre ou cinq cavaliers seulement portaient les couleurs de la Fronde. Tous les autres étaient des mazarins, parmi lesquels Matignon, La Roche-Giffart, Jarnac . . .

— Rendez-vous ! commanda celui-ci ; c'est folie que nous contraindre à tuer d'aussi braves gentilshommes. Rendez-vous !

— Un Rohan ne se rend pas ! répliqua Tancrède . . . Vaincre ou mourir !

François et Daniel allaient déboucher dans la clairière ; ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas.

— Courage ! . . . crièrent-ils . . . Tiens bon, Tancrède ! . . . Nous voici ! courage ! . . .

Il les entendit sans doute, et, comme électrisé par leur voix, il fit bondir son cheval et écarta la meute assaillante. Et son épée, qui flamboyait aux rayons du soleil levant, sembla se multiplier dans sa main.

Auprès de lui, un seul de ses compagnons restait debout, caracolant à ses côtés, cherchant à le couvrir de son corps : c'était le capitaine La Sauvetat.

— Feu ! cria une voix derrière les reîtres . . . , mais, sangodemi ! tirez donc ! . . .

Celui qui commandait ainsi, c'était Priolo.

Les reîtres obéirent. Une détonation retentit . . . Le plomb meurtrier siffla dans l'air.

Mais La Sauvetat s'était précipité devant Tancrède. Seul il avait été frappé ; seul il tomba.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Daniel et François arrivaient ; ils crurent que Tancrède était sauvé.

Tout à coup ils virent Priolo s'approcher, rampant parmi les cadavres . . . , puis se redresser un pistolet dans chaque main :

— Garde à toi garde à toi, Tancrède ! . . .

Il était trop tard ! . . .

L'Italien venait de décharger ses deux pistolets à bout portant. Tancrède jeta un cri,

laisa tomber son épée, battit l'air de ses deux mains, se raidit, se renversa, tomba dans les bras de François et de Daniel. En même temps, Beaufort et ses gentilshommes, emportés par la fougue de leur course, traversaient et balayaient comme un ouragan le champ de bataille.

Vainement Daniel et François appelaient du secours ; personne ne leur répondit. Un profond silence planait maintenant sur la clairière. Bientôt, cependant, une vieille paysanne, qui s'en revenait de remplir sa cruche à quelque source voisine, accourut ; c'était la Simonne.

— Que de cadavres !... dit-elle, que de sang !... Mais je ne me trompe pas, c'est François ! Il demande du secours... Pour qui donc ?... Tancrède !... Ah mon enfant !... mon pauvre enfant !

François et Daniel s'étaient agenouillés auprès Tancrède et le soutenaient. La Simonne se pencha vers lui ; avec un peu d'eau fraîche, elle rafraîchit son front et ses lèvres.

— Ah ! continuait-elle, ah je savais bien que l'accident d'hier soir lui porterait malheur !... Vingt fois je me suis réveillée cette nuit, attendant qu'il vint frapper à mon volet... Il me l'avait promis hier soir. Il disait que j'élèverais ses enfants !... Pauvre enfant !... Pauvre mère !

A ce mot, Tancrède rouvrit les yeux :

— Ma mère ! murmura-t-il. Ma mère ! mes amis...

Ce fut tout. Après un serrement de main, un regard d'adieu, il expira.

La Simonne était tombée sur les genoux. Les lèvres collées à la main déjà refroidie de son enfant, elle murmurait en sanglotant des prières. Abîmés dans leur douleur, François et Daniel restaient immobiles comme les cadavres dont ils étaient entourés.

Cependant l'un de ces cadavres fit un mouvement, se soulevant sur les deux mains... puis rempa sans bruit pour regagner la forêt. C'était Priolo, qui avait fait le mort et cherchait à fuir...

Tout à coup, comme il se redressait sur la lisière du bois, une main de fer le saisit à la jambe.

Il se retourna, voulut se dégager, crier...

Mais il resta muet, stupéfié par l'épouvante.

Il avait reconnu La Sauvetat.

Le capitaine à son tour se relevait, grandissait à mesure que l'Italien se repliait sur lui-même. On eût dit un nain saisi par un géant.

La Sauvetat, réunissant toute son énergie dans un dernier effort l'enleva de terre, le fit tourner un instant et lui brisa le crâne contre le tronc d'un chêne.

Au bruit, Daniel et François regardèrent.

— Au moins, je l'aurai vengé ! dit le capitaine.

Et, pour ne plus se relever, il recomba.

CONCLUSION

Tout Paris s'émut de la mort de Tancrède et le pleurs.
Les poètes le chantèrent :

Rohan qui combattit pour sauver la France,
S'est éteint dans l'adversité.
Son nom lui fut à tort en vivant disputé ;
Mais son illustre mort a prouvé sa naissance.
Il est mort glorieux pour la cause d'autrui ;
C'est pour le Parlement qu'il entra dans la lice :
Il a tout fait pour la justice,
Et la justice rien pour lui.

Puis ce fut Scuderi qui publia les vers suivants, et qui les présenta lui-même à la duchesse de Rohan-Chabot :

Olympe le pourrai-je dire
Sans exciter votre courroux ?
Le grand cœur que la France admire
Semble déposer contre vous.

L'invincible Rohan, plus craint que le tonnerre,
Vit finir ses jours à la guerre,
Et Tancrède a le même sort.
Cette conformité qui le couvre de gloire,
Force presque chacun à croire
Que la belle Olympe avait tort,
Et que ce jeune Mars si digne de mémoire
Eut la naissance illustre aussi bien que la mort.

Tel fut le châtement de la sœur.
La mère, folle de désespoir, ne survécût guère à son fils.
Elle avait voulu qu'il reposât auprès de son père, à Genève. Il y fut transporté par François et Daniel Elzevier.
Ils avaient fait graver cet épitaphe sur le tombeau :

TANCRÉDUS
ROHANI DUCIS FILIUS,
HIC SITUS EST
QUI PATERNE VIRTUTIS
ET TANTI NOMINIS
VERUS HÆRES...

(Ci-git Tancrède, fils du duc de Rohan, véritable héritier du grand nom et des vertus de son père.)

Dix ans plus tard, cette épitaphe disparaissait.

Il était écrit que le pauvre Tancrède serait persécuté jusqu'au delà de la mort, Daniel Elzevier retourna à Leyde ; il y devint l'illustre imprimeur que l'on sait ; de plus l'heureux époux d'Eve Potenicq.

François de Préfontaine fut un des plus renommés lieutenants de l'amiral Duquesne. Un jour, longtemps après ce que nous venons de raconter, les hasards de la guerre l'amènèrent en Hollande, à Leyde. Il y revit Daniel et passa chez lui toute une semaine. C'était l'intérieur le plus heureux, le plus charmant de toute la Hollande. De beaux enfants l'égayaient : l'aîné se nommait Tancrède.

Le bonhomme Potenicq était toujours là.

Ayant surpris dans les yeux de son hôte comme une lueur d'envie :

—Staperloot ! lui dit-il, il faut suivre notre exemple, monsieur de Préfontaine... et devenir à votre tour époux, père grand-père... tous les amours !...

L'ami François répondit :

—J'en ai trois dans le cœur : l'océan..., mon pays..., le souvenir de Tancrède !...

FIN

Demandez notre catalogue de romans et de musique envoyé gratis sur demande.

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS première page de ce numéro.

L'ENFANT ET LE CHAT

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
 De la galette qu'il tenait ;
 Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
 Fais le gros dos, tourne et vers lui se dresse
 " Oh ! le joli minet ! . . ." et le marmot charmé
 Partage avec celui dont il se croit aimé.
 Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il désire,
 Qu'au loin il se retire.
 " Ha ! ha ! ce n'est pas moi, dit l'enfant consterné
 Que tu suivais ; c'était mon déjeuner."

GUICHARD.

L'ENFANT ET SA MÈRE

I

Où va le volume d'eau
 Que roule ainsi ce ruisseau ?
 Dit un enfant à sa mère ;
 Sur cette rive si chère.
 D'où nous le voyons partir
 Le verrons-nous revenir ?
 Non, mon fils, loin de sa source
 Ce ruisseau fuit pour toujours ;
 Et cette onde dans sa course
 Est l'image de nos jours.

LE

BOULET D'OR

PAR JULES MARY

I

Si la fortune contribue au bonheur de ses favoris, elle ne leur assure pas toujours la tranquillité.

Cette réflexion, l'archi-millionnaire James Balderby, natif de Baltimore, dut se la faire, le jour même de son installation à Paris avec sa femme et sa fille, dans un somptueux hôtel de l'avenue de Villiers.

Il achevait de déjeuner lorsqu'on lui annonça un visiteur. James n'attendait personne. Il examina la carte que son valet de chambre lui présentait sur un plateau d'or et y lut avec surprise :

DE MANILLON

Rédacteur au journal LE RAPIDE

—C'est un journaliste parisien, dit-il. Ma foi, je ne serais pas fâché de savoir si ces gens-là sont aussi indiscrets que leurs confrères de chez nous.

Il descendit au salon, du pas tranquille de l'homme arrivé.

Fort bien le journaliste français : mise des plus correctes, manières distinguées.

Le nabab, en brave homme qu'il était, simple comme tout bon fils de ses œuvres, le mit de suite à son aise.

—Je suis James Balderby. Que me voulez-vous, monsieur ?

— Vous interviewer.

—Ah ! cela se fait donc aussi chez vous ?

—Il ne faut pas nous le reprocher, monsieur Balderby, puisque c'est vous autres Américains qui nous avez donné le mauvais exemple.

—Très bien, je vous écoute.

Il souligna ces mots d'un geste étrange, incompréhensible : il étendit le bras droit, poing tourné en dehors, puis d'un brusque mouvement, il le ramena en oblique devant lui.

—C'est un tic, pensa de Manillon.

Au cours de l'interview, Balderby usa et abusa de ce tic. A cet instant, sa physionomie, très douce au repos, devenait féroce ; une lueur rouge lui passait dans les yeux.

Le reporter en conclut, peut-être un peu trop vite, que ses questions lui portaient sur les nerfs ; mais ayant reçu de son rédacteur en chef mission de fouiller dans le passé, le présent et l'avenir de l'illustre Balderby, il resta sur la brèche jusqu'à épuisement de patience américaine.

Le nabab, c'était certain, n'avait jamais dû prendre grand temps à s'écouter parler. Bien que possédant suffisamment la langue française, ses réponses furent d'un laconisme désespérant.

Quand il eut assez de la sellette, il se leva, disant :

— C'est fini, n'est-ce pas ?

Et son tic du bras droit s'accentua, sec, nerveux, formidable.

— Il me reste à vous remercier, dit de Manillon.

— Mo' pas, fit le Yankee, avec un bon sourire. Est-ce que vous allez mettre tout ça dans votre journal ?

— Sans doute, monsieur Balderby.

Et ça intéressera vos lecteurs ?

— Beaucoup. Le devoir du *Rapide* est de renseigner le public sur l'arrivée à Paris des personnages de votre importance.

— Vous me flattez. Ma fortune est importante, il est vrai, mais je n'esuis qu'un fort petit personnage. Je n'ai d'autre mérite que d'avoir réussi dans des opérations industrielles, commerciales et financières.

Le lendemain matin, à son réveil, James se faisait apporter le *Rapide*. Il y trouva, en première page, un filet de cent quarante-deux lignes rapportant assez fidèlement l'interview de la veille.

Et comme ce filet ne disait que du bien de lui, il goûta pour la première fois aux douceurs de la réclame.

II

JAMES BALDERBY n'était venu en France que pour complaire à sa femme, française d'origine et de cœur.

Restée belle en dépit de ses quarante-deux ans, d'une beauté opulente que les millions du nabab encadraient superbement, Mme Balderby était la fille d'un commandant en retraite, qui, pris de la folie de l'or, se fourvoya dans les placers de la Californie.

C'était pour sa petite Marie que ce vétérán de la gloire rêvait la fortune. Il l'emmena en Amérique, la plaça dans un pensionnat français de New-York et partit à la découverte.

Six mois après, Marie, à peine âgée de quatorze ans, apprenait qu'elle était orpheline : son père, désespéré de ne pas avoir réussi, s'était tué d'un coup de revolver, sur le seuil du pensionnat où il venait de l'embrasser pour la dernière fois.

L'aventure fit du bruit dans New-York. Le reportage la développa sous toutes ses faces. On poussa la conscience professionnelle jusqu'à publier, dans les journaux illustrés, le portrait de la fille du suicidé : une tête gracieuse qui justifia le renom de nos Parisiennes.

Des personnes charitables se proposèrent pour recueillir l'orpheline. Marie refusa toutes les offres. Elle se plaisait au pensionnat et ne demandait qu'à y rester. Mais qui paierait les frais considérables de son éducation ? Un anonyme s'en chargea et tint parole jusqu'au bout. Il ne recula devant aucun sacrifice. Sa protégée eut toute latitude de se perfectionner dans les arts d'agrément : musique, dessin, peinture, danse, gymnastique, équitation, vélocipédie. Et comme elle excellait en chaque spécialité, à dix-huit ans elle était une jeune fille parfaite : Instruite jusqu'au bout des ongles, pianiste accomplie, peintre amateur de distinction, souple à rendre des points à un clown, amazone et bicycliste infatigable.

Qu'allait-elle devenir, sans fortune, avec tous ces talents ? Grave question que résolut victorieusement son bienfaiteur anonyme.

Un beau jour, la directrice du pensionnat présenta à Marie un gentleman ni beau ni laid, ni commun ni distingué, ni vieux ni jeune, mais dont le visage exprimait la bonté, la franchise et l'énergie.

— Je suis, lui dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler légèrement, celui qui a remplacé votre père.

Marie s'inclina respectueusement. Des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux.

— Dans quelques jours, ajouta l'inconnu, vous serez libre de votre destinée. Pour vous faciliter le dur chemin de l'existence, je vous ai fait donation d'une rente annuelle de cent mille francs dont le capital reviendra à vos héritiers. Ne me remerciez pas, mademoiselle, vous l'avez déjà fait par votre conduite exemplaire, votre ardeur au travail, et surtout par la gratitude qui se lit dans vos beaux yeux.

Rien n'égale la puissance d'un adjectif bien placé. Marie en fut si touchée qu'un an après elle épousait son bienfaiteur, lequel n'était autre que James, Balderby. De cette union naquit Suzanne, portrait vivant de sa mère, au physique comme au moral.

Oui, James Balderby était un homme heureux. Le bonheur incarné !

Comment aurait-il pu refuser à sa femme de revoir la France, dans ce Paris dont elle avait conservé un souvenir éblouissant ?

Suzanne, qui allait sur ses dix-sept ans, était ravie de ce voyage ; elle avait entendu sa mère vanter si souvent Paris, capitale du monde des arts, la ville hospitalière par excellence !

Et, en présence de l'accueil si flatteur qu'on lui faisait par le puissant organe du *Rapide*, Balderby se félicitait d'avoir traversé l'Océan, abandonné ses grandes affaires, fait trêve à ses ambitions insatiables de manieur d'argent.

Il jouissait enfin de ses millions.

Le monde *select* tint à honneur de posséder ce demi civilisé ; il se laissa prendre.

Tout Paris s'occupa de lui, parce que Balderby, sans y prétendre, l'étonna. Il était entré de plain-pied dans le domaine de la chronique en achetant l'hôtel d'une actrice en renom et il stupéfia le boulevard par ses prodigalités. On lui attribua un demi-milliard de fortune. Tout ce qui porte un nom dans les arts, les sciences ou la politique, voulut assister à ses fêtes.

Paris se lassa vite et brisa facilement ses idoles. Paris mentit à sa renommée et, cette fois, ne se lassa point. James vivait heureux, épanoui, goûtant à la ville de tous les rêves, comme un gourmet se délecte à un dessert de choix.

Resté bon homme, malgré d'incalculables richesses, Balderby ne jouit pas longtemps de sa félicité. Il traitait tout le monde sans façon ; la chronique le lui rendit. Elle se fit douce, d'abord, aimable et familière, mettant son esprit sur le compte du nabab et lui prêtant des idées originales, comme celles d'offrir à sa femme un jupon de calicot à cinquante centimes, brodé de vieux point de Venise à cinq cents francs le mètre ; à un ténor, réputé pour sa bêtise, quatre bottes de foin à chacune desquelles était attaché un cheval de mille louis. Puis, quand elle l'eût chargé d'excentricités, la chronique se fit curieuse, indiscreète, cancanière, se targua de connaître les moindres détails de la vie privée du nabab. Après avoir vanté les fêtes de James, les toilettes de Mme Balderby et de Suzanne, les diamants de l'une, la simplicité de l'autre, certains reporters, à court de documents, se mirent en frais d'imagination.

On alla jusqu'à prétendre qu'un concours de beauté s'était tenu à l'hôtel Balderby, au milieu d'un bal costumé : le prix de majesté était échu à l'amphitryonne, en pivoine, celui de séduction à Suzanne, en myosotis.

James lut ces turpitudes et ses gros sourcils se froncèrent. Un juron lui échappa. Il étendit son poing fermé, les doigts en dehors, puis, d'un coup sec, ramena le bras.

Ce n'était pas fini : des marchands d'échos firent parcourir à Suzanne la gamme incohérente des prétendants les plus étranges. En vain, les démentis succédaient aux démentis ; en vain Mme Balderby, se laissant interviewer pendant un voyage de James à Londres, déclara-t-elle que, selon la coutume américaine, Suzanne n'aurait pas un sou de dot, l'existence de ces braves nababs leur devint insupportable. On émit des doutes sur la fortune de Balderby, puis sur l'origine de cette fortune. Le bruit courut que James avait arrêté des trains de chemin de fer et détrossé des émigrants dans les prairies du Far-West. Jusqu'à des canards illustrés qui, pour expliquer son tic du bras droit, représentèrent le pauvre millionnaire, couteau en main, scarifiant un Peau-Rouge.

Des échos à clé circulèrent de feuille à feuille, de bouche à bouche. On insinua que Mme Balderby—laquelle buvait de l'eau par ordonnance de la Faculté—se grisait à l'américaine, solitairement, avec tout ce qui lui tombait sous la main : whisky, brandy, bières allemandes ou champagne.

Vraiment, l'on eût dit qu'une conspiration de quelques mauvais plaisants sans vergogne s'était juré d'obliger les Balderby à quitter la France.

James fût déjà reparti sans sa femme qui n'était pas encore lasse de Paris, et à laquelle il laissait d'ailleurs ignorer les trois quarts de ces misères.

Mais sa vie était empoisonnée. On parlait de lui tous les jours, et il n'était point d'absurdités qu'on n'inventât. On le taxa d'avarice sordide, lui qui jetait l'or à la pelle ! Dans les scandales que, de loin en loin, le reportage dépiste, des noms connus se trouvent parfois mêlés, des familles honorables compromises ; peu s'en fallut qu'on imprimât tout vif celui de James, sans égard pour ses habitudes patriarcales et la sévérité de ses mœurs.

Tout à coup, le bruit courut que le richissime Américain, l'"homme au tic" était malade.

Paris s'en émut et demanda des nouvelles.

Des feuilles criées sur le boulevard, de celles qui se masquent tous les soirs sous un nouveau titre publièrent un bulletin de santé de l'illustre souffrant. L'une d'elles se distinguait par la cruauté des détails : "James est atteint de sclérose, maladie qui ne se manifeste guère que dans les vaisseaux artériels si délicats du cœur et du cerveau ; M. Balderby est à la merci d'un battement de cœur, et le travail de la digestion constitue un péril pour lui."

Chaque jour le compte rendu s'amplifiait.

De fait, James était malade d'un rhume pris à la chasse, mais Suzanne et sa mère parcouraient, le matin, ces vilains imprimés et s'en épouvantaient : "Si l'émotion est trop forte, si la digestion est trop rapide, si un flux de sang trop abondant se précipite dans l'artère, celle-ci peut éclater sous la pression circulaire. C'est la mort... la mort subite, si l'artère du cœur est brisé ; la mort après une agonie de deux heures si l'accident se produit dans le cerveau."

Un beau matin, James, qui se portait comme un charme, entendit crier sous ses fenêtres : LA MALADIE BALDERBY : SA MORT. Son poing fermé s'étendit, les doigts en dehors ; d'un coup sec, il ramena le bras.

Dès lors, il fut triste. Paris gouailleux lui sembla sinistre.

Huit jours après, l'hôtel était à vendre ; James avait quitté Paris.

III

è

À la même époque, Me Duroquois, notaire à Melun, vendait à un sieur Arthur Morton une modeste villa sur les bords de la Seine, près des Lys de Dammarie.

—Je ne suis pas riche, avait dit l'acquéreur au notaire. La maison payée, il me restera quatre mille francs de rente, mais j'ai des goûts modestes ; ma femme et ma fille s'occupent du ménage ; nous n'avons besoin que d'une bonne pour faire la cuisine.

Les Morton avaient acheté la maison toute meublée ; ils s'installèrent aussitôt.

Le père ne sortait guère de son jardin. Il y fumait de bonnes pipes en contemplant ses arbres fruitiers, ou en dégustant de bons livres.

Sa femme et sa fille se promenaient parfois le soir, au long de la Seine et suivaient les comédies et drames qui se passent entre pêcheurs à la ligne et le poisson d'eau douce.

Paris versa, sur Balderby disparu, toute sa verve insultante. L'ancien nabab prit place parmi ces coureurs de hasard, restaquouères de toutes nations, qui naissent en une nuit sur le boulevard, champignons vénéreux de l'asphalte.

Arthur Morton, —on l'a deviné, —n'était autre que James Balderby. En lisant sa triste fin, il pâlit et ses poings se crispèrent avec des mouvements convulsifs du bras droit.

Il faisait, d'accord avec sa femme et sa fille, abstraction de son encombrante fortune, dans le seul but de se débarrasser des importuns et des curieux. On ne s'occupe en aucun pays de gens qui n'ont que quatre mille livres de rente ; on les laisse cultiver en paix leur jardin et flâner au soleil devant leur porte, tailler leurs arbres, arroser leur salade, mettre du vin en bouteilles, faire un rams entre voisins au bouchon le plus proche. Ce ne sont point personnages dont le *Rapide* se croit tenu d'enregistrer les faits et gestes.

Mais pourquoi James ne s'était-il pas éloigné davantage de ce Paris où les murs de toutes les célébrités sont percés à jour par la badauderie ? Il y a en France tant de charmants coins ignorés de la cohue parisienne !

C'est qu'en choisissant Dammarie-les-Lys pour refuge, le nabab obéissait encore à la volonté de sa femme.

Et ce n'était pas par pur caprice que Marie avait choisi ce village. Là, s'était écoulée sa première enfance ; là, après la mort de sa mère, elle était restée, jusqu'à l'âge de six ans, aux soins d'une nourrice dévouée, Mme Loiseau, femme d'un petit cultivateur.

Elle se rappelait toujours la désolation de ces braves gens, le jour où son père vint la leur reprendre pour la mettre dans un pensionnat de Paris, à Auteuil. Elle aussi avait bien pleuré ; on eut beau lui répéter que le commandant était son père, elle se sentit comme un grand vide au cœur en quittant sa nourrice.

Le commandant n'était rien moins que tendre. Jaloux de l'affection portée par les Loiseau à sa fille unique, il se garda de leur donner son adresse. Ils les avait payés largement ; il se considérait comme étant quitte envers eux.

Mais Marie n'oublia jamais ceux qui avaient pris soin de son enfance. Dès qu'elle sut écrire, elle leur donna de ses nouvelles et en reçut de bonnes lettres toutes pleines de tendresse.

Avant de partir pour l'Amérique, elle supplia son père de la conduire embrasser sa nourrice. Le commandant s'y refusa net, prétendant qu'il n'avait pas le temps.

Le lendemain de son installation à New-York, elle écrit aux Loiseau, dont elle était restée sans nouvelles depuis près d'un an. Sa lettre lui revint avec cette mention :

“ Loiseau décédé, sa femme partie sans laisser d'adresse. ”

Sans doute, le malheur s'était abattu sur cette pauvre famille. Marie les pleura longtemps. Mais elle-même ne tarda pas à passer par de cruelles angoisses. Seule à l'étranger, si loin de son pays, ne sachant à qui recourir, elle eût été vouée à toutes les misères sans la généreuse intervention de Balderby. A l'occasion de son mariage, elle adressa une nouvelle lettre à la veuve Loiseau. Ce billet lui revint avec cette sinistre mention :
Décédée.

IV

La première sortie de Mme Morton fut pour s'assurer si elle rencontrerait la maison nette de sa nourrice.

Mais comment s'orienter avec des souvenirs aussi confus ? Tout ce que Marie se rappelait, c'était que la porte charretière donnait sur la campagne, en face d'un noyer qui lui prêtait sa grande ombre, en été tout l'après-midi.

Vêtue avec la simplicité d'une petite bourgeoise, elle s'était mise en route au hasard, avec Suzanne. Il était huit heures du soir et la nuit commençait à tomber.

Elles s'engagèrent dans la grande rue et la parcoururent tout entière sans s'arrêter.

Ce c'était pas là.

Elles revinrent sur leurs pas et tournèrent dans une rue latérale.

Soudain, Marie s'arrête. Elle a reconnu son noyer, vieilli de trente-six ans et plus beau que jamais ; mais en face... il n'y a plus de maison !

Oui, c'est là... et pourtant?...

Vient à passer une très vieille femme, courbée en deux et s'appuyant sur un bâton.

Marie se décide enfin à demander des renseignements.

— Pardon, madame...

La vieille se retourne et salue si bas que, sans son bâton, elle perdrait l'équilibre.

— N'est-ce pas ici que demeurait... autrefois... les époux Loiseau ?

— Ici, oui, madame, mais la maison a brûlé, qu'il y a bien longtemps, bien longtemps ; que même Célestin a péri dans l'incendie et que sa femme étions devenue folle.

— Oh ! mon Dieu !

— C'est-y que vous les connaissiez ?

— Oui, madame.

— De bien braves gens, incapables de rien prendre à leur prochain et de bouder contre l'ouvrage.

Marie risqua une deuxième question.

— Sait-on comment est morte Mme Loiseau ?

— Laquelle ?

— La veuve.

— Voulez-vous parler de celle de Célestin ou de celle qu'a donc épousé le frère cadet de Célestin et qu'étions veuve aussi avant d mourir ?

— Je veux parler de la première.

Marie avait complètement oublié l'existence d'une deuxième branche des Loiseau.

—La Célestine ! fit la vieille, elle avons maintenant de quoi finir ses vieux jours sans tendre la main. Elle avons hérité d'un brave homme de vieux monsieur où qu'elle faisions le ménage à Paris, où qu'elle étions partie après l'incendie qui leur z'y a tout brûlé, et pis qu'el.e n'étions assurés de rin de rin ! La Célestine avons quasiment cinquante-cinq francs à manger par mois.

Le visage de Marie chaztait les louanges du créateur.

—Et... où habite Mme Loiseau ?

Au bout de la grande rue, une petite maison toute basse au milieu d'un jardinet. Bien sûr qu'a dort, à c't' heure, la Célestine. Savez-vous bien qu'elle all'ons sur ses soixante-deux et moi sur mes quatre-vingt-deux !

—Merci, madame, bonsoir.

Et Mme Morton, oubliant qu'elle n'avait que quatre mille livres de rente, lui glissa un beau louis d'or dans sa vieille main calleuse.

Suzanne, qui donnait le bras à sa mère, se serra contre elle, disant :

—Oh maman, que je suis heureuse pour toi !

—Chéris !

Elles allèrent jusqu'à la petite maison toute basse, au bout de la grande rue ; mais les volets étaient clos, et, comme elles s'arrêtaient devant la porte, un vieux chien aboya sourdement à l'intérieur.

Elles s'éloignèrent, de peur de troubler le repos de Nounou.

James, informé de ce grave événement qui semblait rajouir sa femme de dix ans, fut ravi. Il recommanda de ne pas révéler son identité à la veuve Loiseau. Il était décidé à s'appeler Morton, et non Balderby, pour le reste de son séjour en France.

Le lendemain matin, Marie accourut chez sa nourrice. Suzanne avait tenu à l'accompagner.

On juge du bonheur de Nounou en embrassant sa Marie, qu'elle n'espérait plus revoir avant de mourir.

On s'expliqua : si la deuxième lettre de Mme Morton lui avait été renvoyée en Amérique, c'était sans doute qu'on la croyait adressée à la veuve du frère cadet de Célestine, morte cette année-là.

C'était positif que la Célestine avait eu le cerveau dérangé à la suite de la mort tragique de son homme. On l'avait guérie à l'hospice Sainte-Anne et, se trouvant sans ressources, elle s'était placée, comme domestique, à Paris, chez un vieux monsieur doux comme un mouton et qui la coucha sur son testament, oh ! pour pas grand'chose, mais c'était toujours ça. De toute sa famille, il ne lui restait plus qu'un petit-fils, Julien, qui s'était engagé aux zouaves à l'âge de dix-huit ans, avait conquis tous ses grades et était sous-lieutenant depuis six mois en Algérie. Julien écrivait souvent à sa grand'mère. Même qu'il lui avait promis de demander, à la fin d'août, un congé de quinze jours à son colonel et de venir le passer auprès d'elle.

M. Morton fit le meilleur accueil à la nourrice.

Quand elle dînait chez lui, il la reconduisait, en compagnie des siens, jusque sur le seuil de sa porte.

—Marie, disait la bonne vieille, t'as évu de la chance ; t'as épousé un *phénisque* !

Cependant, les Morton menaient une existence terre-à-terre dont ils ne se seraient pas crus capables. Ils ne dépensaient guère plus que les 350 francs par mois accusés à Me Duroquois et ils ne s'en trouvaient pas plus mal. Ils n'excitaient la jalousie de personne. Ils vivaient heureux, tranquilles, reposés.

Balderby transporta son activité dans la pêche à la ligne, art auquel il n'avait jamais eu le temps de s'initier. Il y retrouva toutes les émotions de la lutte.

Il était décidé à rester jusqu'à la chute des feuilles dans le programme de la villégiature que sa femme lui avait dicté. Et pour jouer dans la perfection son rôle de petit rentier, pour détourner de lui tout soupçon de coffre-fort inépuisable, il fit des dettes !

Mme Morton eut des notes en retard chez l'épicier et le boulanger, chez le boucher et le charcutier. Elle ne payait qu'à la dernière extrémité, après les menaces des fournisseurs.

Les choses en vinrent à un point que le boucher.— on lui devait plus de deux cents francs,— refusa des côtelettes.

Le lendemain, on apprit que le père Morton avait emprunté sur hypothèque. Les fournisseurs se rassurèrent. Deux mois après, un marchand de nouveautés de Melun convo-

quait ce bourgeois dilapidateur devant le juge de paix pour régler à l'amiable une créance de cent trente francs. Morton demanda des délais et s'engagea à payer par fractions de vingt francs par mois.

Les bruits les plus fâcheux couraient donc sur la solvabilité des nouveaux propriétaires, et ces bruits étaient entretenus par les domestiques, que Mme Morton renvoyait de mois en mois en leur refusant leurs huit jours.

Ces précautions, que Balderby exagérait, par peur d'être reconnu et remis dans les gazettes, lui sauvèrent peut-être la vie. Un matin, il constata que des malfaiteurs s'étaient introduits dans sa cave et rafraîchis à ses dépens. Comme tout le monde sait écrire aujourd'hui, les visiteurs avaient laissé un mot ainsi conçu : *Nous ne sommes pas montés là-haut parce que nous savons que vous n'avez pas le sou.*

Mais Balderby avait beau cacher ses millions, il possédait à la maison un trésor qu'il lui était impossible de dérober à la vue des amateurs : sa Suzanne, qui se trouvait tout heureuse d'être enfin regardée par elle-même et non pour ses espérances.

Or, parmi les admirateurs de Mlle Morton, il en était deux qu'on voyait toujours ensemble, et qui ne manquaient jamais l'occasion de lui dire au passage, d'un simple coup d'œil expressif : " Mademoiselle, vous êtes charmante ! " Tous deux, depuis quelque temps, se livraient, l'après-midi, au plaisir de la pêche, à distance respectueuse de James, avec qui ils avaient essayé vainement d'entrer en conversation suivie.

Suzanne, intriguée, prit, auprès de la mère Loiseau, quelques renseignements sur ces inséparables. L'un n'était rien moins que le vicomte Gontran de Varnière, fils unique d'un châtelain du voisinage, et l'autre, son cousin germain, le baron Frédéric de Laigneval, âgés l'un et l'autre de vingt-cinq ans, et dans une honorable situation de fortune.

Un vicomte ! un baron ! Suzanne se mit à rire ; car elle ne tenait à être ni comtesse, ni baronne, à moins que... il n'y a rien d'impossible !

De fait, ces deux jeunes gens lui semblaient fort bien, mais elle n'aurait pu dire lequel lui plaisait davantage du blond Frédéric ou du brun Gontran.

Quelques jours après, le père Morton, accompagné du vicomte et du baron, qui le soutenaient chacun par un bras, rentra tout trempé à sa villa. Il était tombé dans la Seine en se penchant d'un bateau pour attraper une brème qui se débattait au bout de sa ligne.

Ces messieurs s'étaient jetés à l'eau et lui avaient sauvé la vie... avant qu'il n'eût eu le temps de faire sa première brassée

Cet acte de " dévouement " leur valut leur entrée dans la place. A partir de ce jour, ils devinrent les familiers de la villa Morton, au grand plaisir de James, qui commençait à se lasser de sa solitude.

Tous deux étaient plus ou moins épris de Suzanne, dont la beauté et la grâce les attirèrent. Ils s'en raillaient mutuellement, car ils ne doutaient pas que leurs illustres familles s'opposeraient à les voir épouser une fille dont le père avait été appelé chez le juge de paix par ses fournisseurs.

Or, il advint que le vicomte de Varnière reçut, un dimanche, la visite d'un ancien camarade de collège, Octave de Manillon, chef d'informations au journal le *Rapide*. Le reporter venait se reposer un instant de ses marches et contremarches sur le pavé de Paris.

Gontran le présenta à Frédéric et tous trois, après un bon déjeuner au château, se munirent d'engins de pêche et prirent le chemin de la " goujonnerie ".

— Je te présenterai, dit le vicomte à Octave, à un pêcheur anglais ou américain—je n'ai pas encore pu savoir—qui a une bien jolie fille.

— Va pour le pêcheur ; quant à la jolie fille, ça m'est bien égal... aujourd'hui.

— Vous n'en diriez pas autant, dit Frédéric, si vous aviez vu miss Suzanne.

— Suzanne ! fit de Manillon, en se frappant le front du bout de l'index, je connais ce nom-là.

Les cousins éclatèrent de rire.

Mais le reporter n'y prit garde, Il s'était arrêté au beau milieu du chemin et, consultant sa mémoire, recherchait une Suzanne dans la case réservée aux jolies filles.

Ils n'étaient plus qu'à deux cents mètres du bord de l'eau. Déjà l'on apercevait Morton installé à l'avant de sa barque, la ligne à la main.

Gontran secoua le journaliste, et lui montrant du doigt le père de Suzanne :

— *Ecce homo !*

De Manillon s'arrêta encore, et pour mieux voir, se fit une lorgnette de ses ses deux mains arrondies au-dessus de l'arcade sourcilière.

—Mais je connais ce dos-là ! dit-il, certainement que je connais ce dos-là.

Tout justement, le père Morton vint à se tourner de côté, et retirant l'affreux chapeau de paille dans lequel jamais nabab n'eût voulu loger son crâne, il s'épongea le front avec un vilain foulard de couleur,

—Mais je connais ce crâne-là s'écria de Manillon, je ne connais que ça !

Et voici que le père Morton, venant de ferrer une jolie perche et de la mettre en son filet, étend son bras droit, poing tourné en dehors et le ramène d'un coup sec, façon de dire : " Encore une qui ira dans la poêle à frire ! "

—Comment l'appeliez-vous, votre type ? demanda de Manillon.

—Morton, répondit en chœur les cousins.

—Morton, répéta le reporter avec un ricanement diabolique, Vous en êtes bien sûrs ?

—Absolument.

—Et sa fille s'appelle Suzanne ? Je parierais que sa femme porte le nom de la Sainte Vierge.

Tout justement.

—C'est bien lui ! s'écria le reporter. Ah ! mes enfants, quel coup de reportage ! Achevez demain le *Rapide*, vous m'en direz des nouvelles ! Mais au fait, vous n'êtes pas du métier. Avec vous, je ne crains pas la concurrence. Pourquoi ne vous dirais-je pas tout de suite ce qu'il en est : votre prétendu Morton n'est autre que James Balderby, le fameux nabab !

— Balderby ! répétèrent le comte et le baron, stupéfaits.

—Oui, Balderby ! Et qu'on ne vienne pas me soutenir que ce n'est pas un nabab pour de bon, celui-là, comme l'ont prétendu des reporters de carton. J'ai pris mes renseignements, moi ! Je suis allé à l'ambassade des États-Unis où l'on n'a rien à me refuser, pas plus qu'ailleurs, et l'on m'a prouvé, document en main, que James Balderby jouissait d'une fortune de deux cent cinquante millions.

—Deux cent cinquante millions ! répétèrent nos gentilhommes, émerveillés.

Gontran ajouta :

—Alors, pourquoi le père Morton fait-il des dettes dans ce pays ?

—Pour se cacher, parbleu ! Le malheureux a été si embêté par la presse ! Il ne pouvait plus faire un pas sans qu'on le mit dans le journal. Ici, il est tranquille.

—Et tu vas encore l'embêter ! demanda Gontran, inquiet.

—Evidemment ! Est-ce ma faute si mon étoile d'informateur me remet sur le chemin de cet infortuné. Mais retournons en arrière et causons. Vous allez me donner, tous les deux, les renseignements les plus complets. Ah ! c'est bien amusant ! C'est bien américain, surtout ! Le joli article à faire ! Il sera reproduit par toute la presse parisienne, provinciale et étrangère.

Les deux cousins, fort ennuyés, se résignèrent à " informer " l'impitoyable reporter.

Mais quand il eut pris toutes ses notes, Gontran lui demanda d'un air sérieux :

—Quel serait ton rêve en ce monde, mon petit de Manillon ?

—Singulière question à propos d'un nabab !

—Tu vas voir. Ton rêve, avoue-le, serait de devenir le propriétaire du *Rapide*.

—Pour ça, oui.

—Eh bien ! ne fais pas ton article et tu seras, peut-être bientôt, cet heureux mortel.

—Comment ce miracle pourrait-il s'accomplir ?

—J'y arrive. Frédéric et moi, nous sommes les seuls intimes de la villa Morton. Sa femme nous reçoit à merveille et miss Suzanne ne nous regarde pas avec des yeux hostiles, loin de là ! n'est-il pas vrai, Frédéric ?

Le baron reconnut positivement la chose.

—Et après ! fit de Manillon. Auriez-vous la prétention d'épouser l'héritière du nabab !

—Pourquoi pas ? répondirent les cousins.

—Si Frédéric y consent, ajouta le vicomte, nous nous mettrons, lui et moi, sur les rangs, et celui qui, d'ici à un mois, aura le plus de chances de succès, cédera la place à l'autre.

—Accepté, dit le baron.

—Et celui qui épousera, termina le vicomte, fournira à de Manillon, les fonds nécessaires à l'acquisition du *Rapide*.

—Accepté ! répéta Frédéric.

Le reporter considéra les rivaux et les trouva fort bien, chacun dans leur genre. Au fait, pourquoi le brun ou le blond ne réussirait-il pas à se faire aimer de Suzanne ? Ce ne serait pas la première fois qu'une Américaine s'éprendrait d'un Français bien né et de bon ton.

De Manillon s'emballa au point de renoncer à son article.

—Allez-y, mes enfants, dit-il, et surtout, soyons sérieux ! Vous voilà bien renseignés. Miss Balderby, qui est très, chatouilleuse au point de vue de l'amour-propre, se croira aimée pour elle-même ; vous avez des chances de réussir. Seulement, dans un mois n'allez pas vous brouiller à mort sur l'éternelle question d'ôte-toi de là que je m'y mette ! Si vous n'arriviez pas à vous entendre, prenez-moi comme arbitre. Sur ce, comme vous n'avez pas de temps à perdre, je vous lâche, Vous me reverrez dans quinze jours et si, par malheur, ça ne marche ni pour le blond ni pour le brun, je reprendrai tous mes droits d'informateur.

De Manillon leur serra cordialement la main et s'en revint à Paris où son étoile de reporter lui réservait la primeur d'un crime passionnel qui le consolait de l'affaire Morton-Balderby.

V

Ce soir-là, nos deux gentilhommes manœuvrèrent si bien que le père Morton les invita à dîner.

Ils n'eurent garde de refuser.

—Je vous prévins, leur dit James, que le menu est des plus modestes. Aimez-vous le bouilli ?

—Beaucoup, dit Gontran.

—Énormément, affirma Frédéric.

Jamais pot-au-feu ne parut plus délectable aux rivaux que celui de Mme Morton. Ce n'était certes pas du consommé et le bouilli manquait de moelleux ; mais Suzanne assaisonnait le tout de sa présence.

Miss Morton remarqua que Frédéric se montrait plus réservé que d'habitude, tandis que Gontran, plein d'entrain et de gaieté, ranimait la conversation par ses saillies.

Elle s'amusait, grâce au vicomte ; mais le baron l'intéressait davantage.

Simple et familière comme les Américaines, elle se permit, après dîner, de railler Frédéric sur sa mélancolie.

—Il y a des jours, dit le baron avec un gros soupir, où l'âme ne peut secouer les nuages qui l'entourent et qui semblent lui cacher quelque gros chagrin latent.

Il fallut expliquer à Suzanne le véritable sens du mot : latent.

Gontran riait sous cape des attitudes rêveuses de Frédéric. A son avis, c'était du vieux jeu, même en France où la poésie tend à se reléguer de plus en plus dans de petits volumes rimés par des buveurs d'eau.

Au bout de la quinzaine, de Manillon accourut aux nouvelles.

—Et mon *Rapide*, comment va-t-il ?

—Très bien, répondirent avec un parfait ensemble nos intrigants.

Mais le reporter ne se contenta pas d'une affirmation aussi intéressée. Il se fit donner des détails complets. Il posa le pour et le contre, réfléchit et conclut que le baron Frédéric de Laigrevail lui semblait avoir dépassé, sur ce champ de course intime, d'au moins trois longueurs, le vicomte Gontran de Varnière.

Continuez, messieurs, dit-il. A l'autre, dimanche !

Le matin, la mère Loiseau s'en était venue toute joyeuse, à la villa Morton. Elle tenait une lettre à la main.

—Tu sais pas, Marie, eh bien, not'fiston nous arive à c'soir. Tu verras comme il étions gentil, mon Julien.

—J'espère, dit Morton, que vous nous le présenterez.

—Bien sûr !

En revenant de la pêche, Gontran et Frédéric ne furent pas peu étonnés de trouver les Morton en compagnie d'un sous-lieutenant du 3e zouave.

Julien Loiseau n'avait rien d'élégant en soi ; mais son maintien caractérisait le soldat qui a la vocation du métier des armes et qui entend y faire son chemin. Le regard était

plein de noblesse, le parler franc. Une mâle énergie se lisait sur son visage, et cependant l'ensemble trahissait l'indulgence et la bonté.

Julien devait être adoré de ses soldats tout en obtenant d'eux un respect absolu de la discipline.

— Pêchez-vous à la ligne ? lui demanda le père Morton.

— Quand il y a du poisson.

— Il y en a toujours pour les braves.

— Excepté dans le désert, soupira Alfred. Enfin, j'ai donc environ quinze jours à passer au bord de la Seine. Vous ne vous doutez pas, mesdames, du plaisir qu'un soldat d'Afrique éprouve en revoyant, au bout de deux ans, sa terre natale ! Mais j'oublie que grand'mère m'attend pour dîner.

A demain, monsieur Morton, j'y porterai une gaule et du crin de cheval.

Suzanne aperçut dans une glace les figures déconfites des deux soupirants. Elle se contenta pour ne pas éclater de rire.

Les cousins remontèrent, pensifs au château.

— Qu'en penses-tu ? demanda Gontran à son complice.

— Qu'il faut veiller au grain.

— Mais, cousin, nous n'avons plus qu'une quinzaine devant nous et de Manillon ne manquera pas de nous relancer.

— Il faut prendre un parti, mon cher Gontran.

— Lequel, puisqu'elle ne nous aime ni l'un ni l'autre ?

— Tu me disais le contraire, ce matin. Tu te croyais le préféré. Sur quoi bases-tu ton découragement ?

— Sur une simple observation, répondit le baron : mais Suzanne ne nous a pas adressé un regard, tout le temps que le zouave était là.

— Simple curiosité de jeune fille, répliqua le vicomte. L'héritière de Balderby n'ousserait point ce paysan galonné.

— Mon cher, répliqua l'emphatique Gontran, dans les démocraties, l'uniforme du soldat, quand il est bien porté, symbolise la noblesse de l'âme, à défaut de celle du nom.

— Toujours poète ! Moi, je suis décidé à faire ma demande en mariage avant huit jours.

— Moi aussi, alors, puisque nous n'avons aucun moyen de savoir lequel des deux déplaît le moins à Suzanne.

Pour s'accorder, ils jouèrent au piquet la primauté de la démarche.

Frédéric gagna la partie, mais il n'en profita pas.

Au bout de la quinzaine, ils étaient encore dans le *statu quo*.

Aussi bien, Suzanne leur faisait-elle de plus en plus froide mine.

Il est vrai qu'elle ne se montrait pas plus avenante—du moins, devant eux,—à l'égard du zouave et que ce dernier, tout entier à sa mère-grande, ne paraissait nullement s'intéresser aux beaux yeux de miss Morton.

Cette situation se serait prolongée sans l'ingérence de l'inflexible Manillon.

Le reporter ne leur accorda qu'une délai de quarante-huit heures pour s'exécuter.

— Si l'un de vous n'est pas fiancé après-demain à la petite Balderby, s'écria-t-il, mon article paraîtra et je vous y fourrerai tous les deux, ce qui donnera encore plus de piquant à l'article.

— Alors, n'oublie pas de t'y fourrer aussi répliqua le vicomte.

Il fallut s'exécuter.

Frédéric fit sa demande en règle au père Morton.

— Impossible, répondit James.

— Pourquoi ? soupira le baron.

— Parce que ma fille n'a pas un sou de dot, et qu'elle n'aura rien ou presque rien, après ma mort.

— Oh ! c'est là une question fort accessoire balbutia Frédéric.

Balderby le regarda bien en face.

Le postulant baissa les yeux.

— Hum ! fit James.

Un soupçon de la vérité venait d'entrer dans son esprit.

— Et vos nobles parents, monsieur le baron ? Ils ne consentiraient certainement pas à s'allier à la famille d'un... pauvre Américain.

— Pardon, monsieur Morton. Mes parents consentent.

— Ah ! ah !

Et le père Morton tendit le bras droit, poing fermé en dehors, et le ramena d'un coup sec. En même temps ses gros yeux s'injectèrent de sang.

— Nous en reparlerons plus tard, monsieur le baron. Rien ne presse.

Les soupçons de Balderby s'accrochèrent lorsque Gontran lui adressa semblable demande en témoignant d'un désintéressement non moins exemplaire.

Il le renvoya également à plus tard.

James prit sa fille à part et l'informa de la double démarche de ses sauveteurs.

Miss Suzanne en rit aux larmes.

— J'estime ces deux gentilshommes, dit-elle, mais je ne les aime ni l'un ni l'autre. Or, je n'épouserai jamais qu'un homme que j'aimerai.

— Pourvu qu'il me plaise aussi, n'est-ce pas, fillette ?

— Oh ! Je suis sûr qu'il te plaira.

Balderby recula d'étonnement.

— Tu as donc déjà fait ton choix ?

— Je m'ai pas dit cela, père.

— C'est que...

— J'ai dit : je répète que je ne veux être ni baronne ni vicomtesse.

Mme Balderby fut mise en dehors de ses confidences. A quoi bon lui causer de l'émoi ? elle était si heureuse à Dammarie-les-Lys !

Mais plus Balderby réfléchissait, plus il doutait de la sincérité des deux rivaux. Pour les éprouver, il s'enferma chez lui, et quand ils se présentèrent il leur fit dire qu'il était trop occupé pour les recevoir. Il renouvela cette manœuvre le lendemain. S'ils ne s'en fâchaient pas, ce serait la preuve de leur duplicité : on ne se fâche jamais contre un nabab dont on a conçu l'espoir d'épouser la fille unique.

Or, le jeudi matin, Balderby lisait avec stupéfaction dans le *Rapide* l'histoire de son émigration à Damarie-les-Lys.

Cela n'était pas présenté de méchante façon, au contraire ! De Manillon engageait James à mépriser les cancanes de la presse et à rentrer dans le monde, où sa disparition avait laissé un vide. On refaisait l'éloge de la charmante Suzanne et on exagérait le nombre des demandes en mariage qu'elle avait essuyées depuis sa médiocrité volontaire.

James souriait en admirant presque ce coup de reportage ; mais la fin de l'article le bouleversa complètement.

Ce dernier paragraphe s'intitulait : *Le tic de Balderby*, et était ainsi conçu :

“ Vous connaissez sans doute l'*Union Stock Yards* de Chicago, un marché de 345 acres de superficie, pouvant contenir 25,000 bœufs, 100,000 porcs, 22,000 moutons et 1,200 chevaux ? C'est la grande tuerie d'Amérique, la plus grande boucherie du monde. Eh bien ! qui le croirait aujourd'hui ? James Balderby en était, il y a trente-cinq ans, un des bourreaux attirés, oui, Balderby lui-même, jeune gaillard à forte encolure, le cou gras et rose, les yeux à fleur de tête, sans barbe, l'air étonné et placide.

“ Du matin au soir, sans trêve ni merci, comme un forgeron forge, comme un tailleur coud, comme un cordonnier bat la semelle, Balderby égorgait trois ou quatre cents porcs, par jour, entre un lever et un coucher de soleil !

“ C'était un beau spectacle, trop rouge, mais bien américain.

“ Au milieu d'une salle très haute, James Balderby, le couteau à la main, attendait les condamnés.

“ Ceux-ci, de minute en minute, lui arrivaient un à un, liés par une patte de derrière à une chaîne qui les tenait suspendus dans le vide.

“ Il les saisissait par l'oreille gauche, comme pour une réprimande, plongeait le couteau, d'un mouvement raide d'automate, puis le retirait fumant, égouttant la liqueur de pourpre. Un tout petit bruit gras... C'était fait !... La salle paraissait tapissée de rouge et parée d'écarlate. L'exécuteur était rouge, depuis les bottes jusqu'à la nuque ; les garçons qui l'aidaient, rouges aussi, ressemblaient à des démons hurlant au milieu de victimes hurlantes, dans un tapage infernal, où l'homme criait plus fort que la bête.

“ Une fumée de sang très chaude, comme la vapeur d'un bain, montait et grisait, d'une ivresse méchante. Elle s'échappait d'autour de Balderby. Il en était le centre. Il en était entouré comme de nuages, pareil à une sorte de Jupiter hideux, tragique et burlesque.

“ Excellent jeune homme, au reste, que James Balderby, incapable de tuer autre

— chose que des porcs ! *L'Union stock Yards* payait bien. Il fit des économies et entra dans l'ère des spéculations qui lui ont si bien réussi.

— De son ancien métier de tueur, il n'a conservé qu'un tic bizarre, inexplicable pour ceux qui ne savaient rien de son passé. Comme il a beaucoup plus agi que parlé en sa vie, James n'a point la parole facile et il appuie volontiers d'un geste favori chacune de ses démonstrations, de ses galanteries ou de ses politesses. Il s'interrompt alors en souriant, étend brusquement le bras droit, poing fermé et tourné en dehors, puis d'un coup sec il ramène le bras. Le porc n'y est plus, le couteau manque, mais le geste reste le même. Balderby y tient.

— En somme, ce valeureux fils de ses œuvres a la conscience de n'être pas ridicule."

VI

Le sous-lieutenant Julien Loiseau ne se doutait guère, en venant passer au pays son congé de quinze jours, qu'il s'éprendrait de la fille d'un nabab.

S'il avait pu le prévoir, il se serait épargné—bien à tort—cette prétention excessive. Celui-là n'était pas de ces coureurs de dot qui comptent sur leur prestige pour tourner la tête aux filles de millionnaires.

Julien s'éprit, à première vue, de miss Suzanne, et comme les Morton ne lui semblaient pas des personnages trop au-dessus de lui, il ne fit rien pour chasser de son cœur un sentiment qu'il éprouvait pour la première fois et qui lui apportait un bonheur inconnu.

Tout d'abord, naturellement, sans s'y appliquer, il s'empara du père James, droit et simple, sympathisa de suite avec cette droiture et cette simplicité.

Chose curieuse, le sous-lieutenant Loiseau, qui n'avait jamais fait grand causette avec es jeunes filles, trouvait toujours matière à jaser devant Suzanne.

Il est vrai qu'il y était encouragé par des yeux d'où se dégageait un courant de sympathie irrésistible.

La première semaine, ce fut de l'enivrement pour ce néophyte de l'amour. Il se laissait aller à ce courant qui nous a tous pris, tant que nous sommes, et entraînés sur le fleuve Idéal, aux rives enchanteresses aux horizons infinis.

Mais la cruelle réalité s'imposa, implacable. Son congé allait expirer ; le devoir le rappelait en Afrique, un devoir auquel il ne pouvait faillir.

Reverrait-il jamais ces étrangers qui, eux aussi, ne tarderaient pas à se remettre en route, tout là-bas, au bout du monde ?

Et cette idée le rendait si sombre, quand il se trouvait en face de lui-même, que la mère Loiseau lui dit un matin :

— Eh bin, fiston, qué qu'tas ? Tu t'ennuies, p't-être bien, auprès de ta mémé.

— Oh ! grand'mère, peux-tu dire des choses pareilles ! Tous mes congés, je viendrai les passer auprès de toi.

— Surtout si la petite Morton est là !

Elle y voyait encore clair, la maïman Loiseau ! Elle n'entendait pas moins bien, et et sans avoir l'air de regarder, ni d'écouter, elle avait tout compris.

Elle embrassa son fiston, lui posa la main à la place du cœur :

— C'est là qu'ça t'tient, pas vrai ?

Un flot de larmes monta aux yeux de Julien.

— Grand bêta, fallait m'en parler plus tôt. J'en aurions touché un mot à Marie.

— Ne fais pas cela, grand'mère !

— Pourquoi pas. Y n'sont pas déjà si riches, les Morton !

Julien lui fit promettre de lui garder son secret ; il verrait... il réfléchirait... il était assez grand pour faire ses affaires lui-même.

Ce fut seulement la veille de son départ, qu'il se décida à attaquer miss Suzanne pendant une courte absence des parents.

— Mademoiselle, je ne suis encore qu'un bien petit officier de l'armée française, mais il faut dire que, moins heureux que la plupart de mes collègues, j'ai dû sortir du rang. Mes parents étaient de pauvres ouvriers. Il n'ont pu me faire donner qu'une instruction primaire. Au régiment, je me suis remis à l'étude et j'ai regagné ainsi le terrain perdu par la force des choses. Devant moi, j'ai l'avenir de tout bon soldat qui sait bien qu'en

faisant son devoir, il n'arrivera jamais à la fortune. Mais est-il nécessaire d'être riche pour être heureux ? Je ne le crois pas.

Il s'échit le genoux devant elle.

—Mademoiselle, voulez-vous m'accorder votre main ?

—Oui, Julien.

Ce oui, aucune jeune fille ne le prononça de meilleur cœur.

L'arrivée de Mme Morton mit fin au duo si bien commencé. Julien n'eut que le temps de dire à Suzanne :

—Demain matin, je parlerai à monsieur votre père.

Cette seconde démarche—malheureusement indispensable—l'inquiétait, à cause du changement qui s'était opéré tout à coup dans le caractère du père Morton. Depuis deux jours, le brave homme se renfermait chez lui et paraissait préoccupé. Julien avait même appris qu'il s'était refusé à recevoir ses deux sauveteurs. Il tenait ce détail de sa grand'mère, qui le tenait de la bonne.

Le lendemain matin, comme il se disposait à aller affronter l'Américain, Mme Morton entra chez sa nourrice.

—J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, leur dit-elle. Nous partons ce soir. James le veut et il a malheureusement raison.

Et tout d'une haleine, Marie raconta leurs déboires de millionnaires sacrifiés à la curiosité publique. Elle révéla le vrai nom de son mari, et, tendant le *Rapide* à Julien :

—Voyez, monsieur, s'écria-t-elle, combien on est méchant pour nous ! Comme si ce n'était pas honorable pour James d'avoir eu des débats aussi durs !

Et pendant que Julien, pâle de colère et de chagrin contenus, prenait connaissance de l'article; elle supplia nounou de partir avec eux, de les accompagner dans le Midi de la France où ils passeraient la saison froide.

Mais la mère Loiseau se trouvait bien trop vieille pour quitter son village. Alors, Marie lui annonça qu'on lui ferait construire à Dammarie une gentille maison où elle ne manquerait de rien.

Quand Julien eut achevé sa lecture, il fronça les sourcils, prit son képi, embrassa sa grand'mère, salua Mme Balderby et sortit sans vouloir dire où il allait.

VII

A la même heure, le nabab consentait enfin à recevoir le vicomte de Varnière et le baron de Laigreval, qui s'étaient présentés ensemble.

—Bonjour, messieurs, qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite matinale ?..

Gontran montra, avec un geste méprisant, le *Rapide* laissé sur la table.

—Nous avons lu cette infamie, et nous venons nous mettre à votre disposition pour vous servir de témoins dans cette affaire.

—Bien joué ! pensa James. A mon tour, maintenant.

Et le fit tendant à chacun une main :

—Mes amis, leur dit-il, contre qui voulez-vous que je me batte ? Contre M. de Manillon ? Mais c'est un charmant homme ! Il n'a jamais écrit que du bien de moi. D'ailleurs, il n'y a rien dans cet article qui ne soit absolument vrai. C'est positif que j'ai tué des porcs à mes débuts, pour le compte de l'*Union Stock Yards* de Chicago.

Cette confession parut consterner les cousins, qui avaient cru à une abominable "fumisterie" de reporter.

—Cela vous étonne, messieurs. C'est pourtant la vérité. Vous pouvez le dire à vos nobles parents qui ne manqueront pas—du moins, je l'espère pour leur dignité—de vous retirer un consentement donné à l'aventure. Adieu, messieurs.

Et leur tournant le dos, il les planta là.

Un instant après le départ de ces messieurs, arrivait le sous-lieutenant Loiseau. Il venait mettre son épée au service de James Balderby.

—Mais il n'y a pas d'injure, dit le nabab. Tout cela est exact d'un bout à l'autre. Je ne m'appelle pas Morton, mais Balderby, et j'ai tué des porcs dans ma jeunesse. J'en ai tué beaucoup.

Il se mit à rire, de son bon gros rire d'homme qui n'a rien à se reprocher.

Julien ne riait pas, lui !

—Tout va bien, dit-il, du moment que vous ne vous considérez pas comme offensé par

est article. Au fond, je suis de votre avis. Tous deux, nous sommes partis du bas de l'échelle sociale : nous nous comprenons.

— Avec cette différence que vous avez pris le sentier de la gloire, et moi, le grand chemin de la fortune. Il est vrai qu'en Amérique, nous n'avons pas de gloire.

Julien changea de conversation.

— Je venais également vous rappeler, monsieur Balderby, que mon congé expire après-demain. Il me faut donc reprendre, dès ce soir, le chemin de l'Afrique. Je viendrai vous faire mes adieux dans l'après-midi.

— N'y manquez pas, jeune homme, dit Balderby avec affabilité.

Julien s'éloigna de la villa Morton sans jeter un regard en arrière.

C'était la première fois qu'il battait en retraite devant un ennemi supérieur en nombre. Que pouvait-il contre deux cent cinquante millions !

Il était à peine sorti que Suzanne rejoignait son père au salon.

— Mon Dieu ! fit James en l'apercevant, comme tu es défaite, ce matin ! Qu'as-tu donc ?

— Rien, père.

— Cela te contrarie de quitter ce joli pays ?

— Non, père.

Et comme il se taisait, visiblement soucieux, elle s'écria :

— Pourquoi me faire attendre ainsi, père ? Tu as quelque chose à me dire et tu ne me dis pas... Ce n'est pas gentil, père.

— Moi ? par exemple ! Je ne sais pas seulement de quoi tu veux parler.

Elle fondit en larmes.

— Allons ! fillette, explique-toi : qu'est-ce que tu attendais de ton père, qui t'aime bien et dont l'unique désir est de te voir heureuse comme tu l'as toujours été, jusqu'à ce matin !

Après une hésitation :

— Monsieur Julien... ne t'a pas... parlé de moi ?

— Pas du tout !

— Oh ! c'est mal. Pourquoi m'a-t-il trompée ainsi ?

— Il t'a trompée, le sous-lieutenant Loiseau ?

— Je crois bien ! il devait te demander ma main !

— Ta main ! !

James Balderby sauta en l'air et agita violemment son bras droit.

— Comment tu songes à nous quitter... si jeune ! Tu consentirais à épouser un Français !... un soldat d'Afrique !... Tu le suivrais au désert et tu nous planterais là, comme si nous avions une ribambelle d'enfants pour nous consoler ?

Elle lui ferma la bouche avec ses jolies mains et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Père, je l'aime ! Ce n'est pas ma faute, je l'aime !

— Mais il ne t'aime pas, lui !

— Si. Seulement...

James prit un air terrible.

— Seulement, s'écria-t-il avec rage, il ne voudrait pas épouser la fille d'un tueur de porcs. Mon Dieu ! que ces Français sont donc arriérés ! Ils mangent tous du porc et ils trouvent que c'est ravalant de le tuer ! Eh bien ! oui, j'en ai tué, et, s'il le fallait, j'en tuerais encore. Il n'y a pas de sot métier.

Il arpenta le salon avec des allures de bête féroce en cage. A chaque fin de phrase, son tic lui revenait et ses yeux s'injectaient de sang.

— Père, lui-dit-elle, si Julien m'a trompée, ce n'est pas pour ça. C'est à cause de tes millions.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

Le sous-lieutenant Loiseau tint parole à James Balderby. Il vint lui faire ses adieux, accompagné de sa grand-mère.

Qu'il avait changé en quelques heures ! A le voir si pâle, les yeux cernés, le front plissé, on eût dit qu'il sortait de maladie.

— Monsieur Loiseau, lui dit James, je désirerais avoir avec vous un long entretien particulier.

L'aïeule tressaillit de bonheur. Elle échangea avec Marie un regard d'intelligence.

Le nabab fit entrer Julien dans son cabinet de travail.

— Vous avez oublié, ce matin, jeune homme, d'éclairer votre lanterne.

Julien rougit violemment.

— Oui, répéta Balderby, *d'éclairer votre lanterne*. J'admire cette expression qui a passé en proverbe. C'est ainsi que votre Florian a égalé, pour une fois, votre génial La Fontaine. Comme vous voyez, je ne suis pas trop ignorant pour un tueur de porcs.

W D

Ce disant, il était agité d'un tremblement nerveux.

Julien comprit l'allusion.

— Je vous ai offert mon épée, monsieur Balderby, dit-il. C'est ce que j'ai de plus précieux.

— Merci, monsieur Loiseau ; mais... est-ce tout ce que vous aviez à me dire, ce matin ?... N'aviez-vous pas une demande à me faire ?

Un père ne saurait se sacrifier davantage.

Julien lui saisit les mains, et d'un ton de profonde reconnaissance :

— Monsieur Balderby, j'ai entendu dire qu'il était d'usage en Amérique de ne pas doter les filles. Aussi j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Suzanne.

James ouvrit la porte, appela Suzanne qui accourut, suivie de sa mère et de Nounou.

— Embrasse ton fiancé, lui dit-il. Il est digne d'entrer dans la famille de James Balderby.

FIN

Demandez notre catalogue de ROMANS ET DE MUSIQUE envoyé gratis sur demande

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS à la première page de ce volume.

TON NOM TOUJOURS

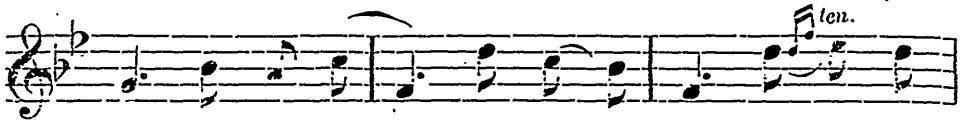
Paroles de AUGUSTE BRESSIER.

Musique de JOSEPH VIMEUX.

Allegro vivace.



Ton nom par - tout, ton nom tou - jours Se - ra le



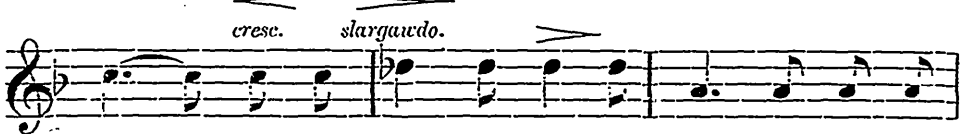
char - me de mes jours! Ton nom par - tout, ton nom tou -



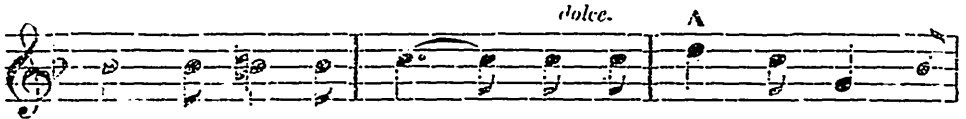
jours Se - ra le char - me de mes jours!



Que de fois ma main le tra - ce Sur le sa - ble.. Mais bien -



tôt..... l'O - cé - an ja - loux l'ef - fa - ce Et l'em -



por - te dans un flot..... l'O - cé - an ja - loux l'ef -



fa - ce Et l'em - por - te dans un flot, Et quand la



nuit..... tend ses voi - les Au fir - ma - ment ra - di -

eux, En ca - rac - tè - res d'é - toi les Je le

lis é - crit aux cieux!.. Oûi je le lis é - crit aux

cieux! Ton nom par-

II.

Toute voix me le révèle,
 Aux échos l'oiseau l'apprend :
 La brise à la fleur nouvelle
 Le répète en soupirant,
 La brise à la fleur nouvelle
 Le répète en soupirant...
 Oûi, je l'entends quand frissonne
 La feuille dans le vallon ;
 Ou quand la harpe résonne
 Sous les lambris du salon. (bis)

Ton nom partout, etc.

III

Il se mêle à ma prière,
 Pour monter vers le Seigneur :
 Jusqu'à mon heure dernière
 Il fera battre mon cœur,
 Jusqu'à mon heure dernière
 Il fera battre mon cœur.
 Puis mon âme heureuse et libre,
 Ira l'écouter sans fin
 Sur la lyre d'or qui vibre
 Sous les doigts du Séraphin,
 Oûi, sous les doigts du Séraphin.

Ton nom partout, etc.

LA SŒUR DE LA CHARITÉ

J'aime à voir le dévouement, j'aime à voir ses jeunes vierges laisser un monde trompeur pour aller s'enfermer dans un cloître et se dévouer au chevet des malades, distribuer aux pauvres le bien qu'une main charitable leur a donné, et remplacer près du berceau de l'enfant une mère que la mort a moissonnée. Elle est noble et sublime cette mission des Sœurs de la Charité, et cette belle mission peut se renfermer en ces mots : Prière, consolation, soulagement !

Oh ! il nous faudrait la parole d'un messager divin qui transporte la prière au ciel, pour dire combien vaut la prière de ces anges d'ici-bas.

Voyons les prosternées devant les Tabernacles, où réside l'objet de leur amour. Pour qui [cette prière, qui a le parfum de l'encens, s'échappe-t-elle de leurs cœurs ? Demandent-elles à Dieu d'éloigner d'elles les souffrances et les insultes ? Non. Elle savent le prix des douleurs ; et il est écrit que les filles de Saint-Vincent de Paul, comme les fils de Saint-Ignace de Loyola, seront toujours en butte à l'outrage et à la calomnie. Elles oublient leurs souffrances dans la prière, et, si elles prient, c'est pour tel pauvre qui a besoin de courage et de résignation ; c'est pour la conversion de tel pécheur qui ne sait pas les apprécier et qui noircit leur réputation pendant qu'elles prient pour lui.

Mais elles ne prient pas devant l'autel seulement, car leur vie est une prière et une bonne œuvre continuelles.

On admire la Sœur de la Charité surtout au chevet des mourants. Et là, non seulement, elle prie, mais encore elle console.

C'est une mère à qui elle dit de ne pas s'inquiéter sur le sort de ses enfants. Elle les laisse ici-bas ; mais ils trouveront d'autres mères qui prendront soin de leur enfance et veilleront à leur avenir. Et lorsque la mère est consolée sur l'avenir de sa famille, la Sœur de la Charité prie avec cette chrétienne mourante et la conduit, pour ainsi dire, jusque au pied de l'Éternel. Et, quand le silence s'est fait dans la chambre mortuaire, que vous n'entendez plus que les sanglots de la famille en pleurs, vous voyez cet ange au cœur d'or se diriger vers ceux que la douleur accable et leur dire des paroles admirables de consolation qui sont comme un baume salutaire sur les plaies de cœurs brisés.

Une autre fois, elle assistera un homme

qui, toute sa vie, blasphéma son Dieu et qui le blasphème encore sur son lit de mourant. Il ignore

“ Le mot qui dit : Pardon ! ou qui dirait :
[Je t'aime

“ Mais un ange le dit pour ce pauvre igno-
[rant ;

“ Un ange est à genoux près de l'homme
[mourant.

“ La Sœur de Charité qu'émeut tant de mi-
[sère,

“ A ses côtés, sans bruit, déroule son ro-
[saire,

“ Disant pour ce chrétien, qui jamais ne
[pria

“ L'humble *Pater noster*, l'humble *Ave*
[*Maria*. ”

Bientôt le mourant se tait. Il écoute cette douce voix qui prie pour lui. Il se rappelle les jours lointains de son enfance, où sur les genoux d'une mère, il priait lui aussi le Dieu de bonté. Il répète les paroles de la Sœur. Cet ange le console et l'encourage. Il revient à Dieu et “ L'Espérance dans l'âme et les pleurs dans les yeux, il meurt en répétant : *Notre Père des cieux !* ”

La Sœur de la Charité a, ce nous semble, le secret de relever les courages abattus, de faire trouver moins amères les épreuves de la vie, de les faire accepter avec résignation et de faire bénir la main qui les envoie.

On la trouve dans tous les lieux où s'est réfugiée la douleur. Elle va dans l'humble chaumière distribuer le vêtement et le pain. Elle va vers la riche demeure consoler un cœur qui souffre et se sent ronger par le remords. Elle soigne le pauvre malade ; elle nourrit et vêtit l'orphelin qu'elle a adopté pour son enfant. En un mot, le dévouement, c'est la vie d'une Sœur de la Charité. Oh ! qu'elle est admirable et belle lorsqu'elle traverse les mers pour faire pénétrer jusque chez les infidèles la lumière de la foi ! Qu'elle est admirable lorsqu'elle se dirige vers le lieu des combats pour consoler et soulager le soldat mourant pour sa patrie ! Qu'elle est belle de dévouement lorsqu'en accomplissant sa sublime mission, elle tombe à côté des chrétiens qu'elle est venue consoler à l'heure de la mort !

Et combien d'autres théâtres de son dévouement ne découvririons-nous pas si nous pouvions la suivre dans toutes ses œuvres ? Car, comme les saints, elle couvre ses actions du voile de l'humilité. C'est pour cette raison que bien des gens ne savent pas apprécier les filles de Saint-Vincent de Paul

Mais il viendra un jour où ils seront confondus en voyant tout le mérite des bonnes œuvres de ces saintes femmes, tandis qu'eux mêmes auront passé une vie inutile, vide de toute œuvre de charité.

En ce jour-là, le Dieu de charité, le Dieu qui a promis de récompenser un verre d'eau donné en son nom, accordera aussi le prix dû à ces bienfaitrices de l'humanité.

ALFRED.

LE PORTRAIT D'UNE MÈRE

Le père est un père, mais c'est un maître. Quelle que soit sa bonté pour l'enfant, l'enfant n'oublie jamais que sous le regard attendri, il y a l'œil sévère. Mais la mère ! Si l'image de Dieu est visible sur la terre, c'est dans la figure d'une mère. Quel abandon dans l'amour ! Elle donne son âme, elle se donne tout à son enfant sans autre pensée que de vivre et de mourir pour lui. La mère abdique les joies de la femme pour les joies de la mère. Ce qui donne à la religion chrétienne un si profond caractère humain, sous l'aurole de sa divinité, c'est la présence de la mère de Jésus, c'est son culte pour son fils, c'est sa douleur, c'est sa transfiguration,

Je n'ai jamais compris pourquoi les protestants avaient supprimé cet admirable symbole de la divinité dans la mère. Quel mauvais lait Luther avait-il donc bu au sein de la sienne. Pour moi j'ai toujours vénéré Marie parce que je ne l'ai jamais vu dans ses nuages sans penser à ma mère.

Et je n'ai jamais regardé ma mère sans lui trouver dans sa douceur pour ses enfants je ne sais quoi du sourire de Marie jouant avec *il bambino*. Une femme qui vous regarde, même si c'est une femme qui vous aime, ne dévoile jamais par ses yeux les derniers horizons de son âme, comme si elle pressentait les jours d'abandon, tandis que la mère n'a pas un masque pour son enfant ; elle l'aime jusqu'à l'infini, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu.

Si on a trouvé un symbole admirable pour la charité, c'est qu'on a mis l'image de la mère allaitant un enfant, en portant un autre sur son bras, en traînant un troisième à son manteau, mère pour tous les trois, mère pour ceux qui sont venus, mère pour ceux qui viendront.

J'ai vu ma mère dans cette adorable attitude ; elle n'avait que quatre enfants mais elle regrettait de n'en avoir pas treize comme sa mère. Ici le chiffre treize n'a pas porté malheur puisque ma mère était le

treizième enfant et qu'elle a passé très vertement sa quatre-vingtième année, ayant encore sur le front toute sa couronne de cheveux blonds, tant son amour pour ses enfants et ses petits-enfants avait perpétué sa jeunesse. Et pourtant avec quelle prodigalité elle nous a donné son lait et son temps. Et quel bon lait nous avons bu ! Les médecins lui disaient qu'elle mourrait à ce régime. Mais elle disait gaiement : "Que m'importe de mourir si je vis en eux !

Elle s'est évertuée à nous donner aussi la vie de l'âme. C'est elle qui nous a appris à lire dans les *Contes de Perceval* : elle pensait qu'il faut du merveilleux dans l'imagination pour traverser les réalités brutales. Comme elle avait raison ! Rivarol disait : " L'histoire de ma vie est si ennuyeuse que je crois être à la représentation d'une pièce de Mercier." Et il se mit à lire les *Contes de Perceval*.

Ainsi, je n'avais pas six ans qu'elle me plantait sur un petit cheval ardennais qui m'emportait, sans que je songeasse à le conduire jusqu'à l'école de Bruyères, à près d'une lieue de Montbérault. Le cheval, qui était plus intelligent que moi, et qui ne faisait pas l'école buissonnière, s'arrêtait devant la *Pierre de la reine Blanche*, ainsi nommée parce que la mère de saint Louis était descendue de cheval en allant en pèlerinage à Saint-Pierre-en-Valbon. Je descendais tout comme la reine Blanche, sur le marchepied traditionnel, sans risque de me casser le cou. Et pendant que je dévalais vers Bruyères, le cheval retournait gaiement à Montbérault.

Il y avait pourtant des jours de larmes ; mais quelle résignation courageuse par le travail ; elle mettait la main à tout avec une grâce charmante. Elle aimait le linge jusqu'au fanatisme ; aussi comme on récoltait du lin chez nous, je la vois encore, un arrosoir à chaque main mouillant sur l'herbe les rubans de toiles qu'elle voulait blanchir plus vite. Quand le foin était fauché, on l'avue plus d'une fois dans la prairie, encourageant les faneuses par son exemple ; aucune ne secouait comme elle la fauchée odorante pour que l'air pénétrât plus vite. Combien de fois nous, qui étions à ses trousses, nous a-t-elle roulés dans le foin, riant de nos cris et tombant elle-même pour mieux nous embrasser !

Ma mère avait beaucoup d'esprit argent comptant. A la cinquantaine de son mariage, elle disait tant de jolies choses, qu'un jour Albéric Second prit un crayon et un revers de lettre pour noter quelques mots :

—Chut ! lui dit-elle, il ne faut jamais écrire ces choses-là : les paroles sont des oiseaux qui passent, qui chantent et qui s'évaporent ! ce n'est pas la peine de les attrapper, car il en viendra d'autres.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(A l'âge de 81 ans.)

LA MEILLEURE ACTION.

La valeur morale d'une bonne action se mesure aux difficultés qu'on a eu à vaincre pour l'accomplir, difficultés d'ordre matériel ou moral, ces dernières plus pénibles à supporter parfois que les premières.

Une légende racontée par un vieil auteur fait bien saisir cette vérité,

Un père qui avait trois fils et qui voulait savoir exactement de quoi ils étaient capables, comme bonté, probité, dévouement, en un mot désirant connaître leur degré de vertu, leur dit un jour :

“ Mes fils, vous voilà tirés de l'enfance. Vous êtes des hommes maintenant et vous devez pouvoir montrer à tous ce que vous valez.

“ Voici un joyau ; il m'est précieux, car il me vient de feu votre mère, qui le tenait de sa mère, elle aussi. Quoiqu'il m'en coûte de m'en défaire, je le donnerai avec plaisir à celui qui dans le cours de l'année, aura fait la plus noble action. ”

Les fils quittèrent leur père, sur ces paroles, chacun revenant à ses occupations et se demandant en lui-même ce qu'il pouvait faire de grand, d'honnête, de généreux pour gagner le joyau promis.

Mais les jours s'écoulaient sans leur apporter la plus petite occasion de se signaler par mille bonnes actions d'éclat. Et chacun, de son côté, s'attristait en se disant que, bien certainement, ce ne serait pas lui qui aurait le bijou.

Mais voilà que, vers la fin de l'année, trois événements les mirent à même de prouver de quoi ils étaient capables.

A côté de la demeure de l'aîné se trouvait un étang profond, tout couvert de lentilles d'eau et de beaux nénuphars dont les fleurs sortaient des eaux avec une grâce charmante, bien faite pour tenter les imprudents qui auraient eu envie d'aller les cueillir.

Un jour, un groupé d'enfants jouaient au bord de cet étang, et Pierre (c'était le nom du fils aîné) se plaisait à considérer de loin leurs jeux. Tout-à-coup, un des enfants, trompé par la verdure dont l'étang était

couvert, s'élança vers une de ses fleurs pour la cueillir. Il met le pied sur cette couche verte de feuilles et de lentilles et disparaît en poussant un cri. Pierre se précipite et, au péril de sa vie, sauve l'enfant et le rend à sa mère.

Et Pierre se disait en lui-même : “ Voilà certes, une bonne action dont Dieu me récompensera, je l'espère plus tard, mais qui, déjà, en ce monde, me donne des chances pour obtenir la récompense paternelle. ”

Le second fils, Paul, vit un jour venir à lui un de ses amis qui lui dit : “ Je pars pour la Russie. Je ne sais quand je reviendrai. Voici une somme d'argent dont je n'ai nul besoin. Garde-la-moi, et tu me la rendras à mon retour. ” Et, comme Paul voulait lui en donner un reçu, il dit : “ Non, non, je n'ai besoin d'aucune reconnaissance. Je connais ta probité et ce serait te faire injure que de penser... Je n'ai point d'autre ami. Je ne connais aucun parent, c'est à toi seul que je puis avoir recours pour me rendre ce service. Je ne désire conserver aucune preuve de ce dépôt. ”

Paul accepta et son ami partit. Mais à peine arrivé en Russie, il tomba malade et mourut. Alors Paul se mit à la recherche des héritiers que son ami aurait pu avoir, sans les connaître, et il lui découvrit des arrière-cousins auxquels il remit le dépôt qui lui avait été confié.

Et Paul se dit : “ Allons, je crois que je suis en chemin de gagner le joyau. ”

Le troisième fils, André, avait pour voisin un homme de très mauvais caractère qui, de tout temps, lui avait témoigné une profonde antipathie. Tout ce que ce voisin pouvait imaginer de faire pour être désagréable à André, il le faisait et il ne passait pas un jour où ce dernier n'eût à souffrir de pareil voisinage. Pour achever l'inimitié, voilà qu'André est obligé de soutenir contre lui un procès, car ce malhonnête homme prétendait qu'une partie des terres d'André lui appartenait.

Or, un certain soir qu'ils revenaient l'un et l'autre de la ville, où ils allaient allés consulter des hommes de loi, ils suivaient la même route, André à une certaine distance de son voisin. Celui-ci était en voiture et André à pied. Tout-à-coup André entend des cris et il aperçoit le cheval qui était emporté et son voisin debout dans la voiture, essayant vainement de le maîtriser. Alors André se jeta résolument à la tête du cheval, il fut traîné pendant une centaine de mètres, mais le cheval s'arrêta et le voisin était sauf. Inutile d'ajouter que

celui-ci fut bien étonné en reconnaissant son sauveur. Depuis ce jour, le voisin d'André est devenu son ami, car il est lié à lui par la reconnaissance.

Le dernier jour de l'année étant arrivé, le père réunit ses trois fils. Chacun conta son aventure. André était tout rougissant d'avoir à dévoiler sa bonne action. Mais le père, en l'écoutant, sentait ses yeux se remplir de larmes, et, quand le récit fut terminé, il lui dit :

—Viens dans mes bras, mon fils, c'est à toi sûrement qu'est due la récompense. Tes frères ont bien agi, ils ont rempli leur devoir d'homme honnête et courageux ; mais toi, tu as oublié les injures, tu as fait du bien à celui qui t'avait fait du mal ; cela est plus héroïque que de gagner des victoires. Voici le joyau promis. Tes frères ne s'étonneront pas de te le voir donner. N'est-ce pas ?

Et les fils s'écrièrent :

—Mon père, ce que vous faites est bien fait.

Ainsi parle la légende. Notre conscience et notre raison nous disent à nous aussi que le père avait bien jugé. L.

LE GROS LOT

Une neige fine tombait, ce jour-là, sur Paris, versant sur les trottoirs et les chaussées une impalpable poussière blanche qui au contact du sol, se transformait en boue ; aussi les passants ne s'attardaient guère à la flânerie des rues, et, frileux, grelottants, emmitouffés, le visage coupé par la bise glaciale, ils couraient à leurs affaires le plus rapidement qu'ils pouvaient.

Ce fut donc une très désagréable surprise, pour Joséphin Monistrol, — un des gros négociants de la rue du Sentier, — lorsqu'en traversant la place de l'Opéra, il entendit une voix incertaine qui, derrière lui, le hélait. Il se retourna et se trouva nez à nez avec un petit bonhomme ratatiné, dont la mise étique et misérable disait à elle seule les déboires subis, les souffrances endurées, — tout un passé de désillusions et de misères. Malgré cela, il ne put s'empêcher de sourire en regardant le malheureux, tant celui-ci était comique, extravagant, absurde, avec son chapeau à haute-forme dont les poils se hérissaient en une sorte de vétusté orgueilleuse, et surtout avec sa longue redingote dont les pans usés et verdis par les averses battaient caricaturalement la maigre cagneuse de deux jambes

le long desquelles un invraisemblable pantalon, trop court et trop étroit, se tirebouchonnait en d'étranges spirales.

—Tu ne me reconnais donc pas ? fit le pauvre hère... Castanet?... Castanet, ton camarade de collège, ton voisin de salle d'études!... Tu te rappelles bien Castanet ?

—Oui, oui, j'y suis ! finit par dire Monistrol, mais sans empressement, car il était très-ennuyé, à la pensée qu'un de ses clients pourrait le rencontrer, causant sur la place de l'Opéra avec un tel individu.

—Je suis bien content de te retrouver ! continua celui-ci. Mais tu as l'air pressé. Continue ton chemin ; je vais t'accompagner un bout.

Monistrol fit contre mauvaise fortune bon cœur et, flanqué de son ex-copain, il se dirigea vers la rue Auber d'un pas inquiet, regardant à droite, à gauche, si quelque ami ne l'apercevait point.

—Tu as donc réussi, toi ? reprit Castanet avec une voix triste où perçait l'amertume et le découragement de toute sa vie.

—Tu le vois, j'ai gagné quelques sous dans les affaires...

—Plusieurs millions... on me l'avait dit !

—Mais toi ? répliqua vivement Monistrol qui, par peur d'un emprunt, était pressé de voir tourner la conversation.

—Oh ! moi, commença le bonhomme, je n'ai jamais été heureux ! Tu te rappelles qu'au collège, tandis que tu occupais tout le temps des études à faire des cocottes en papier ou de méchantes niches à nos professeurs, moi, au contraire, je travaillais sans perdre une minute, sans prendre le temps de respirer. Or, chaque fois qu'il y avait une composition, je te passais ma copie, que tu retranscrivais, et, neuf fois sur dix, tu étais classé avant moi !

—Grâce aux variantes que j'y apportais. Castanet sourit avec résignation.

—Oui, fit-il, il y a des gens qui ne réussissent jamais !... Ainsi, tu vois, au lieu de me lancer comme toi dans les affaires et d'y gagner une fortune...

—Oh ! il ne vaut pas la peine d'en parler !...

—J'ai cru, pour arriver, à la nécessité d'une instruction complète ? Alors, j'ai passé ma licence ès-lettres, ma licence ès-sciences, ma licence en droit ; j'ai eu des succès, beaucoup de succès, des prix, beaucoup de prix ! Mais avec ma guigne, naturellement, ça ne m'a servi à rien ! Et ça ne m'empêche pas d'être aujourd'hui sur le

pavé de Paris, comme le dernier des misérables, sans une situation, sans un sou, sans rien !...

II

L'entretien commençait à beaucoup gêner Monistrol. Pour arriver plus vite chez lui, l'heureux homme hâta le pas, marchant à s'essouffler, dans l'espoir que Castanet l'abandonnerait. Il se crut obligé pourtant de lui donner quelques bonnes paroles de consolation.

—Que veux-tu ? dit-il, ce ne sont pas toujours les plus bûcheurs qui arrivent !... Tu as beau te désoler, tu ne changeras pas l'état des choses... Mais tu as encore eu de la chance de me rencontrer, car je ne suis pas un ingrat, moi, et je n'ai pas oublié ce que tu as fait pour moi au collège !

Des larmes de reconnaissance mouillèrent les yeux du pauvre diable, qui pessa à la dérobée les doigts de Monistrol.

—N'aie pas peur, reprit vivement celui-ci, je ne veux pas t'humilier en te faisant la charité !...

Et sortant de la poche de son pardessus des papiers bleus soigneusement pliés :

—Voici, dit-il, deux billets de la Loterie qu'on doit tirer le 1er janvier prochain au profit des inondés !... Eh ! bien ! je t'en réserve un... que je vais marquer, en rentrant chez moi... Comme ça, si tu le gagnes, ce n'est pas à moi que tu le devras, mais au hasard... à la Providence !

—Oh ! merci, merci ? s'écria Castanet, en reprenant la main de son vieux camarade : tu es un brave cœur !

Monistrol se dégagea.

—Non... non, fit-il, ne me remercie pas ! D'ailleurs, me voici arrivé à ma porte ! Adieu, ou plutôt : au revoir... car, après tout, tu peux gagner le gros lot !

Et, disparaissant sous la porte cochère, l'heureux négociant s'éloigna, laissant sur le trottoir son ancien condisciple qui, timidement, le saluait, tandis qu'autour de lui et sur lui la neige tombait en tourbillons plus serrés et plus cinglants.

III

Quelques jours passèrent ; le 1er janvier arriva Monistrol employa cette ennuyeuse journée à des visites de commande, et, le soir venu, il rentra chez lui, heureux de

retrouver son joli petit appartement calfeutré. Une flambée claire pétillait dans la cheminée du salon, où sa femme l'attendait, en confectonnant une tapisserie aux laines criardes. Il approcha alors un fauteuil du feu, pour se réchauffer, puis, machinalement, il prit sur un guéridon un journal du soir, qui venait d'arriver...

—Tiens ! s'écria-t-il, on a tiré la Loterie !... Voici la liste des numéros gagnants !... Qui sait si nous avons le bon ?

—Nous... ou Castanet, fit remarquer Mme Monistrol, que son mari avait mise au courant.

—Oui, c'est vrai !... Ah ! je voudrais bien qu'il ait cette chance, le pauvre !... En voilà un qui me devrait une fameuse chandelle !...

Et tirant son portefeuille :

—Voyons nos billets !... 7246 et 7247 ! Le 7246 est marqué d'une croix rouge ; c'est celui de Castanet... Le 7247 n'est pas marqué du tout ; c'est le nôtre.

Il jeta alors les yeux sur le journal, et tout ensuite poussa un cri, la voix étranglée dans la gorge.

—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

—Quoi ! qu'y a-t-il ? s'écria sa femme.

—Il y a... il y a... que le 7246 — oui, c'est bien ça, le 7246 ! — le 7246 gagne 500,000 francs !...

Mme Monistrol, qui s'était levée, manqua de tomber à la renverse.

—Tu dis ?

—Jedis que nous avons gagné 500,000 francs !... Nous ?... C'est-à-dire, lui !... C'est lui qui les a gagnés !...

Les deux époux se regardèrent avec des yeux interrogateurs où naissaient des pensées mauvaises de cupidité et de mensonge. Une sueur froide rendait luisants leurs visages. Plusieurs minutes, ils gardèrent le silence. Enfin, Mme Monistrol, n'osant pas encore dire tout le fond de sa pensée, le rompit la première...

—D'abord, est-ce lui ? dit-elle. Est-ce lui qui a gagné ? Il y a bien la croix, mais qu'est ce que ça prouve ? Ça prouve-t-il que le billet soit à lui ?... Non, ça ne le prouve pas !... Pourquoi aurais-tu fait une croix sur le billet de Castanet plutôt que sur le tien ? Raisonçons un peu ! Quel est le billet auquel tu tiens le plus ?

—C'est le gagnant, parbleu ! fit naïvement Monistrol.

—Par conséquent, si tu as marqué un

Prenez le 'Menthol cough syrup' pour la toux.
Il guérit tout autre, il vous guérira

billet, ça ne peut être que le tien !

—Evidemment !

L'honnête homme poussa un cri de soulagement ; puis, comme pour bien se convaincre et surtout étouffer les remords de son cœur :

—D'abord, en admettant même que cesoit Castanet qui ait gagné, est-ce que je pourrais aller dire tout d'un coup, à cet excellent ami : " Eh ! mon vieux, tu as gagné 500,000 francs " ? ... L'émotion serait trop forte ; ça le tuerait ? ... Il est vrai que je pourrais le préparer, lui apprendre la chose en douceur ; mais vois tu la perturbation que cette nouvelle apporterait dans son existence ? ... Du coup, voilà ses petites habitudes dérangées, et, à son âge, on y tient, à ses petites habitudes ! ... Puis, s'il allait en prendre d'autres, des habitudes, et des mauvaises ! ... Hein ? quelle responsabilité j'aurais ! ...

—D'ailleurs, interrompit Mme Monistrol, ce malheureux garçon a eu tant de déboires dans sa vie qu'il ne te croirait pas ; il serait persuadé que tu veux lui faire l'aumône. ...

Et comme il est très-fier, je le connais, ça le froisserait ! Or, je ne veux pas froisser Castanet. Il a toujours été très-gentil pour moi, et ce serait ingrat de ma part ! ...

—Ah ! que veux-tu ? n'y pensons plus ! dit Mme Monistrol, que cette conversation commençait à agacer ; puisque c'est nous qui avons gagné ! ...

— Oui conclut le négociant en remettant avec tranquillité les deux billets dans son portefeuille ; l'eau va toujours à la rivière ! ...

IV

Au même moment, un coup de timbre retentit.

—C'est un homme qui désire parler à Monsieur, dit la bonne en ouvrant la porte du salon.

— Faites entrer, répondit Monistrol.

Castanet parut, l'air plus malheureux que jamais, dans l'encadrement cossu des tentures, et roulant son chapeau entre les mains, par embarras et timidité :

— On a tiré la Loterie, dit-il, et je venais voir si ...

M. et Mme Monistrol se regardaient silencieusement.

—Allons ! fit-elle, dis-lui donc vite qu'il n'a pas gagné ! ...

—Tu entends ? bredouilla le négociant, en se tournant vers le pauvre Castanet.

Lui, regardant sa femme, à voix basse :

—Nous pourrions peut-être le garder à dîner ?

—Le garder à dîner ? murmura-t-elle... oui, tout de même ! ...

HENRY DE GORSSE

AMBROISE THOMAS ET "MIGNON"

D'une chronique de "La France" sur Ambroise Thomas :

" Mais ce qui contribua le plus à la gloire artistique du maître regretté, c'est sans contredit " Mignon " cet opéra-comique dont la sensibilité mélodique va au cœur de tous, et à qui la masse populaire a fait un succès sans précédent dans les annales théâtrales.

" Chaque fois que l'Opéra-Comique peut donner " Mignon," il est assuré de faire une recette maximum.

" Puisque nous parlons de l'Opéra-Comique, rappelons que c'est à l'acte de l'incendie de " Mignon " que ce théâtre prit feu.

" Rappelons aussi que ce fut Galli-Marié qui créa " Mignon." Elle s'identifia avec tant de talent, et surtout de vérité, dans ce sympathique personnage, que toutes les artistes qui, depuis lors, lui ont succédé dans ce rôle difficile et inégal, n'ont jamais été qu'une pâle image de la créatrice.

" En apprenant la mort du musicien français, à quelle femme ne reviendra-t-il pas sur le bord des lèvres les paroles de la romance chantée avec tant de charme par l'inoubliable Galli-Marié :

" Connais-tu le pays où fleurit l'oranger."

" Et quel est l'homme de notre génération qui ne se souvient de l'air de Wilhem Meister :

" Elle ne le croyait pas, dans sa candeur [naïve."

" Quoi qu'on puisse dire, Ambroise Thomas restera toujours, pour le commun des mortels, le sublime auteur de " Mignon."

" Car, depuis l'époque où cette pièce fut jouée pour la première fois à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire depuis 1866, il n'est pas un orgue de Barbarie qui n'ait jeté aux

Prenez le "Syrop Menthol" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé

quatre coins de Paris les notes de "Connaiss-tu le pays ?"

"Et c'est bien là, la consécration suprême.

"Si Ambroise Thomas n'appartient pas à la race des musiciens de génie, il n'en fit pas moins un des maîtres incontestés de l'école française, et, à ce titre, on lui devait bien les honneurs dont on n'a jamais cessé de le combler.

"Il fut le digne successeur d'Auber à la direction du Conservatoire. et, s'il n'y a pas apporté des réformes, profondes, il a su certes, maintenir notre Ecole nationale de musique au niveau d'autrefois, ce qui est déjà bien quelque chose.

"Homme heureux jusqu'au bout, comme Voltaire, comme Gounod, son contemporain, il lui a été donné d'assister à son apothéose, rêve inespéré, surtout pour les musiciens, au talent ou au génie desquels leurs pairs ont coutume de ne rendre hommage qu'après leur mort."

LE BONHEUR

Que demandons-nous à notre vie ? Les uns cherchent la gloire, d'autres la richesse mais tous désirent le *bonheur*. De prime abord, quelles sont les conditions nécessaires ou utiles au bonheur : La santé, l'aisance, le mariage, la paix, le travail et la bienfaisance.

La santé ! Je ne m'étendrai pas sur ce point ; nous savons tous, plus ou moins, comment l'on peut la conserver ou essayer de la rétablir, ce qui est plus difficile.

L'aisance est une chose plus difficile à obtenir quelquefois ; mais, ce qui cause la misère de bien des gens, c'est qu'au lieu de suivre le métier ou l'occupation qui leur convient, ils veulent se lancer dans une carrière pour laquelle ils ne jouissent pas de moyens physiques ou moraux. Tel qui devrait être menuisier veut être médecin, etc. Le vieux proverbe français dit : "Chacun son métier et les vaches sont bien gardées." Il n'y a pas de métier déshonorant, un bon laboureur a plus de droit au respect du monde qu'un mauvais jurisconsulte, Le devoir des parents est, en décidant d'une carrière pour leurs enfants, d'oublier toute vanité personnelle, et de consulter les moyens physiques et intellectuels de leurs

filis plus encore que ses goûts ou les prétendues vocations que nous avons tous à l'âge de dix ans. Et puis, j'ai dit l'aisance, non pas la richesse ; soyons satisfaits de notre sort, si nous avons assez pour subvenir à nos propres besoins et à ceux de notre famille ; laissons nos enfants faire ce que nous avons fait nous-mêmes, et dispensons-nous de suer sang et eau pour amasser une fortune qui ne nous suivra pas dans la tombe.

Le mariage entre dans la catégorie des conditions utiles plutôt que nécessaires ; cependant, pour la majorité d'entre nous il est indispensable au vrai bonheur. L'homme n'est pas fait pour vivre seul, ou bien, Eve n'eût jamais été.

La paix est une condition essentielle. Le désir de vengeance et la haine nuisent plus à notre bonheur que tout le mal que nos ennemis pourraient nous faire. La paix avec nous mêmes est la preuve certaine d'une bonne conscience, la paix avec le monde est un excellent bouclier contre l'adversité.

"L'oisiveté est la mère de tous les vices," l'on pourrait ajouter de la moitié des gens malheureux.

Quel què soit le montant de la fortune, il faut à tout homme une occupation quelconque : ne rien faire c'est l'abrutissement et la porte ouverte à toutes les mauvaises habitudes et à cette lassitude du corps et de l'esprit qui nous empêche de goûter tout plaisir.

Ce qui achève le bonheur de l'homme c'est de pouvoir parfois rendre service à son semblable. La bienfaisance est la source des plus douces jouissances de notre vie.

C'est en faisant le bien que nous nous procurons cette joie intime que l'on appelle l'estime de soi-même.

Et comment ne serait-il pas heureux, celui qui, jouissant d'une bonne santé a un métier pour lequel il a toutes les aptitudes nécessaires et qui lui permet de soutenir et d'élever sa famille, qui, de temps en temps, voit à son foyer quelques amis sincères et aussi une fois par hasard peut se payer le luxe d'aider à la misère d'autrui.

Ne t'étonne pas si le méchant trouve à mordre sur toi, l'émeri mord bien sur le diamant.

Si vous toussiez demandez le "Menthol cough Syrup"

LE ROYAUME DE LA FEMME.

S'il est une royauté enviable pour la femme, c'est celle qu'elle exerce à l'intérieur de sa maison. Si elle doit ambitionner une puissance, c'est celle de rendre heureux ceux qui lui sont chers, ceux à qui elle est chère.

Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que dans notre société encore si informe, encore si pleine d'erreurs, où le progrès a encore une œuvre si immense à accomplir, il n'est pas d'humbles femmes qui ne puissent prétendre à cette royauté, qui ne disposent de ce pouvoir de répandre le bonheur autour d'elle.

Si modeste, si obscure que soit la demeure, elle s'éclaire, elle resplendit sous le sourire de la femme.

Ce soleil-là est formé des rayons de l'amour et de la bonté. A sa chaleur, les cœurs s'épanouissent et deviennent meilleurs.

Les enfants d'une mère tendre, l'époux d'une femme aimante portent la joie sur leur front, dans leurs yeux. Cette douceur de la vie que leur verse la mère, leur compagne, se reconnaît en eux quelles que soient les conditions de leur existence.

Donner du bonheur doit être le but que la femme se propose, c'est la plus haute expression de sa destinée. Et c'est le seul moyen qu'elle ait d'être heureuse. Qu'elle ne croie pas atteindre jamais à la félicité par les tristes joies que procure l'orgueil. Oh ! que peu de choses font l'admiration banale de la foule, la louange souvent mensongère des indifférents, les triomphes de la vanité !

"L'abandon des mondains ne tardera pas à révéler aux prétendues déesses le néant des vaines idolâtries" écrit la douce et fière marquise de Blocqueville, "Étrangères parmi ceux dont elles n'auront pas daigné à temps faire toute la joie, il ne leur reste plus qu'à se consumer dans les tristesses solitaires d'un foyer délaissé, et dans l'anxieuse attente d'une mort libératrice."

Ce sont les regards qui tombent des yeux attendris du père et des enfants qu'il lui faut chercher ; ce sont ces cœurs-là qu'elle doit souhaiter de voir suspendus à ses douces lèvres.

Mais le rôle de la femme ne consiste pas seulement à aimer, à se faire adorer. Elle a encore la mission de se rendre utile. Elle

ne se borne pas à recevoir ou à rendre un culte, elle prend part à la vie, une vie active.

Cette souveraine ne règne pas seulement. Elle gouverne. La royauté fainéante, égoïste, ne saurait être le fait de celle qui est tout dévouement. Son doux royaume doit être heureux et prospère, mais c'est à la condition qu'elle ne l'abandonne pas entre les mains de ministres vulgaires, où elle le verrait sombrer dans les tempêtes de la vie, comme disparaît dans l'orage, un vaisseau désemparé. Elle est l'âme de ce corps qui a nom la maison : si elle le délaissait, il n'aurait plus qu'une vie incomplète. C'est au point qu'elle doit veiller jalousement sur sa santé pour ne jamais laisser glisser de sa main les rênes du gouvernement compliqué qu'elle seule peut diriger.

Elle est vaillante, elle ne recule pas devant la peine et les charges. Elle est faite pour les détails, elle saura donc les réunir tous en sa main. Et, si elle avait besoin d'aide et de conseils, ne les demanderait-elle pas au roi de son cœur, à l'époux qui— au logis— se tient volontairement et systématiquement dans l'ombre, pour lui, laisser la première place qu'elle tient si bien ?

Car il ne faut pas oublier qu'on est toujours deux pour élever la couvée et que, si le père— qui a pour don la force— cherche au dehors le pain quotidien, il protège encore le nid et aide sa compagne à faire prendre l'envolée aux oisillons.

C'est à deux qu'il faut porter le sceptre familial. Les détails un peu ardues et pénibles de l'existence comme la grande lutte, ont été réservés au père. C'est donc appuyée sur le cœur de celui qu'elle aime et se laissant guider par cette intelligence peut être plus puissante, que la femme remplira les grands devoirs de la vie.

Je souhaite que les plus fières intelligences féminines soient bien persuadées de cette vérité : le rôle d'Eve est d'être mère et compagne. Si hautement douées qu'elles soient, les femmes marcheront dans ce chemin uni de la vie, elles feront servir leurs exceptionnelles facultés au bonheur de ceux qu'elles aiment. Elles n'en prendront pas prétexte pour dédaigner les humbles devoirs et les détails prosaïques.

Jusqu'ici la prose et la poésie sont inséparablement mêlées, dans la vie terrestre. Il ne faut rejeter ni l'une ni l'autre de

SI VOUS TOUSSEZ DEMANDEZ LE " MENTHOL LOUGH SYRUP "

l'existence, elles se font contrepoids nécessaires.

Nous ne sommes pas entièrement soumis à la matière, oh ! non, Dieu merci ! Notre âme peut s'envoler très haut, pendant que notre corps reste sur la terre.

La plante dont la racine plonge dans l'argile, fleurit et exhale son parfum vers le ciel.

Mais il faut consentir à vivre dans cette dualité que tout l'univers révèle, proclame, et nous incliner devant les lois mystérieuses qui régissent les mondes.

Croyez que les temps nouveaux sont proches où la vraie auréole de la femme ne lui viendra pas seulement des dons de beauté, d'élégance, de grâce et d'intelligence, mais surtout des qualités de son cœur et de son âme.

L'esprit humain arrive à la douce et brave maturité, à la saison sérieuse et bonne de la raison et de l'apaisement.

En terminant, j'exprimerai ce vœu. Puisse la société nouvelle être assez bien organisée pour que la femme, la mère reste en sa maison, sans être jamais forcée d'aller au dehors pour aider le père à gagner le pain quotidien.

Et si, pour arriver à ce résultat, un peu plus de simplicité dans les mœurs et les habitudes était nécessaire, ah ! que de grand cœur je la réclamerais des femmes mes sœurs.

BARONNE STAFFÉ.

UNE IDYLLE

Une amusante aventure arrivée à Buenos-Ayres, et dont l'héroïne est une Bordelaise :

« Une jolie et charmante jeune fille de dix-huit ans, employée d'un grand magasin, Bordelaise et brune, se présentait, il y a deux mois, au commissariat de la première section, et déclarait qu'en se rendant à la banque française elle venait de perdre son porte-feuille contenant une somme de \$1,000 qu'elle allait y déposer. Elle avait pris un tramway qui l'avait laissée au coin des rues Cuyo et Reconquista, et c'est arrivée à la banque qu'elle s'est aperçue de son malheur. C'étaient là ses économies, amassées à grand-peine durant plusieurs années de rude labeur.

« La jeune fille pleurait à chaudes larmes et allait se retirer, désespérée, lorsque se présenta au commissariat un jeune homme, employé lui aussi, qui tenait à la main le porte-feuille avec les \$1,000. Il venait de

le trouver sous la banquette d'un tramway et s'était empressé de descendre et de remettre sa trouvaille à la police.

« La joie de la jeune fille n'eut plus de bornes en revoyant son trésor perdu. Elle balbutia quelques mots de remerciements, puis, dans un élan de reconnaissance, enlaça le jeune homme de ses bras et l'embrassa sur les deux joues.

« Ce fut le commencement de l'idylle. Les deux jeunes gens, tout émus, commencent à se conter l'histoire de leur vie. Ils étaient français tous deux ; leur passé était honnête ; ils s'étaient plu au premier coup d'œil. Bref, quinze jours après ils étaient fiancés. Ils se sont mariés récemment. Puisse l'idylle se continuer. »

L'ENFANT.

J'ai vu quelquefois dans les champs le jeune enfant auprès du laboureur,—fraternel fleur à côté d'un blé mûr ; l'enfant suit à petits pas le pénible sillon ; il s'arrête un moment, il cueille une herbe, il jette comme l'oiseau, quelques notes en l'air,—gai ramage du cœur,—et reprend sa marche au plus vite ; le père courbé sur sa charrue, se retourne de temps en temps en temps pour s'assurer que l'enfant est là ; il l'appelle, il le regarde avec tendresse, et lui sourit dès qu'il approche. « A quoi bon me disais-je tout ce badinage ? L'enfant n'est qu'un embarras ou une distraction pour le travailleur. » Ignorant que j'étais ! c'est une force secrète, au contraire, un courage, un espoir, un renouvellement continu : au fond de ce sol qu'il creuse, le laboureur voit bien plus qu'un grain prêt à germer, il voit cet enfant, c'est là son vivant épi, sa riche et riante moisson ; Oh ! que d'échanges touchants et de doux mystères entre ces deux êtres ! ce front trempé de sueur, l'enfant l'essuie,—ces bras fatigués, il les délasse,—cette âme appesantie, il la réveille, il la remplit de parfums et d'amour, tandis que l'homme ouvre un sillon sur la terre, l'enfant, à son insu, en ouvre un dans les cieux ; il y a d'innombrables perspectives et toute une éternité dans l'enfant, messager divin, arrivé d'hier, il nous révèle l'avenir et la vie même, pour ainsi dire ; avec lui, le cœur est jeune et refleurit sans cesse.

THEOPHILE DUFOUR.

Ne redoute pas la calomnie, elle ne s'attache qu'à la vertu.

J U I N

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid ;

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Eve
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché,

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets ;

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme Prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE ET FILS**," par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**LA MAYERX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 40800 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PERE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICETRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX**," (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par Dr V. EUGÈNE DICK.

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON, *Editeurs*,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer comme il est offert ci-dessus.

Nom

Rue et numéro

Ville

N.B. — Écrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

OFFRES EXCEPTIONNELLES

DES EDITEURS DE

“ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE ”

(PUBLICATION MENSUELLE)

Dans notre publication mensuelle “ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ” nous présentons à nos lecteurs une série de chefs-d'œuvre français, à un prix tellement bas que vraiment il n'y a pas de quoi s'en priver. Demandez notre coupon pour l'usage des personnes qui désirent s'abonner à l'année.

Voici la liste des ouvrages déjà parus :

- 1 “ Mon Oncle et mon Curé ” par Jean de la Brète,
- 2 “ Les Amours de Thérèse, ” par Chas. Barbara.
- 3 “ Le Martyr de l'Amour, ” par Pierre Zaccone.
- 4 “ La Roche qui Pleure, ” par Chs. Valois.
- 5 “ Le Remords d'un Faussaire, ” par M. Du Campfranc.
- 6 “ Rêves Dorés, ” par M. Maryan.
- 7 “ Le Drame de l'Hôtel Woronzoff, ” par Marie Maréchal.
- 8 “ Les Fiançailles de Lorette, ” par Ph. St. Hilaire.
- 9 “ Le Sacrifice d'un Fils, ” par Ernest Daudet.
- 10 “ Le Coureur de Dot, ” par M. Du Campfranc.
- 11 “ Souffrance et Bonheur, ” par Pierre Maël.
- 12 “ Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre, ” par Elisa Gay.
- 13 “ Le Roman d'un Crime, ” par Etienne Marcel.
- 14 “ Trahison Vaincue par l'Amour, ” par Jules Mary.
- 15 “ Vengeance du Fiancé, ” “ “ “ “
- 16 “ L'Enlèvement Mystérieux, ” par Xavier de Montépin.
- 17 “ Les Deux Jeanne, ” par Pierre Maël.
- 18 “ Un Misérable Faussaire, ” par Paul Saunière.
- 19 “ Le Martyre d'une Mère, ” par Georges Pradel.
- 20 “ La Charmeuse, ” par Jean Raynal.
- 21 “ Le Vengeur, ” par Georges Grison.
- 22 “ La Mèche d'Or, ” par Pierre Sales.
- 23 “ Le Secret des Orphelins ” par Chs. Deslys.

Pour description de ces ouvrages, voir pages 3 et 4 du Catalogue.

Pour l'usage de ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas la collection entière nous faisons les trois offres suivantes.

OFFRE No 1.

A toute personne qui nous enverra 25c. nous expédierons 3 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans prime.)

OFFRE No 2.

A toute personne qui nous enverra 50c. nous expédierons 6 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus. (Sans prime.)

OFFRE No 3.

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous expédierons 12 volumes au choix parmi les ouvrages nommés ci-dessus et en outre nous donnerons en prime un des ouvrages suivants.

- 1 “ La Chambre des Ombres, ” par Marin de Livonnière.
 - 2 “ Une Rencontre, ” par Louis Fréchette.
 - 3 “ Le Million du Père Raclot ” par Emile Richebourg.
 - 4 “ Un Crime Mystérieux, ” par Léon Bochet.
- N. B.—Les volumes primes ne sont donnés qu'avec l'offre No. 3.

DECOUPEZ ET REMPLISSEZ LE BLANC CI-DESSOUS.

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs, 22 Rue St-Gabriel, Montréal.

Je désire prendre avantage de votre offre exceptionnelle No..... Ci-inclus trouvez..... Au reçu de cette somme, veuillez m'expédier les volumes suivants, (Désignez par numéros seulement).

Comme prime veuillez envoyer.....

Nom.....

ADRESSE RUE ET NUMERO.....

Ville ou village.....

Comté et Province.....

GRANDE REDUCTION



SUPERBE COLLECTION DE

MUSIQUE

VOCALE et INSTRUMENTALE

Dans l'édition française ces selections valent de
50c A 75c CHAQUE

Chaque cahier contient une chanson et un morceau de piano par les auteurs
les plus connus

LE NUMERO, - 10 Cts
3 NUMEROS pour 25 Cts

7 NUMEROS POUR 50 Cts
15 " " \$1.00

MUSIQUE INSTRUMENTALE

Menuet..... *G. Jacobi*
La pluie de Roses, Impromptu.. *C. Kolling*
Mignonnette, chanson gavotte *GBachmann*
Belle de nuit, valse..... *Franck Hitz*
Amélie, gavotte..... *R. Heitenberg*
A toi mon cœur..... *Albert Jungman*
Je pense à toi, romance... *Edm. Abesser*
Jeu d'esprit, polka..... *Emile Waiteufel*
Tout ou rien, polka..... *Emile Waiteufel*
Rêve après le bal..... *Ed. Broudsiedt*
Hébé..... *Emile Waiteufel*
Simple aveu, romance sans paroles.. *Thomé*
Petite valse..... *A. Luigini-Bosquet*
Gavotte pour piano..... *F. M. de Mol*
Rococo, gavotte..... *Ernest Jonas*
Loin du pays, polka..... *Théophile Mahy*
Secret de Jeune Fille, madrigal *A. Haenens*
Les Dominos bleus, polka carna-
valesques..... *E. P.*
Invitation à la gavotte..... *E. Waiteufel*
Pavane..... *L. Grandjean*
Pastorale..... *G. Bachmann*
Sur le lac..... *Otto Hegner*
Pas des matelots..... *G. Pr. Ritter*
2e Valse de Concert... *Benjamin Godard*
Les plus beaux Yeux, polka... *G Michiels*
Ivresse du bal, valse..... *Emile Faveur*
La Zamacueca, dans nationale
du Chili..... *Ts. Ritter*
La Zingana, danse hongroise..... *G Bohm*
Un rêve de bonheur, idylle pour
piano..... *H. Alberti*
Berceuse, (violon)..... *Alfred Desève*
Minuetto..... *Gaston Lemaire*
La Rose Sauvage..... *Edm. Abesser*
Auprès de ma mie... *C. Chaminade*
L'utilité d'un éventail, chan-
sonnette..... *Mme Emilie Perronet*

MUSIQUE VOCALE

Le rossignol n'a pas encore chanté
sérénade..... *Lucien Collin.*
La fille du Pêcheur..... *Ludolf Waldman*
Quand je t'ai vue, mélodie.... *G. Bremner*
Sonnet de Voiture..... *J Duprato*
La dernière feuille..... *Anthony Choudens*
Une âme au ciel, mélodie... *Emile Durand*
Dis moi de ton cœur la pensée, de
l'opéra comique, "L'Amour
médecin..... *F. Poise*
Cœur de Femme..... *P. de Supplé*
Viens, les gazons sont verts... *Chs Gounod*
Nuits d'Espagne..... *J. Massenet*
Chanson de "Vertinguette" du
"Serment d'Amour"..... *Audran*
Le pays des rêves, valse chantée *E. Lavigne*
Mélancolie du soir..... *Geo. Weiler*
Polyeucte, Invitation à Vesta... *C. Gounod*
Le sais tu ?..... *J. Massenet*
Pluie d'été..... *Lorenzo Prince*
La Gitana..... *A. d'Hack*
Dors ami..... *J. Massenet*
Sous l'ombrage, valse chantée... *C. Godfrey*
Toute la vie, valse chantée. *J. B. Wekedlin*
Remember, paroles françaises de *Jh.*
Bayer..... *H. P. Danks*
Si j'étais oiseau..... *Fred Hiller*
Charité, (hymne)..... *J. Faure*
La Toussaint, légende alsacienne *P. Lacombe*
Vieille Chanson, tirée de Bocace. *F. Supplé*
Ainons-nous, sérénade..... *Jules Uzès*
Chanson de Nanon..... *Richard Genty*
Le Prince au long nez, chansonnette.....
Morbleu ! J'ai cru qu'ils étaient deux,....
chansonnette.....
Très jolie peu poli, de l'opéra "La
Fille de Mme Angot".... *Chs Lecocq*

LEPROHON & LEPROHON.

25 RUE ST-GABRIEL.

MONTREAL. CAN

Demandez notre catalogue de Romans et de Musique envoye gratis sur demande

COLLECTION

Des chansons les plus populaires chantées au Theatre de l'Opera Francais et au Parc Sohmer de Montreal

CHANSONS A 10 CENTS

3 POUR 25 CENTS

15 POUR \$1.00

Prix speciaux pour les Libraires, Colporteurs et Agents

- | | |
|--|---|
| 1 Qu'en pensez-vous ? | 44 3 pour un sou..... |
| 2 Mon Petit Mari Chéri..... | 45 C'est excellent..... |
| 3 Le Conducteur d'Omnibus..... | 46 Si vous croyez avoir rêvé..... |
| 4 Le Paradis de la France | 47 Ah ! messieurs |
| 5 Il est permis d'être sensible..... | 48 Un songe hélas !..... |
| 6 Versez du Picolo | 49 Chanson du Toréador |
| 7 Flanelle et Coton..... | 50 A toi mon âme..... |
| 8 R'gardez par ci, R'gardez par là..... | 51 Voulez-vous des z'homards..... |
| 9 Il pleut des caresses | 52 Derrière la musique militaire..... |
| 10 Elle a cent ans la Marseillaise..... | 53 Rien qu'un doigt..... |
| 11 Ah ! Joseph !..... | 54 Petit Noël..... |
| 12 Fuyez les Baisers des Demoiselles | 55 Ne parle pas Rose, je t'en supplie..... |
| 13 Babet et Cadet..... | 56 Couplets de la Timbale..... |
| 14 Les métiers de Paris | 57 Buons encore..... |
| 15 Moustache Polka..... | 58 Ousqu'est St Nazaire..... |
| 16 Les Fonds de Magasin..... | 59 Petit Français, Brave Français..... |
| 17 Connais-tu le pays ?..... | 60 L'Amour c'est le soleil..... |
| 18 Reste-z-y ! !..... | 61 Trou la la |
| 19 Pif, Paf, Pouf..... | 62 Femme varie, fol qui s'y fie..... |
| 20 La Gobinois..... | 63 Arrêtez-le..... |
| 21 La Noce des Nez..... | 64 Les envoyés du Paradis..... |
| 22 La Marche des Commis-Voyageurs..... | 65 L'ouvrier de notre pays..... |
| 23 La légende des Cloches | 66 Buons encore..... |
| 24 Souvenirs des Jeunes Ans..... | 67 Madeleine..... |
| 25 Chansons du Kiri Kiri bi..... | 68 L'épave, monologue de François Coppée |
| 26 Chanson du Cidre..... | 69 Le 6ème étage |
| 27 L'Amour est Enfant de Bohême..... | 70 C'est Ferdinand |
| 28 Un Mari Sage..... | 71 Ko-Ko-Ri-Ko |
| 29 Ce qu'on appelle aimer..... | 72 Avec Eugène |
| 30 Chanson du Casque..... | 73 Ell's sont en or..... |
| 31 Attention ma petite Cocotte..... | 74 Polka des Bâtons de chaise..... |
| 32 Le Père La Victoire..... | 75 La Mère Canadienne, (chant patrio-
tique.) |
| 33 Le Fruit Défendu..... | 76 Ma grosse Julie..... |
| 34 Ca m'a fait ben plaisir | 77 Cantate à Sarah, (sur l'air des Monta-
gnards.) |
| 35 Sa Famille..... | 78 L'Honneur et l'Argent..... |
| 36 Un Gaillard..... | 79 Oh ! Le Vert, monologue..... |
| 37 La Fête des Rats..... | 80 Rien, Rien, Rien, chanson militaire... |
| 38 Dieu que ma voix implore..... | 81 Roméo et Juliette |
| 39 Prêtez-moi donc une allumette,..... | 82 Faust et Marguerite..... |
| 40 La Valse du Cliquot | 83 La Banque de Monte-Carlo..... |
| 41 Le Jugement Dernier..... | 84 Le testament de ma Bell'Maman..... |
| 42 La terre..... | |
| 43 Du Parc Sohmer au bout de la ville... | |

Sur réception des prix indiqués, les chansons désirées seront envoyées à toute adresse franco.

LEPROHON & LEPROHON

25, RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL CAN.

Demandez notre catalogue de Romans et de Musique envoye gratis sur demande

LA MAYEUX

PAR XAVIER DE MONTEPIN

Ouvrage saisissant par son originalité et relevant des phases de la vie généralement ignorées, 436 pages grand format d'un intérêt continu. 40c

LA MALEDICTION D'UN PERE

PAR EMILE RICHEBOURG

Le plus beau récit parmi les ouvrages des auteurs modernes, a été prononcé d'un intérêt poignant par toutes sortes de lecteurs qui l'ont toujours relu avec plaisir. Un fort volume 1-18 de 400 pages. 35 cts

L'HOMME DE LA NUIT

PAR JULES DE GASTYNE

Dans cette histoire, cet auteur bien connu soutient sa haute réputation et a donné jour à un livre extraordinaire. Un volume de 210 pages grand format..... 25 cts

L'ENFANT MYSTÉRIEUX

PAR DR V. EUGENE DICK

Roman canadien d'un intérêt puissant pour tous le Canadiens. Les auteurs canadiens ne sont pas si nombreux qu'ils devraient, mais quand ils se mêlent de littérature ils accomplissent un résultat surprenant. Deux beaux volumes..... 50 cts

La Société Nationale DE SCULPTURE

INCORPORÉE PAR LETTRES PATENTES LE 8 JUIN 1895

FONDS CAPITAL \$ 50,000

DISTRIBUTION SPECIALE LE 12 JUIN

VALEUR DES OBJETS D'ART

<i>Un lot</i>	3,000	3,000
" "	1,500	1,500
" "	500	500
" "	250	250
2 "	100	200
8 "	50	400
10 "	25	250
25 "	20	500
100 "	10	1,000
200 "	5	1,000
		<hr/> 8,600

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	5	500
100 "	5	500
100 "	5	500
100 "	5	500
999 "	2	1,998
999 "	2	1,998
		<hr/> \$14,596

Une liste des numéros gagnants sera donnée à tout souscripteur qui en fera la demande. La distribution se fait par un comité de citoyens connus et dignes de confiance.

PRIX DU BILLET - 25 CTS

11 billets \$2.50

100 billets \$20.00

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. Ed. CLEMENT,

Secrétaire-Gérant.

104, RUE ST-LAURENT, MONTREAL
B. P. 1025

Dr J. G. A. GENDREAU,

GIRURGIEN-DENTISTE

20, RUE ST-LAURENT, MONTREAL,

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m., à 6 hrs p.m.
TELEPHONE 2818



UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

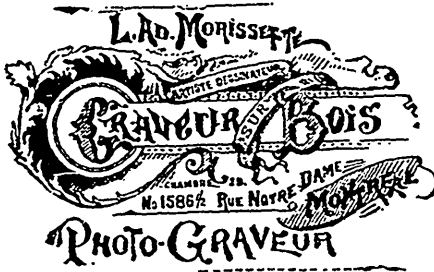
SANTE ET HAUTE
Une boîte avec notice \$1 09
6 boîte \$5.00

En vente dans toutes les pharmacies de première de première classe. Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD, 1882, rue Ste-Catherine

MONTREAL,

Tel. Bell 6510



IMPRIMERIE

P. D. BILAUDEAU & CIE

1635, rue Notre-Dame

MONTREAL

FACIURES, demie feuille (une page folscay, 13½ + 7½ pouces) à \$2 le mille, b-n papier. Autres formats en proportion. Essayez-nous.

N. LEVEILLE,

Marchand-Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No 138¹/₂ Rue St-Laurent, Montreal

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Cusinirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

A TOUT AMATEUR DE BONS CIGARES

... NOUS RECOMMANDONS LES CIGARES ...



+ x x + + + x + + + + +
+
x
x
+

BLACKSTONE & LITTLE BUCK

Les marques les plus populaires à 5 cents

FABRIQUES PAR LA MANUFACTURE CIGARES BLACKSTONE
MONTREAL